A
0
0
0
9
6
1
4
3
7
1
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

F. 10867a

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/loceanienouvell00jaco

L'OCÉANIE NOUVELLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURT.

L'OCÉANIE
NOUVELLE

LES CHINOIS ET LES EUROPÉENS
MIGRATIONS DES PEUPLES. — CONTACT DES RACES.
CARACTÈRES NOUVEAUX.
DE LA COLONISATION AU XIXe SIÈCLE.

PAR

ALFRED JACOBS

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-EDITEURS
2 BIS RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

DU
21
J148e

PRÉFACE

C'est un grand spectacle que celui de notre dix-neuvième siècle, avec son activité, ses inventions, son ardeur entreprenante ; un souffle de curiosité a passé sur le monde, la passion du mouvement s'est propagée d'un hémisphère à l'autre, rapprochant des hommes qui se connaissaient à peine, et permettant aux contrées les plus diverses d'échanger leurs populations, leurs habitudes, les procédés de leur industrie. Le phénomène du vaste travail qui s'accomplit en ce moment sur la terre est manifeste partout à la fois : l'extrême Orient, après tant de siècles de défiance et d'isolement, déverse par tout

1645354

le globe des millions d'hommes; l'Afrique n'a presque plus de secrets et entr'ouvre à nos exploitations des champs sans limite; dans l'Europe, ce sont les nationalités qui se réveillent. En présence de tant de faits nouveaux et compliqués, ne semble-t-il par vraisemblable que nous touchons au seuil d'une de ces périodes de crise et de renouvellement qui marquent un progrès et comme une ère nouvelle dans la vie des sociétés? C'est d'ailleurs la marche que le passé assigne à l'histoire; il nous montre les éléments qui étaient restés longtemps épars et distincts finissant par se rattacher à l'accomplissement d'une œuvre commune, les sociétés s'agrandissant toujours et faisant entrer constamment de nouveaux acteurs dans leur sphère élargie.

Quelle que soit la foi que nous puissions avoir dans ces perspectives de l'avenir, nous n'avons cependant pas la prétention d'en pénétrer les mystérieuses combinaisons, sachant bien que la réalité se joue des prévisions humaines et les dépasse toujours. Nous voulons seulement montrer, là où ils nous semblent le plus sensibles, quelques-uns des

résultats qui se sont déjà produits autour de nous. L'Océanie, avec ses découpures sans nombre, ses archipels d'étendues diverses, ses richesses naturelles, est le théâtre où se groupent et se meuvent avec le plus d'évidence les acteurs de ce spectacle nouveau ; là, au milieu de régions encore en partie sauvages, sur le grand Océan, si longtemps désert, nous commençons à entendre l'écho de notre civilisation qui, du pôle austral, répond à notre pôle. Lointains voyages, expéditions aventureuses, larges colonisations, déplacements, migrations des races, contacts imprévus entre les hommes les plus divers d'habitudes et d'instincts, telle est l'étrange physionomie que nous présentent Melbourne, Sydney, Hobart-Town, Auckland, villes nées d'hier. De Manille aux Sandwich et à Tawai-Pounamou, on voit s'agiter dans un confus mélange le Chinois, que rien ne rebute, l'indomptable *Yankee*, le *gentleman* anglais, colon bien préparé ou touriste observateur, l'émigrant pauvre et paisible d'Irlande et d'Allemagne, settlers, squatters, mineurs, artisans, venus de tous les coins du monde. Seule au milieu de ce grand tumulte, la race indigène reste indo-

lente et farouche ; la civilisation occupe le sol sans pouvoir en conquérir les habitants : quand tous les autres prospèrent, ils s'isolent et s'effacent, et ils sont comme frappés de mort dès qu'on les arrache aux habitudes de leur ancienne existence. Leur dépérissement est-il un fait fatal et sans remède? N'en sauvera-t-on pas quelque débris, et fait-on pour cela tout ce que le sentiment d'humanité conseille? Longtemps le rebut de nos populations a exercé sur eux une désastreuse influence, et nous ne leur avons porté que la contagion de nos vices. Pour l'honneur de notre époque, la conscience humaine a fait de nos jours de notables progrès; des sociétés catholiques et évangéliques ont répandu leurs missionnaires sur les archipels de la Polynésie; le même sentiment qui avait ému en faveur des noirs de l'Afrique de généreux citoyens de Boston et de Philadelphie s'est manifesté pour les indigènes océaniens. N'est-il pas intéressant de rechercher comment procèdent ces tentatives de rénovation et ce qu'on en peut espérer?

Européens, Chinois et sauvages, dans leur nouveau contact, richesses du sol, produits jetés en

abondance dans la circulation, villes naissant et grandissant dans des conditions et suivant des lois que l'Europe n'a jamais connues, monde à peine exploité naguère et devenant le grand déversoir de l'activité contemporaine : tel est donc le tableau que ce livre essaye de reproduire. Il n'y faut pas chercher les colonies hollandaises et espagnoles, parce que nous nous occupons seulement ici de l'Océanie nouvelle, et non de celle qui continue à vivre suivant les procédés de la vieille colonisation. D'ailleurs, la population malaise présente une physionomie à part, qui ne se rattache qu'à celle des peuples de l'extrême Asie, et qui a besoin d'en être rapprochée. Les études dont la série forme ce volume ont été faites à loisir, et leur auteur les a composées surtout dans l'intention de s'instruire. Elles ne sauraient prétendre à un long avenir, tant le monde auquel elles s'appliquent change vite d'aspect; mais, pour le moment, elles croient pouvoir revendiquer le mérite de l'exactitude et surtout de la sincérité. Nous allons donner la liste des relations et des principaux mémoires qui nous ont servi de documents; ce sera à la fois rendre à leurs

auteurs un hommage légitime de reconnaissance et donner un gage à nos lecteurs.

Victoria and the Australian gold mines in 1857, by W. Westgarth.

Land labour and gold, or two years in Victoria, with visits to Sydney, etc., by W. Howitt. — 2 vol. 1858.

Emigration guide to Australia for 1858.

The Journal of the Royal Geographical Society of London and Proceedings. — 1855-1859.

Journals of Expeditions of discovery into Australia, by E. Eyre. — 2 vol. 1845.

Discoveries in Australia, by J. Stokes. — 2 vol. 1846.

Australia, Tasmunia and New-Zealand, by an Englishman. — 1857.

Two years in Victoria, with visits to Van-Diemen's land, by W. Howitt. — 1858.

New-Zealand or Zealandia the Britain of the South, by C. Hursthouse. — 2 vol. 1857.

Narrative of adventures at Havaiian, Georgian and Society islands, etc., by Edw. Perkins. — 1856.

Journal inédit de M. Tardy de Montravel, capitaine de vaisseau.

Les Marquises, par M. le lieutenant Jouan, dans la *Revue coloniale* de 1855 à 1858.

Journal des Missions évangéliques, 1850-1860.

Annales de la Propagation de la Foi, 1850-1860.

The Annales of San-Francisco, etc., by Frank Soulé. — 1855.

The China Mail, 1856-1858.

Le Bouddha et sa religion, par M. Barthélemy Saint-Hilaire. — 1860.

Mémoires et documents divers relatifs à l'isthme de Panama.

Aux auteurs de ces ouvrages, à ces voyageurs,

acteurs ou spectateurs immédiats des grandes choses qui s'accomplissent de nos jours, nous envoyons tous nos remercîments. Heureux ceux qui vont ainsi d'une région à l'autre, curieux du passé, avides de l'avenir, et qui peuvent voir et juger de leurs yeux les pays et les hommes! Le monde s'ouvre devant eux comme un livre où il leur est permis de lire sans interprète; ils pèsent de leurs mains les éléments nouveaux qu'engendre chaque jour. Dans ce spectacle varié des passions, des mœurs et des figures humaines, leur esprit s'enrichit, leur expérience s'accroît, et leur mémoire se peuple de souvenirs qui, à distance, ranimeront encore les émotions qu'ils ont ressenties. Puis, lorsqu'ils reviennent, ce sont leurs récits qui nous permettent, à nous sédentaires habitants des vieilles villes, de faire un moment trêve à nos occupations familières pour lever les yeux vers les horizons nouveaux et jeter des regards curieux dans l'avenir.

L'OCÉANIE NOUVELLE

CHAPITRE PREMIER

L'AUSTRALIE COLONISÉE

Ce qu'on appelle *Australasie*. — Double physionomie de l'Australie. — Découverte des gisements aurifères. — Ses résultats sur la condition des villes. — Melbourne et le Victoria. — Législation, journaux, théâtres, mariage, habitudes sociales. — Villes secondaires. — Population. — Sydney et la Nouvelle-Galles. — Physionomie anglaise, prétentions aristocratiques de Sydney. — Projets de colonisation anglaise à la baie de Cambridge. — Adélaïde et ses richesses agricoles. — Perth et ses convicts.

Les Anglais ont donné le nom d'*Australasie* à ce beau groupe de possessions océaniennes qui embrasse l'Australie, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande, monde colonial grand comme l'Europe, dont la France peut

étudier de près le développement et l'industrieuse activité depuis le jour où, bien inspirée elle-même, elle a planté son drapeau sur la Nouvelle-Calédonie. Dans toutes les régions où les Européens mettent le pied ils transportent avec eux la vie et le mouvement : sur le sol défriché, des maisons de brique et de pierre ne tardent pas à remplacer les huttes de terre et de branchages ; l'indigène vagabond recule devant le colon curieux et entreprenant ; des champs couverts de moissons prennent la place des arbres enlacés de lianes et des buissons épineux. De cette lutte de l'homme contre la nature résulte une double physionomie, suivant que l'on considère les contrées livrées à la colonisation dans leur état naturel et sauvage, ou sous l'aspect que leur donnent les défricheurs et les marchands de l'infatigable Europe. Ce contraste n'est nulle part plus complet et plus sensible que dans le lointain continent dont l'Angleterre a su faire le centre et le foyer de sa colonisation océanienne. Là se continue une lutte persévérante entre la civilisation et la barbarie, et si la première, servie par l'énergie et l'activité de la famille anglo-saxonne, favorisée par des circonstances particulières et inattendues, telles que la découverte des gisements aurifères, fait chaque jour des progrès, cependant il suffit de mesurer d'un

coup d'œil l'espace relatif qu'occupent dans l'Australie les colonies d'un côté, de l'autre la terre sauvage, pour voir combien encore il lui reste à conquérir.

Si jamais il y eut une terre réservée pour la barbarie, et où la nature semblât se complaire à subsister telle qu'au premier jour, vierge et libre des atteintes de l'homme civilisé, après le centre de l'Afrique, c'était certes l'Australie. Sur les côtes, du nord-est au tropique, d'imperceptibles madrépores ont bâti, par un travail sans relâche, ces bancs à fleur d'eau, aux dessins capricieux et bizarres, que les navigateurs appellent les récifs de la Grande-Barrière. Ni golfes ni découpures ne pénètrent la masse compacte qu'enveloppent et défendent ces redoutables murailles, et l'explorateur terrestre, aussi peu favorisé que le marin, ne trouve pas même en Australie, comme en Afrique, la ressource des longues vallées et des grands fleuves. Devant tant d'obstacles, l'homme civilisé sembla d'abord ratifier le verdict de la nature : il abandonna pendant plus d'un siècle à sa solitude ce continent, le dernier découvert et peut-être le dernier-né de la création ; puis les hôtes qu'il lui envoya furent des malheureux chassés en expiation de leurs fautes, et mis au ban de la société en ce lieu solitaire et sauvage. Telle est cependant la puissance communicative

du génie européen, que ces réprouvés mêmes devinrent un instrument de colonisation.

A la suite d'essais lents et pénibles qui datent de la fin du dernier siècle, et d'explorations réitérées, l'asile ouvert aux *convicts* libérés grandit et se développa ; bientôt de nouvelles villes sortirent du sol ; toutes les extrémités du continent furent attaquées à la fois ; des flots d'émigrants abordèrent tous les rivages ; l'or donna pour auxiliaire à ce mouvement son immense attraction, si bien que l'Australie est devenue un des centres coloniaux les plus importants. Elle a donné la vie à ses voisines, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande, et la ville de l'or, Melbourne, est une petite Londres ; bientôt peut-être elle sera une autre Calcutta. Cela n'empêche pas qu'aux portes des villes bâties à l'européenne, éclairées par le gaz et sillonnées par d'innombrables voitures, l'indigène fasse entendre son cri toujours sauvage, et que des plaines se déroulent sans fin, tristes et inexplorées, au sein desquelles le voyageur périt quelquefois de soif et de misère.

Il en résulte une double physionomie : l'Australie colonisée apparaît comme un des exemples de ce qu'a pu accomplir le génie actif et entreprenant de la famille anglo-saxonne, toujours prompte à nouer des

relations et à porter les produits de son industrie à tous les coins du globe, l'Australie sauvage se présente comme un des derniers spécimens de la nature primitive, pleine encore de problèmes, et hostile aux intelligentes invasions de la race humaine.

Ce fut le 2 mai 1851, le lendemain du jour où fut ouverte l'exposition universelle de Londres, que la nouvelle officielle et certaine de l'existence des gîtes aurifères en Australie fut rendue publique à Sydney. Les colonies anglaises réparties sur l'Australie étaient en ce moment au nombre de trois : la Nouvelle-Galles du Sud, capitale Sydney, embrassant Port-Philip, ou l'Australie-Heureuse, qui depuis en a été détachée sous le nom de Victoria; l'Australie méridionale, capitale Adélaïde; l'Australie occidentale, ou colonie de la Rivière-des-Cygnes (Swan-River), dont le chef-lieu est Perth. Celle-ci, séparée des deux autres colonies par un intervalle de six ou huit cents lieues, était pour le moment désintéressée dans la découverte; mais on peut imaginer le trouble et la fièvre que l'annonce de l'or jeta dans le public de Sydney et des villes voisines à une époque où l'exploitation, récente encore, des mines de Californie emplissait le monde du bruit de ses fabuleux résultats. L'Australie allait donc avoir aussi ses poignantes émo-

tions, ses fortunes inespérées et subites. Quels seraient les favoris du sort? Chacun se tournait en pensée vers les nouveaux *placers*, et il y avait dans la foule nombre de personnes qui s'accusaient d'imprévoyance et se reprochaient de ne pas avoir pris les devants. Cette nouvelle, qui semblait éclater tout d'un coup, avait été préparée cependant : Leichardt, l'intrépide explorateur des régions centrales, n'avait-il pas annoncé l'existence de l'or, et le Prussien Strzelecki, dans une description qu'il avait laissée de l'Australie, n'avait-il pas écrit qu'on y devait trouver des mines, comme dans l'Oural, comme en Californie, en vertu des mêmes lois physiques? On racontait aussi qu'un vieux berger écossais était venu proposer l'achat d'immenses richesses, et n'avait été accueilli qu'avec dérision, qu'un *convict* avait subi le fouet pour avoir eu en sa possession des lingots qu'il prétendait avoir trouvés.

Quoi qu'il en fût des récriminations et des regrets, l'homme favorisé, l'heureux auteur de la découverte, celui auquel le gouvernement colonial adjugeait une récompense de cinq cents livres, était M. Hargraves. Ce *gentleman* avait habité la Californie, puis, de retour en Australie, il avait été frappé de certaines analogies géologiques entre les deux contrées, et c'était à la suite

de recherches et d'études intelligentes qu'il avait signalé les gisements aurifères. En récompensant cette découverte et en nommant une commission chargée de l'étendre, le gouverneur, M. Fitzroy, eut la bonne intention de l'exploiter au profit de l'administration coloniale, et de prévenir un désordre pareil à celui dont la Californie était encore le théâtre : il revendiqua par une proclamation l'exploitation des mines comme propriété de la couronne, et menaça de poursuites légales quiconque ferait des fouilles. Vaines précautions ! Bathurst, bourgade voisine de la crique de Summer-Hill et de la rivière Macquarie, lieux d'abord signalés à l'exploitation, la ville même de Sydney se jetaient avec un fiévreux empressement sur les mines. Chaque jour, à chaque heure, circulait parmi la foule avide le bulletin des prospérités : tel mineur avait trouvé un *nugget* (lingot) de plusieurs livres, tel autre revenait déjà enrichi. Le vertige gagnait tous les esprits : Sydney n'était plus déserté seulement par les manœuvres et les gens de la classe inférieure ; une foule de *gentlemen* abandonnaient des professions libérales pour revêtir la blouse, prendre en main la pioche et la bêche. Le gouverneur débordé se bornait à imposer une licence assez élevée, dont par la suite le chiffre fut diminué, et qui cependant souleva les

plus vives récriminations, et ne fut pas toujours scrupuleusement acquittée.

Bathurst et la province de Sydney ne demeurèrent pas longtemps la seule région favorisée ; les colons de Port-Philip, pleins d'envie et d'émulation, se mirent en quête de l'or, et leurs recherches obtinrent un plein succès. Le mont Alexandre et Ballarat ne tardèrent pas à rivaliser avec la Nouvelle-Galles et à la dépasser, bien que dans cette lutte de richesses Sydney produisît un jour une pépite de quarante kilos. En même temps les étrangers, attirés de tous les coins du monde par la grande nouvelle, abordaient en foule à Sydney et à Melbourne ; ils trouvaient les rues désertes, les magasins fermés faute d'acheteurs et de marchands. Tout le monde était aux mines, et eux-mêmes s'en allaient grossir les troupes de quarante ou cinquante mille travailleurs qui avaient planté leur tente dans les plaines marécageuses, y menant une vie pénible, hâves, sales, exposés à toutes les intempéries.

Ces temps sont déjà loin de nous, et trop de personnes ont entendu faire le récit de cette fièvre de l'or pour qu'il soit utile d'insister. Les villes australiennes, qui étaient dans une voie de prospérité paisible, subirent un choc violent, et firent en quelques mois, sous le rapport de la population et du mouve-

ment commercial, sinon de la moralité, des progrès de plusieurs années. Le 1er juillet 1851, Port-Philip fut détaché de la Nouvelle-Galles, et forma une colonie séparée sous le nom de Victoria. Dès ce moment, sa capitale, Melbourne, définitivement plus favorisée sous le rapport du voisinage aurifère, commença à prendre le pas sur Sydney. Melbourne cependant n'était alors qu'une grosse bourgade, assez mal située dans un lieu bas et peu favorable au commerce; elle rappelait les villes naissantes de la Californie par le nombre et la diversité des demeures provisoires que s'y était bâties la foule des émigrants, en attendant que les rues à angles droits et les belles maisons dont la ville s'est couverte depuis fussent édifiées. Il en était de même de Geelong, qui, non loin de Melbourne, doit autant au voisinage de l'or qu'à une admirable situation sa rapide prospérité.

Les années 1852 et 1853 furent pour l'état nouveau une période de trouble et de démoralisation. Le désordre n'y était pas aussi absolu que sur les bords du Sacramento, et ce n'était pas la loi du juge Lynch qui suspendait les criminels à la potence; là était la seule différence entre la jeune contrée aurifère et sa sœur aînée de Californie; d'ailleurs même soif de l'or, même débordement de toutes les mauvaises passions.

Avec leurs fils de *convicts*, Sydney et Melbourne n'avaient jamais brillé par la moralité ; ce fut bien pis quand de partout furent arrivés par milliers, avec les mineurs, les marchands et les industriels, des individus uniquement occupés à exploiter ceux-ci et à se créer par des moyens plus ou moins légaux une part dans leurs bénéfices. Le jeu mettait en ébullition de bas en haut la société tout entière, et c'était un curieux spectacle que celui des gens qui, sans préparation, sans changement dans leurs habitudes, s'étaient subitement enrichis ; les uns s'adonnaient avec fureur à l'intempérance, les autres devenaient des types accomplis d'avarice. Les relations d'amitié, de parenté même, étaient suspendues. L'agiotage sur les terrains atteignait un effrayant paroxysme : il y avait des moments où le prix du sol dépassait cinq et six fois celui des quartiers les plus favorisés de Londres ; aucune classe de la société n'était exempte de cette fureur de spéculation, et l'étranger qui croyait ne visiter Melbourne qu'en observateur (à vrai dire, cette classe de voyageurs n'était pas nombreuse) était bien vite entraîné par le tourbillon, lorsqu'il avait mis le pied sur cette terre de fièvre et de folie.

Peu à peu néanmoins, quelques bons éléments se dégagèrent de cette fermentation : le gouvernement

colonial déploya de la vigueur, et le calme se rétablit, du moins à la surface. La crise financière qui suivit la première fureur de spéculation eut pour effet de délivrer la place d'une foule d'aventuriers qui, sans caractère sérieux et sans capitaux, faisaient subir aux fonds une oscillation continuelle. Melbourne grandissait d'ailleurs, et la prospérité matérielle de la colonie prenait un vaste développement. Dès la fin de 1853, les rues s'étaient alignées, des maisons en pierre à plusieurs étages avaient été bâties; les quartiers excentriques n'étaient plus des fondrières, et nombre d'établissements et de constructions d'utilité publique étaient commencés ou projetés. Un jardin botanique réunissait des échantillons de la flore curieuse et variée de l'Australie; un terrain avait été assigné au nord de Melbourne à la construction d'une université. En juin 1854, le nombre des écoles était de cent soixante-sept, recevant douze mille enfants de toutes les communions. Cette extension du système d'instruction publique, au milieu de l'agitation et des préoccupations de toute sorte, est un des caractères remarquables des colonies australiennes. Une bibliothèque publique fut ouverte. Au mois d'octobre 1854, le Victoria eut une exposition préparatoire de la grande exposition de Paris. Ces pépites nues et enchâssées dans le quartz, ces

grains d'or, ces armes, ces ustensiles indigènes, ces spécimens de l'industrie australienne que nous avons contemplés dans notre Palais de l'Industrie en 1855, Melbourne les avait réunis d'avance et disposés dans un édifice construit à cet effet, pour juger s'ils étaient dignes de ce grand concours. En trois ans, la population avait plus que triplé; le chiffre des importations s'était élevé de huit cent mille livres à dix-huit millions, et la prospérité n'avait cessé de s'accroître, même à travers les embarras financiers et la grande crise qui signalèrent la fin de l'année 1854.

Le mode de gouvernement qui fut introduit l'année suivante dans la colonie contribua encore à lui donner une physionomie particulière et y exerça une grande part d'influence. A la suite de sa séparation d'avec la Nouvelle-Galles, le Victoria, mécontent de sa situation subordonnée, ne cessa de réclamer une administration personnelle et la libre direction de ses propres affaires. Le parlement anglais fit droit à sa demande par un bill du 10 mai 1855, en vertu duquel la colonie obtint une chambre haute et une chambre basse. Les conditions d'admissibilité dans la première sont trente ans d'âge, la nationalité anglaise et la possession depuis un an au moins dans le Victoria de biens-fonds

d'un capital de cinq mille livres ou d'un revenu de cinq cents. Les électeurs doivent posséder un fonds de mille livres ou un revenu de cent. Les membres du conseil ou chambre haute sont au nombre de trente. Les soixante membres de l'assemblée législative doivent être choisis parmi les sujets anglais résidant depuis deux ans ou les étrangers nationalisés depuis cinq ans. Les autres conditions sont vingt ans d'âge et la possession de deux mille livres en biens-fonds. Un membre du conseil pour chaque province se retire tous les deux ans, et la durée de l'assemblée législative est de cinq années. La colonie était divisée par le même bill en six provinces et en trente-sept districts électoraux. Ainsi l'une et l'autre chambre était placée sous l'empire du principe électif; les inégalités traditionnelles de la vieille Angleterre n'avaient pas trouvé place sur le sol neuf et démocratique de l'Australie. Néanmoins la cote de l'éligible à la chambre haute et de son électeur semblait encore bien élevée. Sydney, dont la chambre haute est nommée par le gouverneur et par le conseil exécutif, n'a pas à subir ces conditions d'âge et de fortune.

Aujourd'hui la nouvelle législation proclamée en novembre 1855 est en pleine vigueur, mais elle ne fonctionne point avec un assentiment unanime : plus

d'une réclamation s'est déjà fait entendre, plus d'un amendement démocratique a été proposé. La jeune colonie se contentera-t-elle longtemps de cet état de choses? Un mot redoutable circule déjà, celui de fédération, qui sonne à plus d'une oreille comme synonyme d'indépendance. Dans sa robuste croissance, le principal centre colonial de la grande île semble aspirer à une vie toute personnelle. Le 23 avril 1858, un comité de l'assemblée législative du Victoria a envoyé au secrétaire du *colonial-office*, M. Labouchère, une députation chargée de lui demander la présentation d'un bill qui autoriserait les colonies australiennes à former une assemblée fédérale. Il est à remarquer toutefois que les signataires de cette demande appartiennent en grande majorité aux colonies du Victoria et de la Tasmanie. C'est que le Victoria, avec sa position centrale et la préférence que lui donne l'émigration, a tout à gagner à un tel changement. Cette colonie peut devenir le cœur et la tête de l'Australie, et la Tasmanie, par son voisinage et ses relations, se trouve engagée dans une certaine communauté d'intérêts avec elle ; mais Sydney, mais Adélaïde, les capitales de la Nouvelle-Galles et de l'Australie méridionale, se résoudront-elles à devenir les subordonnées de Melbourne et des provinces du Victoria ? Cette ri

valité est ce qui doit retarder la solution d'une question menaçante dans l'avenir pour l'Angleterre.

Dès leur installation, les chambres du Victoria ont eu à s'occuper de faits importants : droits d'importation, chemins de fer, taxe des mineurs, immigration, aliénation des terrains. Une affaire qui a vivement agité les esprits, et qui peint bien les singularités de cette société, est celle qu'on appelle *the prayer question;* il s'agissait de fixer la formule de la prière par laquelle s'ouvrent les séances du corps législatif, de façon à ne pas blesser les susceptibilités des Irlandais et des Juifs, car les Juifs ont été admis dans le parlement colonial. La presse ne contribua pas peu à stimuler l'animation des débats; à peine détaché de la Nouvelle-Galles, le Victoria eut ses journaux et ses recueils particuliers. Le nombre s'en est multiplié à Melbourne, à Geelong, à Castelmaine, à Sandhurst, dans toutes les localités importantes de l'État. Les principaux sont l'*Argus*, le *Herald*, le *Democrat*. Le premier est honoré du titre de *Times* colonial, et il justifie ce rapprochement par son originalité comme par l'ardeur de sa polémique. Il faut voir quelle animation, quelle vivacité déploient toutes ces feuilles publiques. Les passions de ces cités nouvelles, que tourmente le levain de la jeunesse, y trouvent toutes à la fois leur

écho ; les manifestations, réclamations, interpellations s'y croisent et s'y heurtent, et les autorités locales n'y sont pas ménagées lorsqu'il s'agit de quelque intérêt pressant ; par exemple, de la fameuse question chinoise ou de la menace pour la colonie de subir, sous forme de contrôle, la *tyrannie*, la *dictature* de l'officier préposé par *Sa Gracieuse Majesté* à la direction des colonies australiennes. L'article s'annonce alors par quelque interpellation ironique ou provocante : «A nous, Denison ! *Ho ! Denison, to the rescue !*» et prend la plus vive allure. Certes sir William Denison a fort affaire s'il entreprend d'écouter toutes les voix et de concilier tous les vœux.

Comme les journaux, les théâtres, les lieux publics, les édifices, tels qu'églises, hôpitaux, asiles, prisons, se sont multipliés. Nombre d'omnibus, de cabs, de voitures de toute espèce sillonnent les rues ; les magasins sont éclairés au gaz ; quelques hôtels peuvent rivaliser avec ceux de Paris et de Vienne. Un chemin de fer relie Melbourne avec la baie de Hobson et avec Geelong ; plusieurs autres sont en voie d'exécution. Le télégraphe électrique communique avec cette même ville, avec les mines, et même avec Adélaïde. L'eau du Jarra-Jarra, rivière sur laquelle Melbourne est bâtie, est infectée par les immondices qu'y dé-

verse la population qui se presse sur ses bords ; des travaux ont été entrepris pour amener de quinze et vingt milles les eaux pures et fraîches de la rivière Plenty. Des parcs et des *squares* sont ouverts à la foule [1]. On peut aisément imaginer la variété et le mouvement qui animent les rues et le port. Toutes les nationalités et tous les costumes y sont représentés. La colonie ne le cède pas à sa métropole pour la fréquence des *meetings* et des dîners politiques, dont le champagne est un indispensable élément. Les réunions particulières sont moins nombreuses, parce que le chiffre des ménages et des familles pouvant tenir maison est limité par le petit nombre des femmes. Par suite aussi de cette rareté, toute jeune fille devient vite un centre d'attraction : une femme, des enfants, un joli cottage, voilà le rêve de plus d'un enrichi. L'Australie est donc pour les jeunes filles une terre promise ; à vrai dire, elle est aussi parfois une terre de déceptions. Combien se sont mariés qui avaient laissé femme et enfants dans la métropole ! combien ont abandonné leur jeune épouse peu après

[1] Un chiffre donnera une idée de la quantité et de l'activité des travaux et des constructions : de septembre 1856 en août 1857, la corporation de Melbourne a consacré 78,460 livres aux travaux publics.

le mariage! On citait une pauvre femme délaissée le lendemain de ses noces ; son mari était monté, sans la prévenir, sur un bâtiment en partance, et on ne l'avait pas revu. L'excuse de ces aventuriers, c'est que, parmi les demoiselles à marier, se glisse plus d'une aventurière. L'introduction des femmes dans la colonie est favorisée autant que possible, et ce ne sont pas les jeunes *ladies* les plus distinguées par leur éducation et par leur caractère qui viennent en Australie tenter la fortune On conçoit que, dans de telles conditions, et avec l'énorme quantité de boissons spiritueuses qui est consommée à Melbourne et dans les environs, la moralité laisse à désirer.

Melbourne, qui a eu la bonne fortune de devenir la capitale du Victoria, parce qu'elle en était à peu près l'unique ville au moment de la séparation, est loin d'être aussi avantageusement située que plusieurs cités nées depuis ce temps. Geelong, à l'extrémité occidentale de la baie de Port-Philip, a des avantages que toute l'industrie humaine ne saurait donner à la capitale : tandis que celle-ci est bâtie dans un fond, sur une rivière étroite et sinueuse, accessible seulement aux bâtiments du plus faible tonnage, Geenlong s'étend en amphithéâtre sur une colline peu élevée, au bord d'une large et profonde baie, où pourraient être

établis des docks qui ne le céderaient pour les avantages de la position à aucun de ceux qu'offrent les trois royaumes. Cette ville est destinée, de l'avis commun, à devenir le Liverpool de l'Australie. Cependant elle n'est pas la seule qui, née d'hier sur ce sol fécondé par l'or, ait déjà su atteindre à de vastes proportions. Dans le Victoria, il y a des villes que jamais géographe n'a mentionnées, dont les noms frappent pour la première fois nos oreilles, et qui sont plus riches et plus populeuses que des chefs-lieux de comté ou de département. Avec Melbourne, qui compte quatre-vingt-dix mille habitants, et Geelong vingt mille, ce sont Portland, Williamstown, Port-Albert, villes maritimes, Castlemaine, Sandhurst, Ballarat, Beechworth, centres des principaux districts aurifères. La population entière du Victoria s'élève, d'après le recensement de 1858, à cent quatre-vingt mille habitants ; la population coloniale de toute l'Australie en compte de huit cent soixante à neuf cent mille, ainsi répartis : la Nouvelle-Galles, deux cent soixante-six mille; l'Australie du sud, cent douze mille, et l'Australie de l'ouest, quinze mille seulement.

Ces autres colonies, bien que fort actives, n'ont ni la turbulence, ni la richesse de leur jeune sœur. Sydney est, par rapport à Melbourne, une ville calme et

décente; elle répudie les excès de sa voisine et la traite avec mépris; peut-être n'est-elle pas sans lui jeter un regard d'envie. Cependant, pour être juste, il faut reconnaître qu'elle est dans une meilleure situation maritime. Que le bruit de l'or s'apaise, et Port-Jackson pourra de nouveau attirer plus de navires que la baie Hobson. Le port Jackson, sur le bord duquel s'étale la ville de Sydney, est en effet un des havres les plus sûrs et les plus beaux du monde. La ville est en général bien bâtie; les rues principales, George-Street, Paramatta-Street, etc., pavées avec de larges quartiers de roc, sont sillonnées par des voitures publiques, par des équipages splendides, et abondent en somptueux magasins. On n'y voit pas la même diversité de visages et de costumes que dans Melbourne; tout y rappelle l'Angleterre, et Sydney aurait une physionomie entièrement britannique, n'étaient les *squares* et les jardins ornés de palmiers, de bananiers, de minces bambous, et déployant toute la luxuriante verdure des tropiques. Des hauteurs de Hyde-Park, promenade principale de Sydney, l'œil embrasse une vue singulière : au premier plan, une ville anglaise avec tous ses édifices, églises, muséum, université; plus loin, cette montagne couronnée de constructions de tout genre à laquelle est resté le nom bizarre de

Wooloomooloo ; plus loin encore, des fermes, des troupeaux, une riche verdure ; puis, à l'extrême horizon, les lignes onduleuses et indécises des montagnes qui servent de barrière entre la civilisation et la barbarie. Toute la côte qui s'étend entre Port-Jackson et Botany-Bay, nom que cette région mérita, au temps de la découverte de Cook, par ses variétés nouvelles de plantes et ses richesses végétales, est couverte de maisons de campagne qui, durant les mois les plus chauds de l'année, c'est-à-dire en décembre et janvier, servent de retraite aux riches négociants de Sydney. La différence de latitude avec Melbourne s'y fait déjà fortement sentir; aussi son jardin botanique est bien plus riche, et dans le musée zoologique de Botany-Bay, à côté des kangurous, des écureuils volants, des casoars, des cygnes noirs et des autres animaux bizarres que produit ce continent, vivent et prospèrent le tigre et l'éléphant importés du Bengale.

C'est en 1840 que Sydney a cessé de recevoir des *convicts;* les pénitentiaires ont été transportés dans la Tasmanie, et, à l'autre extrémité du continent, dans la colonie de Perth. Le système de déportation, qui a été le point de départ de la colonisation australienne, doit-il continuer d'être mis en vigueur, et

faut-il l'appliquer à ces régions de l'Australie septentrionale qui viennent, comme nous le verrons bientôt, d'être le théâtre de grandes découvertes géographiques? C'est là une des questions les plus controversées en Australie et dans la métropole. Personne ne met en doute cependant qu'on doive faire du point situé à l'ouest du golfe de Carpentarie et de Port-Essington, au fond de la baie de Cambridge, sur la rivière Victoria, récemment découverte, un nouveau foyer colonial. Ce point jouit d'une position géographique admirable : il commande le détroit de Torrès; il est plus rapproché que tout autre de l'Inde et de la Chine, et se trouve en contact immédiat avec le grand archipel malaisien. Le sucre, le coton, toutes les productions de l'Inde et des Antilles y pourront croître en abondance. Cela est vrai; malheureusement la rivière Victoria est à douze degrés de l'équateur, et à cette latitude le travail est interdit aux blancs. Il a été question d'amener en ce lieu des *coolies* noirs, mais c'est à peine si l'on peut s'en procurer pour les anciennes colonies. On a parlé encore d'y diriger l'immigration chinoise : il n'y a déjà que trop de Chinois dans l'île, répondent Melbourne, Sydney et toute l'Australie. On a proposé aussi d'y transporter en masse les cipayes rebelles. Un journal a été jus-

qu'à indiquer un expédient plus étrange, l'union de Chinois et d'Hindous avec des femmes blanches, mais il n'est pas sûr que les enfants qui en proviendraient pussent vivre sous ce climat; le procédé, qui n'est pas facile à mettre en pratique, ne donnerait d'ailleurs que de très-lointains résultats. En général, on est d'avis en Angleterre de faire des essais de colonisation blanche au moyen des *convicts*, et de tenter si un travail modéré et un régime spécial ne pourraient pas balancer les inconvénients du climat. L'Australie se récrie vivement, Sydney surtout, qui depuis quelque temps affecte volontiers des allures un peu puritaines. On s'y demande si l'Australie est une terre de rebut, si le voisinage de ses grandes villes doit être souillé par la présence des criminels qui sont à charge à l'Angleterre. Cependant, comme entre l'embouchure de la rivière Victoria et Sydney il y a en ligne droite sept cent cinquante lieues que des explorateurs munis de bœufs, de chevaux et de provisions, n'ont pas encore pu franchir, des déserts où l'on meurt de soif et de faim, et qu'en ce lieu les *convicts*, de même qu'à Perth, seront séparés de Sydney autant que s'ils étaient sur un autre continent; comme d'ailleurs il importe beaucoup à l'Angleterre de s'établir sur un point des rivages septentrionaux de l'Australie, nous

apprendrons probablement quelque jour que le golfe de Cambridge a reçu un établissement de transportation.

A côté de la bruyante Melbourne et de l'aristocratique Sydney, c'est une ville bien pâle et bien calme qu'Adélaïde, capitale de l'Australie méridionale. Elle n'a pas de mines d'or, jusqu'ici du moins. La découverte des gisements du Victoria lui fit subir un contre-coup dont elle faillit être ruinée : quinze mille de ses habitants la désertèrent à la fois, et le commerce y fut entièrement suspendu. Son gouverneur prit alors de sages mesures : au moyen de puits et de ponts, il ouvrit une route vers le mont Alexandre, le principal des nouveaux *placers*, et établit une escorte pour la protection des valeurs. L'Australie méridionale eut aussi ses mineurs, et comme la plupart de ces hommes avaient pris l'habitude du métier dans les mines de cuivre, qui sont une des richesses du pays, ils n'ont pas été les plus malheureux. A la fin de 1852, ils possédaient un million de livres sterling en lingots d'or. Beaucoup d'entre eux ont converti leur gain en fermes et en troupeaux, et peu à peu la fortune du Victoria a pu contribuer ainsi à la prospérité de la colonie voisine. Adélaïde est d'ailleurs très-favorisée sous le rapport des richesses agricoles ; elle a d'immenses ter-

rains en culture et des troupeaux considérables. Ces avantages constituent pour toute l'Australie une richesse véritable, qui doit survivre à la fièvre de l'or : peut-être n'apprendra-t-on pas sans intérêt que le chiffre des troupeaux, bêtes à cornes, bêtes à laine, chevaux, porcs, chèvres, se monte, pour les quatre colonies, à dix-neuf millions de têtes. Adélaïde possède en outre l'embouchure et le cours inférieur du Murray, le seul grand fleuve que l'on connaisse encore à l'Australie. La ville est bien située, elle a un bon port au débouché d'une petite rivière qui la coupe en deux : la ville haute, anglaise et aristocratique, et la ville basse, où est concentré le mouvement des affaires.

Quant à la colonie de l'Australie occidentale, elle est médiocrement peuplée, bien qu'elle possède de vastes terrains arables et de magnifiques pâturages, que son sol puisse produire du vin, des olives, et qu'on y ait découvert des mines de cuivre et de plomb. Le seul établissement de *convicts* que l'Australie possède encore s'y trouve relégué, et c'est ce qui lui nuit. Freemantle et Perth, principales villes de cette colonie, ont bien la triste et monotone physionomie que devait avoir Sydney il y a cinquante ans : à leurs portes, la solitude commence, et elles nous servi-

raient de transition facile pour passer à l'Australie sauvage, si nous n'avions d'abord à nous occuper des mines.

CHAPITRE II

LES MINES

Aspect primitif des mines. — Les trois modes d'extraction de l'or. — Souffrances des mineurs. — Inimitié des mineurs et des marchands. — Soulèvements à propos de la licence. — Droits revendiqués par l'administration. — État actuel des mines. — Les femmes des mineurs. — Promenades, églises, théâtres, débits de liqueurs. — Population variée des mines. — Population agricole. les settlers et les squatters.

Vers la Noël de l'année 1852, un de ces Anglais que la curiosité et l'espérance entraînèrent en foule vers l'Australie, et qui en ont rapporté, à défaut de beaucoup d'or, de précieux renseignements, M. W. Howitt, parti de Melbourne, atteignait les *Ovens diggins*, dans le district aurifère de Beechworth, à l'extrémité nord-

est de la colonie. Le trajet, qui est de cent quatre-vingts milles environ, avait été long et pénible. Au débouché de la chaîne de hauteurs qui dessinent le bassin de la rivière Oven, et de ces menus affluents temporaires qui portent le nom de *creeks*, un spectacle des plus étranges frappa les yeux du voyageur : à droite, le long d'un petit cours d'eau qui descend de la montagne et qu'on appelle le *Spring-creek*, s'étalait une belle et verte pelouse où rien ne décelait qu'il dût y avoir de l'or plus qu'en aucun des endroits où l'on passe chaque jour; à gauche se déroulaient à perte de vue, et pressées les unes contre les autres, des milliers de huttes et de tentes au milieu desquelles des perches, surmontées d'un mouchoir, signalaient çà et là des boutiques et des tavernes. Le sol était poudreux et battu, des arbres coupés gisaient à terre avec leur feuillage, des trous ronds et carrés s'ouvraient à distances inégales, les uns secs, les autres à moitié pleins d'une eau noirâtre et croupissante; des membres d'animaux dépecés, des immondices et des entrailles exhalaient sous un soleil d'été une odeur infecte ; puis, courbé sur la petite rivière, dans l'eau et à moitié nu, tout un peuple lavait, pétrissait la terre, agitait les berceaux et autres engins des mineurs.

En ce temps-là, on racontait encore en Angleterre,

entre autres folles exagérations, qu'un homme sorti le matin de Melbourne avec un sac vide pouvait, en marchant deux jours, aller aux mines et en revenir avec son sac plein d'or. Il semblait qu'il n'y eût qu'à se baisser pour ramasser *nuggets*, grains et poudre d'or. La réalité différait beaucoup de ce rêve fait à distance. Il y avait trois modes de procéder : fouiller le fond des rivières, en agiter le gravier et la vase soit dans une sébile, comme nos ravageurs, soit dans une machine fabriquée à cet effet; creuser la terre sèche et en transporter des monceaux aux rivières, ou amener l'eau dans des trous; briser le quartz et réduire en poudre des masses de rocher. On appelle ces divers procédés *washing*, *dry-digging* et *quartz-crushing*. Tout cela se pratiquait à ciel ouvert, à la chaleur du jour, à la fraîcheur des nuits, sous des pluies subites et torrentielles. Heureux celui qui, après sa rude journée, pouvait prendre un repas suffisant et envelopper, sous une tente humide, ses membres dans une toile goudronnée! Durant la nuit, la crainte des voleurs, les coups de feu continuels, les hurlements des hommes ivres, interrompaient le sommeil. La fièvre, la dyssenterie, les douleurs produites par le travail dans l'eau, retenaient nombre de malheureux sous leur tente; et sur le flanc de la montagne il y

avait un cimetière où l'on pouvait compter par milliers déjà les espérances déçues. Beaucoup, après avoir passé par toutes les alternatives de la joie et du désespoir, brisés par les émotions et la fatigue, se sentaient incapables de mener cette vie plus longtemps, et ils s'en allaient par troupes, sales, la barbe longue, en guenilles; pour faire le chemin, ils avaient vendu leur équipe, et s'en retournaient plus pauvres qu'ils n'étaient venus. Les heureux ne réussissaient pas du premier coup; bien peu parmi les plus favorisés se retiraient sans laisser une part de leur vigueur et de leur santé en payement de l'or qu'ils emportaient : la terre bouleversée, les trous creusés et délaissés, attestaient le nombre des recherches infructueuses. Mal récompensés de leur peine, ceux qui ne se décourageaient pas devaient transporter plus loin leur tente, et c'est ainsi que le rayon du terrain exploré s'allongeait toujours. En quittant le centre d'exploitation, le groupe de travailleurs jouissait d'un air plus pur, mais il trouvait moins de ressources pour les nécessités quotidiennes de la vie, car l'Australie est pauvre en fruits et en productions naturelles. Les fourmis, les mouches, les serpents, des scorpions, des vers aux mille formes bizarres, toute cette hideuse population du continent le plus riche en insectes, livrait au mineur

vagabond une guerre de tous les instants. Celui-ci, son bagage sur le dos, la pioche et les outils dans une main, devait de l'autre tenir le *revolver*, car les voleurs et les assassins, conviés par le désordre, étaient venus de tous les bouts du monde à ces saturnales de l'or.

Dans les grands campements de mineurs, ce n'étaient que disputes et rixes sanglantes entre des hommes de toutes les nationalités et de toutes les langues. Quelquefois ils se battaient faute de pouvoir s'entendre; ce n'étaient que jalousies, usurpations, substitution de la force au droit. En outre, dans les premiers temps, une haine, qui s'est en partie apaisée depuis, divisait la population des mines en deux camps bien distincts, — les mineurs et les marchands. Les premiers, qui avaient de beaucoup le plus de peine, étaient souvent loin d'être les mieux récompensés. Le meilleur de leurs profits s'en allait, emporté par les nécessités de chaque jour; les moindres denrées avaient acquis un prix énorme, qui s'augmentait continuellement avec le nombre des nouveaux arrivants. Les mineurs criaient donc à l'exploitation, et ne voulaient pas admettre que des hommes qui n'enduraient pas les mêmes fatigues qu'eux fissent de plus sûrs profits. Toutefois, en ce temps même, il y eut aux mines des

bonnes fortunes remarquables. Sous ce rapport, 1852 fut une année notable; la quantité d'or arrachée à la terre fut plus considérable cette année, où le chiffre des travailleurs n'était pas encore arrivé aux folles proportions qu'il a atteintes depuis, que dans aucune des années suivantes. En 1853 et 1854, la somme de l'or extrait diminua de beaucoup, bien que le nombre des mineurs fût doublé et triplé; aussi est-ce durant cette période que le désordre parvint à son comble.

Le droit exigé des mineurs par le gouvernement colonial à titre de *licence* fut surtout, pendant longtemps, une continuelle occasion de griefs et de troubles. Les fameuses mines de Ballarat, situées à soixante-dix-huit milles seulement de Melbourne et à soixante de Geelong, avaient attiré par leur proximité et leur richesse un nombre considérable de mineurs. A plusieurs reprises, elles furent le théâtre de luttes sanglantes. En décembre 1854, les mineurs se réunirent, brûlèrent les licences, se mirent en insurrection ouverte, et proclamèrent la suppression de cet impôt. Le gouverneur marcha contre eux à la tête d'un corps d'armée; il y eut à Bakery-Hill un engagement dans lequel un grand nombre d'hommes périrent de part et d'autre, et Ballarat porta longtemps des traces de dévastation et de fureur.

Jamais en Australie les mines n'ont été abandonnées à elles-mêmes; dès l'origine, le gouvernement colonial y délégua des agents en permanence dont les tentes, reconnaissables à leur toile bleue et aux factionnaires chargés de les garder, s'alignaient au milieu du campement général. Ces tentes sont aujourd'hui remplacées par de jolis cottages, divisés en autant de compartiments et de pièces que l'exigent les besoins du service, et où l'on trouve tout ce qui est nécessaire à une vie confortable. Les agents sont chargés d'inscrire les nouveaux venus, de percevoir les droits, de garder l'or en dépôt, et de régler les contestations. Peu à peu, grâce à ces officiers, et plus encore à l'intérêt général, qui réclamait la paix, la situation des mineurs et l'état des mines se sont sensiblement améliorés. Un droit sur l'or a remplacé cette odieuse licence que tous, heureux et malheureux, devaient payer. Les grandes machines et les entreprises par compagnies se sont en partie substituées aux forces et aux ressources individuelles, non sans opposition toutefois, car les travailleurs de tous pays se sont longtemps révoltés et mis en lutte contre les capitalistes et les entrepreneurs qui prétendaient se servir de leurs bras pour s'enrichir à distance. A la longue il a fallu céder. Aujourd'hui le territoire aurifère est vendu ou affermé à des

compagnies ou à des particuliers, et l'homme qui arrive aux mines avec ses bras pour seul capital n'a d'autre ressource que de les louer, à moins que, servi par le hasard, il ne trouve à exercer le *jumping*. C'est un droit ou plutôt une convention admise par les mineurs, et consistant en ce que toute terre du centre d'exploitation à laquelle on n'a pas travaillé durant vingt-quatre heures, les grandes fêtes exceptées, tombe dans le domaine public, et peut être saisie par quiconque se présente. Nombre d'hommes aux aguets se tiennent toujours prêts à sauter, comme dit le mot anglais, sur le champ d'autrui; aussi le *jumping*, que les autorités n'ont pu faire disparaître, continue-t-il d'être un prétexte de violences et de fréquents désordres.

Aux mines mêmes, des demeures confortables et parfois élégantes ont été bâties; des champs ont été mis en culture, et parmi les huttes et les tentes on voit se dresser des hôtels, des fermes et des villas. Tout cela, comme une fourmilière, est animé par une incessante activité. Les hommes manœuvrent les machines, agitent l'eau, frappent le rocher. Les femmes, qui aujourd'hui sont en grand nombre, lavent, font la cuisine, élèvent des animaux de basse-cour. Il y en a qui travaillent aux mines, et parmi celles-là quelques-

unes se distinguent par un costume commode, et qui n'est pas dénué d'élégance; il consiste en un chapeau où flotte un large ruban, et en un justaucorps assez semblable à celui que portent les amazones. Il ne faudrait pas croire en effet que les femmes qui se sont condamnées à cette rude existence aient banni toute coquetterie. Le dimanche, jour de repos général, on en voit revêtues de costumes qui, dit un des visiteurs de Bendigo, ne seraient pas déplacés dans les promenades de Londres; les mantelets, les chapeaux, les ombrelles, ne font pas défaut. Ainsi parées, elles vont et viennent dans les longues rues que forme l'alignement des tentes, ou s'assoient à la porte de leurs demeures avec leurs enfants, car il y a là nombre de familles au grand complet. Les hommes, le dimanche, réparent leur cabane ou leur tente, s'exercent à divers jeux, fument; d'autres vont aux offices religieux. Tout le long du chemin, sur les arbres à gomme, sont placardées des affiches indiquant que tel jour, à telle heure, les ministres de telle ou telle communion prêcheront un sermon ou célébreront un office. En effet, dans cette foule d'hommes de tous les pays, la plupart des cultes sont représentés. Des églises en toile, en bois, rarement en pierre, spécimens d'architecture simple et primitive, se dressent parmi les huttes et les

tentes ; des ministres des mille sectes protestantes sont installés le moins mal possible avec leur famille; ils se livrent à toute sorte de petits travaux en dehors de leurs fonctions sacerdotales, et de temps en temps prêchent un sermon dont le texte est presque toujours le mépris des richesses, les mauvais effets de la cupidité, et les désastreux résultats d'une poursuite trop ardente des biens de ce monde.

Avec leurs églises, les mines ont aussi leurs théâtres. En 1855, à celui du district de Creswich, vaste hangar recouvert de toile, le prix des premières places était de 5 schillings, et celui des secondes de moitié. Un commissaire des mines, qui assistait alors à une représentation, affirmait que, vu le lieu et les circonstances, il n'y avait pas trop à se plaindre de l'exécution. Quant aux débits de liqueurs, ils avaient été prohibés tout d'abord dans les districts aurifères, si bien que les mines étaient à peu près le seul endroit du Victoria où régnât la tempérance; mais les débits clandestins s'étaient établis en si grand nombre, malgré la pénalité rigoureuse qui les condamnait aux flammes, qu'il a bien fallu en venir à tolérer l'introduction des spiritueux. Financièrement, la colonie n'y a pas perdu : les droits prélevés sur les vins et liqueurs

dans tout le Victoria montent au chiffre énorme d'un demi-million de livres.

Toutes les mines ont leurs papiers périodiques, qui les tiennent au courant des découvertes et des progrès de l'exploitation. La feuille publiée à Ballarat est reçue le jour même à Geelong et à Melbourne; c'est une compagnie particulière, établie par des Américains, qui se charge du transport. Tous les jours partent de Melbourne pour les principaux *placers* diverses espèces de voitures et de chariots; le prix de la place d'un passager avec son bagage est de 26 schillings pour Ballarat, et de 79 pour Ovens; ces deux points marquent les limites extrêmes de l'exploitation.

Tel est l'état actuel des mines. Si maintenant on est curieux de connaître la somme d'or déversée par l'Australie dans la circulation, la voici d'après les chiffres du compte rendu officiel des colonies : en 1857, la Nouvelle-Galles a exporté de l'or pour une valeur de 223,212 livres sterling, et le Victoria pour 11,028,188 livres. Le Victoria seul, de 1851 au 15 juin 1858, a produit pour 63,107,478 livres, ce qui donne 1,577,686,950 francs d'or en sept ans. Le plus fort *nugget* ou lingot a été fourni par Ballarat; il valait 9,000 livres ou 225,000 francs.

Après les sujets des trois royaumes, au milieu des-

quels les Irlandais et les Écossais tiennent une large place, la population qui de beaucoup est la plus considérable aux mines et dans la colonie est celle des Chinois. Nous leur consacrons un chapitre spécial[1] et nous nous bornerons à signaler ici un fait qui, à Melbourne, excitait l'intérêt par sa singularité : c'est le mariage d'un Chinois avec une Irlandaise. L'Asiatique et la jeune Européenne avaient un joli enfant, et paraissaient vivre en fort bonne intelligence. Après les Chinois viennent les Allemands. L'immigration allemande, favorisée par l'administration coloniale, qui cherchait à introduire en Australie des hommes sachant travailler la vigne, a précédé la découverte de l'or. De 1849 à 1850, un millier d'Allemands entrèrent dans l'Australie. Aujourd'hui on évalue leur nombre à environ six mille. Ils publient à Melbourne un journal hebdomadaire ; ils ne sont pas seulement mineurs, mais jardiniers, fermiers, laboureurs. Quelques-uns d'entre eux ont des connaissances assez remarquables comme ingénieurs et naturalistes. La plupart ont conservé, au milieu de la démoralisation générale, leurs habitudes d'ordre et leurs qualités de famille ; costume et maisons, tout ce qui leur appartient a retenu

[1] Voir le chapitre intitulé les *Chinois dans le Pacifique*.

le cachet de leur pays; dans les champs, on reconnaît leurs femmes à leur air de santé et à leur coiffure nationale. Comme ils sont venus moins pour faire fortune que pour vivre, ils travaillent avec patience et régularité. Ce sont les honnêtes gens de la colonie. Le dimanche, on les voit aller aux offices, et leur grand plaisir est de se réunir pour chanter en chœur des airs de leur pays.

A côté d'eux se trouvent en assez grand nombre des Italiens, surtout des Piémontais. La plupart s'emploient aux mines du mont Alexandre, près de Castlemaine. Les Américains sont venus aussi apporter leur part d'activité et d'industrie. Ils occupent tout un quartier de Melbourne, au milieu duquel flotte, sur l'hôtel de leur consul, le drapeau aux bandes étoilées. Initiative, concurrence, entreprises hardies, tout ce qui fait reculer les autres est la part qu'ils s'adjugent. Ils se réunissent annuellement à l'occasion de leur fête nationale du 4 juillet, et passent trois jours en réjouissances. Le gouvernement ne voit pas rappeler ce souvenir d'indépendance avec plaisir; frère Jonathan répète bien souvent d'ailleurs à son jeune parent d'Australie que les peuples nouveaux ont plus de séve et de valeur que les vieilles nations.

Quant aux Français, ils sont assez nombreux. Le

commerce du vin de Bordeaux et de l'eau-de-vie est en grande partie dans leurs mains. Aux mines, ils sont actifs et turbulents, changent volontiers d'habitudes, retiennent peu de chose de leur nationalité, et ne font pas corps autant que les autres peuples. Un touriste anglais racontait, il y a deux ans, qu'il rencontra un jour, gardant philosophiquement des moutons, un jeune homme dont la physionomie distinguée contrastait avec de grossiers vêtements. La conversation engagée, l'Anglais est surpris de trouver à son interlocuteur une variété de connaissances peu communes; il s'informe des circonstances qui l'ont conduit au bord de *Bet-Creek* et de *pike-Range*, et apprend que ce jeune homme, Français de naissance, a été pris un jour d'une soif irrésistible de mouvement et de curiosité en lisant des descriptions de l'Australie dans les journaux anglais. Il est parti. Débarqué à Melbourne, il a vu son petit capital rapidement absorbé par de timides essais de commerce. Il a couru aux mines; mais, mal exercé, mal outillé, presque toujours exploité dans cette foule où il n'a pas d'amis, le Français échoue là où peut-être eût réussi un jeune Chinois. Il est revenu à la ville; malheureusement il n'est ni maçon, ni jardinier, ni charpentier, ni cordonnier, ni tailleur, et ne sait que faire. Si le public

s'y prêtait, il pourrait essayer de lui faire goûter dans des lectures la poésie des *Géorgiques*, le charme d'Horace, ou se livrer à des études de littérature comparée; mais au Victoria on a peu le goût des lettres. Alors il ne lui restait qu'à choisir entre les professions de domestique, de portefaix, et de gardeur de troupeaux. Il a préféré la dernière. Ce n'est d'ailleurs pas un mauvais métier; son maître lui donne 40 livres, et le défraye de tout, et on lui a expliqué qu'avec de l'économie il aura dans trois ans le moyen d'acquérir un troupeau et de l'exploiter à son compte. Si un parent auquel il s'est adressé dans l'espoir d'obtenir les fonds nécessaires pour rentrer en France ne lui répond pas, qui sait si, un jour, il ne sera pas un des *squatters* les plus hardis et des *settlers* les plus riches de l'Australie?

Les *settlers* et les *squatters* sont deux classes d'hommes qui, suivant des modes d'existence divers, et au milieu de rivalités qui ne sont pas éteintes, ont beaucoup aidé l'une et l'autre au développement colonial. Les premiers sont des colons réguliers légalement établis sur des terrains qu'ils mettent en culture; les autres sont des sortes de pasteurs menant avec eux de grands troupeaux, et marchant à la découverte des terres arables et des pâturages. Ils occu-

peut ainsi de leur seule autorité, et sans titre légal, des terrains non encore colonisés. Le nom qui leur est appliqué comportait dans l'origine l'acception d'aventuriers et de vagabonds. Les conditions de leur existence ont été autant que possible régularisées : tout le Victoria est divisé en un millier de stations où se dressent les fermes et les habitations des *squatters*, et qui sont comme le centre de leurs pérégrinations. Ils payent à la colonie 10 livres par an pour le parcours nécessaire à quatre mille brebis, et obtiennent ainsi à titre de bail des territoires pour un temps qui varie d'une à quatorze années. Ils n'ont pas le droit de vendre les produits tels que bois et récoltes. Les *settlers* ne voient pas sans jalousie l'extension considérable que prend souvent la fortune de leurs aventureux rivaux ; ils prétendent que ces hommes mettent obstacle à l'exploitation et à l'acquisition régulière du sol. Cependant on ne peut pas nier les services que les *squatters* ont rendus à l'Australie ; ils reculent de plus en plus les limites de la colonisation, et si, comme on peut l'espérer après les belles découvertes de M. Gregory, le nord du continent parvient à être rattaché aux colonies de l'est, c'est à ces nomades que sera due sans doute cette nouvelle conquête sur la barbarie.

CHAPITRE III

L'AUSTRALIE SAUVAGE ET LES RÉCENTES EXPLORATIONS

D'où sont venus les indigènes australiens? — Leur langue. — Isolement de leurs tribus. — Leurs armes. — Leurs fêtes. — Ressources de leur existence. — Les animaux, le kangurou et l'ornithorinque. — Croyances religieuses. — État social. — Abjection et dépérissement de cette race. — Topographie de l'Australie. — Le lac Torrens. — Les rivières Murray et Darling. — Dernières explorations. — Vaines tentatives faites pour traverser l'Australie en ligne droite.

Bien des personnes peuvent se souvenir d'avoir vu à l'exposition de 1855, dans les galeries supérieures du Palais de l'Industrie, au milieu des productions envoyées par l'Australie, les portraits de grandeur naturelle de deux indigènes. Leurs traits étaient grossiers, moins cependant que ceux des nègres d'Afrique,

leurs cheveux formaient des mèches épaisses non laineuses, leur peau était sombre et luisante sans être absolument noire. L'homme, avec ses yeux enfoncés dans leur orbite, avait un aspect farouche ; ses épaules et sa poitrine paraissaient ne pas manquer de vigueur. Le visage de la femme était humble et craintif, et la physionomie de tous les deux se montrait également dénuée du rayon d'intelligence sans lequel l'homme, mal armé contre la nature, tombe aux derniers rangs de la création.

Quand et par quels chemins cette pauvre race, qui s'efface tous les jours, et qui semble destinée à disparaître de l'Australie, comme elle a disparu déjà de la Tasmanie, a-t-elle abordé cette terre déshéritée elle-même, qui ne lui a pas porté bonheur? C'est ce que l'ethnologie n'a pas bien établi encore. Cependant on pense que les nègres de cette famille ont quitté, il y a de longues séries de siècles, la côte orientale d'Afrique, pour s'échelonner d'étape en étape le long des grandes presqu'îles de l'Asie jusqu'à l'extrémité de celle de Malacca. Dans l'Indo-Chine, une partie d'entre eux se serait unie à la race jaune, et de ce mélange seraient sorties les familles du Siam et de la Cochinchine, qui, sous le rapport physique et intellectuel, sont en effet inférieures aux Tartares et aux Chinois,

tandis que les autres, poursuivant le cours de leur longue migration, auraient pénétré par l'archipel malaisien dans l'Australie. Le séjour des noirs australiens dans les péninsules asiatiques semble en partie constaté par les données philologiques. En effet, on saisit des relations entre les langues dravidiennes, qui ont été parlées jadis dans l'Hindostan, et la langue de l'Australie. Il n'y a qu'une seule langue dans ce vaste continent ; il est vrai qu'elle est divisée en d'innombrables dialectes, mais tous sont marqués des mêmes caractères, et attestent, par la communauté de leur origine, l'ancienne parenté de toutes les tribus. Cette langue est du nombre de celles dites d'agglutination, et si les hommes qui la parlent sont les plus misérables et les derniers de la création, on ne saurait dire qu'elle tienne le même rang, car, par l'adjonction des particules exprimant des catégories grammaticales et la liaison des syllabes entre elles, ce qui constitue le caractère d'agglutination, elle est supérieure aux langues monosyllabiques. D'ailleurs, elle est d'une simplicité toute primitive, ne comporte ni genres, ni mots abstraits, ni noms génériques, et n'a qu'un très-mince vocabulaire.

Les pauvres indigènes qui parlent cette langue sont disséminés dans tout le continent par familles peu

nombreuses sur le bord des rivières et des baies qui morcellent les côtes. Leurs tribus ne communiquent qu'exceptionnellement entre elles, et là sans doute est une des causes de leur infériorité. Dans leurs querelles fréquentes, les guerriers déploient un courage et une férocité sauvages. Leurs armes, comme tous les instruments dont ils se servent, sont d'une simplicité rudimentaire ; ce sont des casse-tête, des javelines courtes et longues, souvent dentelées, des espèces de harpons ; il est à remarquer qu'ils ne connaissent pas l'arc ; c'est un fait très-singulier, et qui donne à penser que si les Australiens viennent de l'Afrique, ils ont quitté cette partie du monde à une époque très-ancienne, car toutes les tribus y font usage de cet instrument de guerre. Les sauvages de l'Australie portent aussi des boucliers ovales et ronds, à l'aide desquels ils parent avec une dextérité remarquable les traits et les coups. Des danses au bruit de bâtons frappés en cadence, des représentations mimiques dans lesquelles ils excellent à reproduire les mouvements des animaux parmi lesquels ils vivent, sont leur récréation favorite, et ils ne s'y livrent guère que la nuit. La lueur des grands feux qu'ils allument, les plumes ou le feuillage dont leurs têtes sont ornées, les dessins blancs et rouges qui couvrent leurs corps, la

solitude des plaines et des forêts qui forment le fond de la scène, tout cela donne à ces fêtes une apparence étrangement fantastique. L'indolence de leur caractère et de leurs habitudes rend assez rare, paraît-il, l'exercice de ce plaisir ; mais quand ils ont une fois commencé, ils s'y livrent avec fureur. C'est surtout quand deux ou plusieurs tribus se sont amicalement rencontrées que cette émulation se déploie : chaque tribu danse seule tour à tour ; les femmes, assises sur le devant en ligne droite ou circulaire, forment de leurs manteaux de cuir des espèces de tambours qu'elles frappent avec la paume de la main, comme accompagnement, et elles poussent en même temps des sons gutturaux. Les hommes s'agitent en cadence, sans irrégularité, sans confusion ni méprise, s'assoient, s'accroupissent, se traînent, s'élancent tous à la fois, imitant l'allure du kangurou ou de quelque autre animal avec une précision étonnante. Leurs mouvements sont alternativement lents et précipités ; ils s'élancent les uns vers les autres avec de grand cris, comme dans leurs combats, et s'arrêtent subitement, les massues sur les têtes, les lances à la poitrine. Il y a des danses auxquelles les femmes prennent part : la tête ornée de feuillage, des bâtons dans les mains, elles s'alignent, s'enlacent, tandis que les hommes, se mêlant

à elles et se retirant, vont et viennent en cadence. Il y a aussi des danses licencieuses et d'autres auxquelles les plus jeunes femmes seules doivent participer.

Les fêtes ne se prolongent pas longtemps, car ces hommes, qui sont condamnés pour vivre à toujours errer, ne peuvent ni s'agglomérer ni s'attarder sur un même point. Il faut se séparer pour aller, chacun dans sa direction, sur les territoires que les diverses tribus possèdent, demander quelques moyens de subsistance à ce continent vaste et souvent propre à la culture, mais peu riche en productions spontanées. Les ressources de la vie sont, pour ces hommes misérables, la pêche, la chasse, quelques racines, des plantes et des écorces. Les fourmis, les vers, les lézards, les serpents, tout ce qui dans la création révolte nos sens sert à leur nourriture. Sur les côtes, ils se servent de canots grossiers où peuvent tenir six ou huit personnes; dans les rivières, la pêche est abandonnée aux femmes, et c'est à elles, en Australie comme sur toutes les terres sauvages, que sont dévolus les travaux pénibles. Tandis qu'elles portent des fardeaux, bâtissent leurs huttes grossières, ou se tiennent courbées dans l'eau et sous le soleil, les hommes, nonchalamment étendus à l'ombre, les re-

gardent faire. Ils se réservent la chasse. Ce sont eux qui s'avancent en rampant à travers les bois jusqu'à proximité du kangurou pour le frapper du javelot. Parfois ils forcent à la chasse ce même animal, ou l'attendent tapis sous des roseaux près de la source où il vient se désaltérer. Ils se réunissent aussi pour faire de grandes battues, incendient des espaces considérables, forcent les animaux à la fuite, les enferment entre deux rangées circulaires de chasseurs, et les poussent vers une rivière ou dans des précipices. C'est de même à force de ruse et de patience que ces insulaires prennent l'ému, cette bizarre autruche de l'Australie, et l'opossum, celui des marsupiaux qui a le plus longtemps étonné les Européens, animal singulier entre ceux que produit l'Australie, moins étrange cependant que l'ornithorhynque. Celui-ci tient du quadrupède, de l'oiseau, du reptile et du poisson. Il a la peau couverte de poils ; par son bec et ses pieds antérieurs, qui sont palmés, il ressemble au canard; ses pattes de derrière sont armées de fortes griffes à cinq doigts; on ne sait encore s'il faut le classer parmi les ovipares ou les mammifères, parce que les sujets dont on s'est emparé présentaient les caractères tantôt de l'un et tantôt de l'autre genre. Il se creuse des souterrains sur le bord des rivières, et, s'il est menacé,

cherche dans les eaux un refuge. C'est vers les montagnes Bleues, dans l'ouest de l'Australie, que l'on trouve cet animal, dans la création duquel la nature semble s'être jouée de ses propres règles.

Les indigènes de l'Australie sont anthropophages : mais le cannibalisme n'est pas chez eux une habitude et un moyen régulier d'alimentation ; leurs formes chétives témoigneraient contre une telle assertion. Pour se livrer à cette abominable pratique, ils se cachent, ils la nient, et il est évident qu'elle leur fait horreur ; mais on n'en peut pas récuser l'existence. Un des hommes qui ont montré le plus de sympathie et de compassion pour cette race malheureuse, le voyageur Ed. Eyre, a dû reconnaître lui-même que c'est en mangeant de la chair humaine que les sorciers établissent au milieu des tribus leur magique influence, et il n'y a pas vingt ans, le récit de quelque épouvantable boucherie humaine venait de loin en loin épouvanter l'Australie-Heureuse.

Il est fort difficile de se faire une idée exacte des croyances de ces indigènes ; ils sont peu communicatifs sur ce point, et leurs idées ne semblent pas nettes. Parmi leurs visiteurs, les uns ont affirmé qu'ils ont des divinités et des pratiques religieuses, tandis que les autres ont nié ce fait. Il semble certain toutefois

qu'ils croient à un être supérieur, cause première de toutes choses, et à une sorte d'âme ou d'esprit distinct du corps, qui, à la mort, s'en va dans un grand trou situé à l'ouest, réceptacle commun des âmes. Selon quelques-uns, la mort n'est qu'apparente : l'esprit, retiré dans les arbres, cherche pour s'y loger un nouveau corps; mais beaucoup d'autres pensent qu'il s'en va au milieu des nuages, et que là, réalisant l'idéal de la vie terrestre, il trouve, tant qu'il veut, à manger et à boire, sans jamais manquer de chair de kangurou, de fourmis blanches et de lézards. D'ailleurs les idées abstraites leur sont inconnues, puisqu'ils n'ont pas de mots pour les rendre. Quand on leur demande la raison de leurs cérémonies et de leurs pratiques, ils se bornent à répondre : « Nos pères faisaient ainsi. » Un être tout-puissant qui habitait avec ses trois fils au-dessus des nuages a, suivant certaines tribus, tout produit; d'autres disent que c'est un grand serpent, habitant sur le sommet des montagnes, qui d'un coup de sa queue a créé le monde. Il y a de méchants esprits qui, la nuit, rôdent dans l'air, brisent les arbres et maltraitent les hommes; le feu les écarte. Les éclipses, les comètes, les phénomènes inusités du ciel, frappent ces pauvres sauvages de terreur, et leurs sorciers

leur expliquent quelles en doivent être les terribles conséquences. Ceux qui tiennent ce rôle de sorciers n'y arrivent qu'à la suite d'initiations et d'épreuves, ils guérissent les maladies, produisent la pluie, dissipent les nuages ; les vents et la foudre leur obéissent, et ils ont des talismans qui garantissent leur puissance. Au reste, les usages varient suivant les tribus. A la côte septentrionale et sur une partie de celle du sud, la circoncision est pratiquée ; il en est de même du tatouage, dont les formes varient. Les femmes subissent vers l'âge de la puberté un tatouage particulier qui consiste à sillonner tout le dos de lignes horizontales que l'on enduit, quand le sang coule à flots, d'ocre rouge.

On ne peut pas dire que ces sauvages aient un gouvernement, et que leurs tribus reconnaissent des chefs ; ce sont généralement des vieillards qui portent la parole et qui dirigent les débats et les réunions. La polygamie est admise sans être très-commune, à cause du peu d'abondance de la nourriture. Ce même motif a multiplié les infanticides. La femme est la propriété absolue de l'homme. Les pères et les frères respectent, à ce qu'il paraît, leurs filles et leurs sœurs : c'est tout ce que l'on peut dire à l'avantage de leur moralité. Ils les échangent vers l'âge de douze ans,

contre des armes, des ustensiles, ou contre d'autres femmes. D'ailleurs pas de cérémonie pour le mariage : le plus proche parent de la fille lui ordonne simplement de prendre son *recko*, sac en cuir dans lequel elle serre les peaux qui lui servent de vêtement, et de suivre son nouveau maître. Ces mariages n'empêchent pas une sorte de promiscuité et de prostitution commençant avec la première jeunesse : c'est en cela sans doute que se trouve la cause principale de l'abjection de ces malheureux et du mépris qu'ils ont pour leurs femmes. Ils n'ont pas la pudeur instinctive de la plupart des autres sauvages : le costume n'est destiné qu'à les protéger ; aussi, entre les tropiques, vont-ils absolument nus. Des plumes ou des branchages sur la tête, de la graisse dans les cheveux, un bâton dans le nez, voilà toute leur parure. Plus au midi, comme il fait plus froid, la dépouille du grand kangurou ou quelques peaux d'espèces plus petites attachées grossièrement ensemble servent à les garantir. Leur industrie consiste dans la fabrication de nattes, de corbeilles et de filets d'écorce. Souvent dans leurs pérégrinations ils couchent à terre ou dans des trous, et c'est seulement lorsqu'ils doivent séjourner quelque temps en un lieu, durant les mois humides et froids de juillet et d'août, qu'ils font bâtir par leurs

femmes des huttes ou des tanières d'écorce et de branchages.

Les cérémonies des funérailles varient selon les tribus. En général, quand un de ces hommes a terminé sa misérable existence, ses proches suspendent son cadavre sur un lit de branches, où les oiseaux du ciel en font pendant quelques jours leur pâture, puis on le dépose dans une fosse, la tête tournée du côté de l'occident. D'ailleurs il n'y a pas beaucoup de respect, ni pour les vieillards, ni pour les morts.

Telle est dans sa triste réalité, et d'après les descriptions d'hommes qu'on ne peut soupçonner ni de partialité ni d'exagération, la condition des sauvages de l'Australie. On ne saurait voir sans une émotion douloureuse tant de misère et d'abjection ; on se demande s'il est possible que des races aient été créées pour vivre dans l'abrutissement et s'éteindre dans la misère. Tous les jours celle-ci recule et diminue ; les Européens lui ont apporté l'eau-de-vie, qui la dévore, des maladies qui tarissent et corrompent la reproduction dans sa source, et les *settlers*, les *squatters* chassent ces malheureux avec plus d'acharnement que le kangurou et le chien sauvage. Cependant, au milieu des colons, il y a aussi des hommes généreux qui se sont demandé si telle devait être la conduite de

l'homme blanc ; une société de protection s'est formée en faveur des indigènes ; des missions protestantes et une mission catholique se sont mises à l'œuvre. Tout cela n'a pas eu grand succès : le jeune sauvage n'est pas dénué d'intelligence, il s'adoucit et devient même affectueux, mais des bancs de son école il mesure les vastes espaces où sa famille erre en liberté ; l'ordre, la régularité, la vie sédentaire lui pèsent ; la civilisation avec tous ses profits ne le touche pas. Espérons néanmoins que la philanthropie anglaise ne se lassera pas dans une lutte de laquelle dépend le salut de plusieurs milliers d'hommes.

A l'exception de sa ceinture de rivages, la terre qui porte ces hommes semble elle-même chétive et misérable, et c'est seulement aujourd'hui, comme l'Afrique, qu'elle se laisse entrevoir. L'intérieur en est-il un désert, un plateau, le lit desséché d'une ancienne mer, le bassin d'une mer encore existante? y trouve-t-on des oasis et des moyens de communication? Quand les voyageurs entreprenaient de résoudre ces problèmes, l'Australie opposait à leur curiosité, comme autant d'infranchissables barrières, à l'est ses montagnes Bleues, à l'ouest, au sud et au nord, ses lacs salés, ses plaines de sable, et là, comme en Afrique, plus d'un a péri pour avoir porté la main sur le voile dont s'en-

veloppait cette sauvage nature. Enfin l'homme l'emporte, il a envahi l'Australie par les quatre points de l'horizon : à l'est, au-delà des montagne -Bleues, et au sud-est, il a été récompensé de sa persévérance par la découverte de splendides pâturages. Moins heureux au midi, il s'est trouvé en présence des plages désolées du lac Torrens ; à l'ouest, il a été arrêté par des déserts de sable et par des lacs salés ; mais au nord il vient de découvrir avec une rivière un chemin nouveau. Il paraît définitivement établi que l'intérieur n'est qu'un vaste désert : le vent qui arrive aux colonies méridionales après l'avoir traversé dessèche les feuilles, comme celui du Sahara, et tue les plantes ; la lisière en est formée par des plages sablonneuses, couvertes d'une herbe maigre, et assez semblables, dit l'auteur des *Discoveries in Australia*, M. Stokes, aux *pampas* américaines. A mesure qu'on pénètre plus avant, les arbrisseaux épineux deviennent plus rares et plus chétifs, et le voyageur voit se dresser dans le plus lointain horizon des plateaux arides, des monticules sablonneux, des rochers nus. Toutefois on pense que des ramifications de cours d'eau doivent dessiner un chemin du nord au sud par lequel les indigènes auraient traversé l'île et s'y seraient disséminés sans suivre la longue route des côtes, et c'est principale-

ment à la recherche de cette route espérée et des rivières qui doivent la parcourir, que des voyageurs, partis les uns du sud et les autres du nord, se sont dévoués.

Le lac Torrens, qui a été découvert seulement en 1842 par M. Eyre, dessine, dans les parties de son lit qui sont connues, une sorte de fer à cheval dont les extrémités se rapprochent très-sensiblement de la côte ; sa pointe occidentale n'est même séparée du golfe Spencer que par un isthme extrêmement étroit. Il ne peut pas servir à l'exploration intérieure, parce qu'il n'a aucune profondeur à une très-grande distance de ses bords. Rien de plus désolé que ses rivages : après la saison sèche, ils sont sillonnés par des crevasses profondes, et après les pluies ils forment de longs marécages et des fondrières. L'eau, en se retirant par l'évaporation, dépose une couche de sel étincelante. D'ailleurs pas la moindre verdure, le paysage est aussi affreux que celui de la mer Morte. On ne saurait s'y faire une idée exacte de la perspective à cause des prodigieux effets de la réfraction et du mirage. Ce phénomène est tel que, concourant avec certaines autres circonstances, il a été, dans ces dernières années, la cause d'un débat très-singulier entre des explorateurs également sérieux. En 1856 et 1857,

deux voyageurs, MM. Babbage et Goyder, s'étaient avancés, après les grandes pluies d'automne, dans la direction du lac. Au lieu des plages nues qu'avaient signalées leurs prédécesseurs, ils avaient trouvé de la verdure, une large nappe d'eau à peine saumâtre, et dans le lointain ils avaient entrevu de riches prairies. C'était la terre promise qui devait mener les colons au cœur du continent. Par malheur, il a bien vite fallu renoncer à ces espérances; plus tard vint la sécheresse, et on retrouva les plaines désolées qu'avaient signalées les premiers explorateurs ; la verdure née de l'inondation s'était flétrie et desséchée, l'eau de pluie s'était évaporée, et le lac avait repris toute son amertume ; quant aux richesses du sol, aux îles, aux prairies, elles n'étaient, selon toute apparence, que le résultat des décevantes illusions du mirage.

Reconnaissant qu'il n'y a décidément rien à espérer de ce côté, les voyageurs se sont tournés vers la pointe orientale du lac, et dans les premiers mois de 1858, trois corps d'exploration quittaient Adélaïde. Le premier est revenu sans résultat après avoir épuisé ses provisions; le second, dirigé par M. Babbage, n'a trouvé, en errant dans les affreuses solitudes qu'il s'efforçait de franchir, que des traces du désastre qu'avait subi la troisième expédition, composée de trois

voyageurs, MM. Coulthard, Scott et Brooks. Voici la partie de la triste dépêche, datée du 16 juin, qui annonçait à la colonie que l'amour de la science et des voyages venait de faire de nouvelles victimes : «... J'ai trouvé le corps de M. Coulthard étendu sous un buisson; à quelques pas se trouvaient sa cantine et tout son équipement. Sur un des côtés de cette cantine en étain, offrant une surface convexe de douze pouces de long sur dix de large, le malheureux voyageur avait gravé avec un clou ou la pointe de quelque instrument les mots suivants : « Je n'ai nulle part rencontré d'eau douce; je ne sais depuis combien de temps j'ai quitté Scott et Brooks, je crois que c'est lundi. Après avoir saigné Pompée pour vivre de son sang, j'ai pris le cheval noir pour chercher de l'eau, et la dernière chose dont je me souvienne est de lui avoir ôté la selle et de l'avoir laissé aller jusqu'à ce qu'il n'ait plus eu de force. Je ne sais combien de temps s'est écoulé depuis : deux ou trois jours? Je l'ignore. Ma langue est collée à mon palais, et je ne vois plus ce que j'ai écrit. Je sens que c'est la dernière fois que je puis exprimer mes sentiments... Faute d'eau,... mes yeux se troublent, ma langue brûle,... je n'y vois plus... Dieu m'aide!... »

M. Babbage s'est mis à la recherche des deux com-

pagnons de l'infortuné Coulthard. Sous le rapport scientifique, il n'y a guère lieu d'espérer qu'il soit plus heureux que ses prédécesseurs ; mais plus à l'est encore, il y a un autre chemin : c'est celui que la rivière Murray, avec ses affluents le Darling, le Lachan et le Murrumbidge, ouvre dans l'intérieur. Il ne faut pas croire cependant que ce chemin soit sûr et facile ; l'embouchure du Murray a longtemps été jugée impraticable à cause de la violence du ressac et des bas-fonds sur lesquels la mer se brise avec fureur. La rivière elle-même est obstruée par mille obstacles : ce sont des bancs de sable, des barrages séculaires formés de troncs d'arbres entrelacés. Puis, par un phénomène particulier à ce continent bizarre, telle est l'absorption du sol ou la force de l'évaporation, que les rivières affluentes n'augmentent pas le volume d'eau du fleuve, souvent moins considérable au-dessous qu'au-dessus de sa jonction avec elles. Le Murray a été remonté pour la première fois en novembre 1853, après la fonte des neiges sur les Alpes australiennes, par un *steamer* placé sous les ordres du capitaine Th. Cadell. Ce n'est pas dans la mer même que ce fleuve débouche, mais dans un lac appelé Alexandrina, large nappe d'eau dont l'entrée est difficile et dangereuse, et qui ne peut en aucune saison porter des bâtiments tirant

plus de cinq pieds. A son entrée dans le lac, et dans le voisinage de la bourgade de Wellington, qui est bâtie sur ses bords, le fleuve n'a pas moins de deux cents *yards* de large et de dix *fathoms* de profondeur[1]. Il ne tarde pas à se diviser et à remonter dans l'est et le nord-est en plusieurs ramifications parmi lesquelles ce n'est pas le Murray, mais celle qui porte le nom de Wakul qui paraît la plus considérable. Le volume d'eau est très-inégal, et ni l'accession du Darling ni celle du Murrumbidge ne semblent l'augmenter. Au-dessus de leur confluent, le Murray et le Wakul se contournent, deviennent tortueux et embarrassés. Les crues de ces rivières sont subites et très-inégales. Sur les bords s'étendent des pâturages et des terres propres à l'agriculture; des arbres assez grêles, d'essences diverses, poussent le long des rives et dans les îles. Sans produire encore de très-amples résultats, cette exploration a servi à indiquer que les investigations devaient se diriger de ce côté de l'Australie plutôt que vers les régions désolées découvertes par MM. Eyre et Sturt au nord du lac Torrens. Les voyageurs, qui procèdent du nord à l'est, se proposent de reconnaître le cours supérieur de ces

[1] Le *yard* vaut 915 millimètres, et le *fathom* le double.

rivières et de découvrir les régions qu'elles doivent fertiliser.

Les golfes de Carpentarie et de Cambridge versent dans la mer qui sépare l'Australie de la Nouvelle-Guinée un nombre assez considérable de rivières. La plupart, malgré les apparences favorables que présentent parfois leurs embouchures, ont peu d'étendue, et ce n'était pas une petite difficulté que de discerner, au milieu de l'irrégularité des faits géographiques et physiques qui se produisent dans ce continent, ceux des cours d'eau au moyen desquels il sera possible de pénétrer dans l'intérieur. Enfin, dans dans une exploration qui dura de 1837 à 1843, M. J. L. Stokes eut le bonheur de reconnaître qu'une rivière qui débouche dans le golfe de Cambridge, et à laquelle il donna un nom dont le patriotisme anglais devrait un peu moins abuser dans l'intérêt de la clarté géographique, celui de Victoria, est susceptible d'être remontée par un *steamer*, et peut, sur un espace assez étendu, servir de guide pour une exploration intérieure. Peu après, de 1845 à 1846, un homme dont le nom se rattache aussi tristement à l'histoire des découvertes australiennes que celui de Franklin au pôle arctique, Leichardt, dans un parcours d'environ deux cents lieues, reconnaissait par

terre les côtes de l'Australie, de Port-Essington au nord à la baie Moreton à l'est. En 1848, le même voyageur se lança de nouveau à la découverte, et, plus ambitieux cette fois, il résolut de traverser le continent dans toute sa largeur. Dix années se sont écoulées depuis son départ sans qu'aucun renseignement ait éclairci les mystères de sa destinée, soit qu'il ait péri sous les coups d'un sauvage, ou que la faim et la soif l'aient lentement tué dans les déserts de sable.

Autant pour reconnaître la rivière Victoria que pour tâcher d'obtenir quelques nouvelles de cet infortuné voyageur, M. Grégory, déjà connu par deux voyages accomplis dans l'intérieur en 1846 et 1852, reçut la mission de remonter la rivière aussi loin que possible, et de chercher un chemin qui conduisît du point le plus méridional du golfe de Carpentarie à la baie de Moreton, d'où Leichardt était parti en 1848. L'expédition, placée sous la direction de cet explorateur, se composait de vingt et une personnes, parmi lesquelles figuraient des géologues, des botanistes et des dessinateurs; elle emmenait cinquante chevaux, deux cents moutons, des chariots, des munitions et des vivres en abondance; en outre, une goëlette et un schooner devaient seconder ses mouve-

ments, la ravitailler, et, s'il était possible, remonter le Victoria. Cette expédition, divisée en deux corps, partit, le 25 septembre 1855, du cap qui dessine à son extrémité septentrionale l'embouchure de la rivière. L'extrême chaleur, les fatigues de la marche et souvent le défaut de pâturage firent tout d'abord périr un grand nombre d'animaux ; quelques-uns furent aussi la proie des alligators qui pullulent dans les moindres cours d'eau de cette côte. Des avaries subies par le schooner au milieu des récifs et des bas-fonds qui obstruent la rivière retardèrent l'expédition, si bien que ce fut seulement vers la fin d'octobre qu'elle atteignit la chaîne des montagnes à laquelle M. Stokes a donné son nom, *Stokes-Ranges*, et qui marque le point extrême atteint par ce voyageur. Une succession de plaines boisées, de riches pâturages et de plateaux sablonneux coupés de blocs de grès quelquefois énormes, et de chaînes de montagnes d'une médiocre hauteur, tel était l'aspect général du paysage, suivant que la région était arrosée ou privée d'eau. Les deux derniers mois de l'année furent employés à une excursion le long de la vallée du Victoria.

Rien d'inégal et de bizarre comme les rares fleuves de l'Australie : le Victoria coulait, entre des berges énormes, à neuf cents pieds au-dessous des hauteurs

qui dessinent sa vallée, et les déchirures que ses eaux avaient tracées sur leurs flancs durant ses inondations périodiques accusaient un changement de niveau de cent pieds. En se retirant, elles avaient fécondé le sol, qui s'était couvert de riches pâturages. A l'époque de l'année où l'observait M. Gregory, le fleuve commençait à grossir; chaque jour amenait une crue énorme, et les voyageurs se retirèrent devant son débordement. Le point extrême auquel M. Gregory parvint sur les bords du Victoria approche du dix-septième parallèle. Quant au schooner, ses avaries ne lui permirent pas de remonter au delà de trente milles. L'expédition ne borna pas toutefois ses travaux à cette incomplète reconnaissance : en continuant à se diriger droit dans le sud, à travers des plaines immenses où pousse par places inégales, au milieu d'un sable rougeâtre, une herbe rare et maigre, et après avoir contourné des chaînes de collines de grès et de granit, les voyageurs parvinrent à une plaine couverte d'herbes et de roseaux qui annonçait l'approche d'un nouveau cours d'eau. En effet, ils ne tardèrent pas à atteindre, vers le 18e degré de latitude sud, une rivière assez considérable qui, après quelques détours vers le nord, les conduisit brusquement au sud-ouest. La rive droite en était fertile et animée par une végé-

tation abondante, tandis que la rive gauche, sillonnée de longues collines de grès, ne montrait au milieu de buissons et de broussailles que de maigres arbustes. Cette rivière, à laquelle les voyageurs ont donné le nom de *Sturt-Creek*, et qu'ils ont suivie sur un espace de trois cents milles, se perd dans une suite de lacs salés à demi desséchés, qui s'en vont peut-être rejoindre par une série d'autres lacs le lit du Torrens, à cent ou deux cents lieues de là.

Vainement M. Gregory et ses compagnons tentèrent de pénétrer au delà des lacs; à partir de ce point, le désert commençait dans toute sa sauvage horreur : plus d'herbages, des collines de grès, des plaines où les coquilles mêlées au sable attestaient le long séjour des eaux. L'expédition dut songer au retour; elle avait dépassé de vingt minutes le vingtième parallèle au sud de l'équateur. Elle revint à travers des régions voisines de celles qu'elle avait traversées, et présentant la même physionomie alternative de sables et de prairies. Elle se retrouvait à son point de départ en mai 1856. La fin de l'année fut consacrée à une exploration dans le sud-est; M. Gregory suivit en partie l'itinéraire tracé par Leichardt dans son voyage de 1845, le long de la côte nord et nord-est; il reconnut la rivière Albert, plusieurs autres de celles qui, cou-

lant du sud au nord, se déversent dans le golfe de Carpentarie, et atteignit à la fin de novembre les établissements les plus septentrionaux de la Nouvelle-Galles du Sud, d'où il gagna la baie Moreton, puis Sydney.

Le résultat le plus net de cette longue exploration était de démontrer une fois de plus qu'il ne faut guère espérer franchir en ligne droite l'Australie; on est arrêté à une certaine distance des côtes par d'immenses déserts; les rivières ne peuvent pas être d'un grand secours à cause de l'inégalité du volume de leurs eaux, des obstacles qui entravent leur cours, et aussi parce qu'elles se perdent dans des lagunes ou même dans les sables. Toutefois les rivages sont fertiles au nord comme au sud, et une partie de la vallée du fleuve Victoria, avec ses terres cultivables et ses abondants pâturages, peut devenir le foyer d'un établissement qui aura pour se développer une immense lisière de terres fertiles le long de la mer. D'une autre part, à mesure qu'on s'avance dans le nord-ouest, les cours d'eau se multiplient, et avec eux la végétation. Il semble qu'il y ait là, entre l'extrémité orientale du golfe de Carpentarie, la rivière Murray et ses affluents, au nord et à l'ouest de la Nouvelle-Galles et de la colonie de Victoria, une vaste portion du sol de l'Aus-

tralie qui puisse entrer, en partie du moins, dans le domaine de la colonisation, et c'est sur ce point que doivent se concentrer désormais les efforts des voyageurs anglais.

C'est en effet cette région que l'infatigable Gregory a choisie pour le nouveau théâtre de ses efforts, et il paraît que ses recherches ont été couronnées cette fois d'un plein succès. Des renseignements parvenus à la Société géographique de Londres donnent à espérer qu'en suivant la rivière Victoria du major Mitchell, qu'il faut bien distinguer de celle qui se jette dans le golfe de Cambridge, il aurait pu reconnaître tout ce réseau de rivières dont nous ne tenons jusqu'ici que des fragments incomplets, trouver des communications les reliant entre elles, et ouvrir à l'exploitation des *squatters* et des *settlers* de nouveaux et vastes domaines.

Pour compléter la série des récentes explorations dont l'Australie vient d'être le théâtre, il nous reste encore à dire quelques mots d'une tentative faite pour la percer par l'ouest. En 1854, M. R. Austin est parti de Northam, sur la rivière des Cygnes, avec le projet de gagner Shark-Bay et la rivière de Gascogne, sur le vingt-cinquième parallèle. Il n'a pas pu réaliser complétement ce programme; après une exploration

qui a duré de juin à novembre, il a dû s'arrêter cinquante lieues plus au sud et revenir par la rivière Murchison. Partout dans son trajet il avait rencontré des plaines sablonneuses, des lacs salés, des montagnes de médiocre hauteur, puis çà et là, avec quelques maigres filets d'eau douce, un peu de végétation et des prairies.

Telle est donc dans son ensemble la condition présente de l'Australie : des régions centrales arides et désolées, presque inaccessibles, et créées, à ce qu'il semble, pour une éternelle solitude ; dans l'est, des contrées plus heureuses qui commencent à se laisser pénétrer, enfin partout des rivages fertiles, industrieux, bruyants comme les deux bords de l'Atlantique, et sur lesquels une jeune Amérique paraît grandir. C'est en partie à l'existence et à la découverte des gisements aurifères que l'Australie doit l'immense développement qu'y a pris la colonisation; mais nous allons voir à côté d'elle, dans la partie de l'Australie qui répond à nos antipodes et qui rappelle dans l'hémisphère sud les climats de l'Angleterre et de la France, d'autres vastes régions, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande, dénuées des ressources de l'or, atteindre, avec le seul secours de l'agriculture et du commerce, à une non moins étonnante prospérité.

CHAPITRE IV

NOS ANTIPODES

L'Angleterre remplit aujourd'hui à l'égard de la Nouvelle-Zélande un rôle analogue à celui que Rome tint jadis vis-à-vis d'elle. — Idée que les sociétés primitives se firent du globe. — Les hommes découvrent la sphéricité de la terre. — Conséquences de cette découverte. — Idées cosmographiques du moyen âge.

A l'époque où Tacite écrivait ses *Annales*, la Bretagne était, vers le nord, l'extrême limite du monde. Si alors on demandait aux hommes qui étaient le plus curieux de science et de voyages ce qu'il y avait au delà de cette terre brumeuse, ils répondaient par quelques noms vagues auxquels s'attachaient des idées plutôt fabuleuses que précises. Dans la Bretagne

même, où César avait posé son pied, où les légions reparaissaient presque à chaque règne, la toute-puissante Rome faisait quelques essais d'établissement, mais elle ne réussissait guère, et ne prévoyait point que les habitants de cette île dussent jamais participer à son industrie et à ses lumières, car ils étaient farouches, belliqueux, et ne craignaient pas de verser sur leurs autels le sang des captifs. Eh bien, cette Bretagne inculte, patrie de barbares que n'effrayait pas le sang humain, n'a pas seulement colonisé le monde et fondé partout des empires : jouant à son tour le rôle que Rome remplissait vis-à-vis d'elle, elle essaye de porter la vie à des régions qui gisent bien réellement aux confins du monde, aux antipodes, dans ce groupe de la Nouvelle-Zélande où subsistent les dernières grandes tribus de sauvages belliqueux et s'abreuvant de sang humain. Pour que ce coin de l'empire romain, qui semblait voué à la barbarie, devînt à son tour un foyer de civilisation, il a suffi de quelques siècles à l'histoire ; mais dans cette période de temps la forme de la terre n'a été déterminée, les diverses parties n'en ont été connues qu'à la suite de longues études et de recherches réitérées. Des vérités qui nous semblent simples et faciles, parce qu e ous les contemplons du haut de la science que nos prédé-

cesseurs nous ont acquise, ont passé par bien des vicissitudes avant de prévaloir, et elles ont eu de longues heures d'obscurcissement et d'oubli. Aujourd'hui que, dans leur pleine possession du globe, les sociétés civilisées ne se bornent plus à tourner vers les régions les plus lointaines un regard furtif et curieux, peut-être, avant d'étudier l'occident de l'Europe transportant à ses pieds, sous un autre ciel, ses habitants, son industrie, sa fécondante activité, ne sera-t-il pas sans intérêt et sans opportunité de jeter en arrière un rapide coup d'œil sur les théories plus ou moins judicieuses qu'imagina l'antiquité relativement aux antipodes, et sur les systèmes naïfs ou bizarres que lui opposa l'ignorance du moyen âge.

Lorsque l'homme des sociétés primitives commença à détourner ses regards de lui-même pour les porter sur la création, dans son inexpérience de tout ce qui l'environnait, il s'abandonna aux vaines apparences, et imagina un monde fait aux proportions de sa petitesse. La Grèce, qui nous a transmis par la poésie ses premières idées cosmographiques, se représentait la terre comme un grand disque séparant deux voûtes hémisphériques; l'une, qu'illuminaient les astres, était le ciel; l'autre en dessous, froide et sombre, était le Tartare. Autour du disque terrestre courait le

fleuve Océan, profond, rapide, tournant sur lui-même, d'où sortaient à l'orient le soleil, la lune et les étoiles, pour s'y replonger à l'occident. Au delà de ces limites cessait la lumière, et c'est là que se trouvait le séjour des morts. De telles notions ne pouvaient suffire à des esprits observateurs. Bien des hypothèses furent émises : la terre était un cube, un cylindre, une montagne dont la base plongeait à l'infini dans la mer. Enfin un marin, en naviguant de Grèce en Égypte, remarqua que les étoiles du nord s'abaissaient et que de nouvelles étoiles apparaissaient dans le sud, et il s'écria : La terre est ronde !

Cette découverte, qui peut remonter à Thalès ou à Pythagore, ouvrit le champ à de nouvelles conjectures. Si la terre est une sphère, quelle en est la circonférence ? Qu'y a-t-il à l'autre bout de son diamètre ? Et comme les sciences marchaient d'un pas plus lent que l'imagination, Platon crut à une sphère immense où la Méditerranée n'était qu'une baie imperceptible ; puis Aristote, tout en la diminuant, lui donna deux fois encore son volume. Ces hommes de génie ne faisaient plus, comme les peuples enfants, du lieu de leur habitation le centre du monde, et ne se croyaient plus l'unique objet de la création : leur pensée s'étendait au delà de l'horizon qu'embrassaient leurs yeux,

et les anciens préjugés commençaient à faire place à de plus pardonnables erreurs.

Cependant savants et voyageurs étaient à l'œuvre. Les uns, par la comparaison des ombres solaires, s'efforçaient de mesurer le globe; les autres s'aventuraient au delà des colonnes d'Hercule, pour jeter un regard curieux sur le monde. Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, au temps de Strabon, la sphère terrestre est partagée en cinq zones : l'équateur brûlant, une double ceinture de glaces aux pôles, deux zones tempérées. Si le monde est sphérique, une conséquence doit en résulter, devant laquelle Strabon ne recule pas : c'est qu'en partant de la Bretagne ou de l'Ibérie, et en s'avançant droit devant lui, le navigateur doit arriver aux Indes. De plus, dans la zone tempérée méridionale, est-il invraisemblable qu'il y ait des habitants? Strabon ne le pense pas; seulement ces habitants, sans communication avec les régions que nous habitons, doivent différer de nous.

Telle est, sous forme d'induction, la première mention de ce monde austral, peuplé par les Zélandais, par les Mélanésiens, par des hommes en effet si dissemblables des peuples de la Grèce. Pomponius Méla affirme leur existence : il les appelle les habitants de l'autre terre, *antichthones*, comme aujourd'hui nous

les appelons les hommes qui vivent sous nos pieds les *antipodes*. En ce temps-là, il y a dix-huit siècles, si les terres du monde austral étaient peuplées, comme il est vraisemblable ; si les sauvages qui se sont répandus dans la Nouvelle-Zélande et dans l'Australie avaient accompli leurs migrations et leurs mélanges, ils devaient être incultes comme aujourd'hui, et de même se repaître de chair humaine. Ce n'était pas là pourtant ce qu'inventait le génie grec : dans ces régions, séparées des pays connus par le soleil, quelques tronçons de fables et de légendes nous permettent de supposer que la Grèce plaçait, comme dans Thulé, comme chez les Hyperboréens, le séjour des bienheureux. Aux fatigues d'une incessante activité les poëtes opposaient, comme image du bonheur, le repos et la facile abondance. C'est ainsi que l'esprit humain conduit toujours son rêve au delà des réalités, et embellit ce qu'il ne connaît pas. Les traditions confuses qui se rattachent aux antiques déplacements de nos pères nous racontent de même qu'en descendant des plateaux de l'Asie, ils s'en venaient vers l'Occident chercher des terres fortunées. Pour nous, les régions de l'Inde, où naît le soleil, ont été jadis cette terre d'abondance et de prospérité que l'homme place vers des horizons qui reculent toujours; là, dans les

croyances du moyen âge, était situé le paradis, et la Grèce elle-même, aux plus beaux jours de son existence, cherchait l'idéal du bonheur dans des régions qu'habitaient en réalité la barbarie et la misère.

Un siècle après Strabon et Méla, la science de la terre faisait un grand progrès avec Ptolémée, et la géographie mathématique donnait une base certaine aux découvertes des voyageurs. On pourrait croire qu'à la suite de cet homme, en qui se résume la science géographique de l'antiquité, la connaissance du globe va multiplier ses progrès; mais les Barbares envahissent le monde, le moyen âge abandonne les conquêtes des anciens, la terre n'est plus ronde : la géographie ne sait plus invoquer que les témoignages de Moïse, du roi David et des Pères de l'Église. Le moine égyptien Cosmas, que ses lointains voyages ont fait surnommer *Indicopleustès*, s'applique à démontrer que croire la terre sphérique est une hérésie. Le seul système qui puisse concilier les apparences, l'Écriture sainte et les récits des voyageurs, le voici : la terre est une plaine oblongue entourée d'une muraille supportant la voûte de cristal que nous appelons firmament. Au delà roule le cortége des constellations, et le soleil circule à l'intérieur autour d'une haute

montagne qui produit les alternatives du jour et de la nuit. Ce beau système n'obtient pas une approbation unanime. Le moine anglais Bède le Vénérable imagine bientôt que la terre est placée au milieu du monde comme le jaune au milieu de l'œuf; elle est enveloppée d'eau comme le jaune est enveloppé de blanc; puis vient l'air, qui en est comme la membrane, et le feu comme la coquille. Avec sa comparaison étrange, celui-ci fait du moins un retour vers la sphéricité. Virgile de Saltzbourg va plus loin : il suppose un hémisphère austral avec des habitants, un soleil, une lune, des saisons, tout un autre monde; mais l'Église jugea qu'il touchait à l'hérésie.

C'est ainsi qu'au fond de leur retraite monacale nombre d'hommes, obéissant aux instincts de curiosité qui ont toujours animé l'Occident, s'efforçaient de pénétrer l'ordonnance de la terre. Seulement, détournés de la voie scientifique, lente et certaine, sur laquelle l'antiquité restait délaissée, dépourvus des notions qui auraient pu diriger leur raisonnement, tremblant de ne pas concilier leurs systèmes avec les Écritures, ils cherchaient au hasard et croyaient, dans leur présomptueuse ignorance, tout régler par quelque bizarre invention. Vers le commencement du neuvième siècle, un de ces moines, le plus ignorant peut-

être et le plus naïf de tous, se trouva posséder à sa discrétion, dans un monastère de Ravenne, des trésors de science, cartes et livres, qui sans doute venaient du grand Théodoric. Il voulut être savant ou du moins le paraître ; il réunit et mêla ces matériaux : des noms de consuls, de personnages fameux, ceux même des Amazones, devinrent sous sa plume grossière des noms d'auteurs, et il créa de la sorte une compilation qui, malgré sa forme aride et son obscurité, est un des plus précieux monuments du moyen âge, grâce aux matériaux à l'aide desquels elle a été composée. Suivant ce barbare, les régions sont disposées sur le bord d'un océan infranchissable qui les enveloppe de son large circuit, et elles présentent dans leur ensemble l'aspect d'une vaste horloge dont le soleil éclaire successivement les divisions. Dans la partie inférieure du cadran se trouvent les douze heures du jour, chacune répondant à une région, et dans la partie supérieure les douze heures de la nuit. Six vents soufflent par les régions de la nuit et six par les régions du jour. Si le soleil qui s'éteint à l'occident reparaît le lendemain à l'orient, c'est parce que, durant la nuit, il a suivi du côté du nord un invisible chemin sous l'Océan.

Voilà où en fut la géographie jusqu'au jour où le

mouvement des croisades, entraînant les hommes au delà des limites étroites dans lesquelles ils vivaient, les jeta hors des vaines spéculations dans la pratique des voyages. Les Arabes, dans l'éclat de leur puissance, sillonnaient le monde; les hommes du Nord, sans se soucier de la forme de la terre, lançaient leurs barques aventureuses jusqu'aux rivages qui sont l'avant-garde de l'Amérique. Colomb, cherchant les Indes, trouva le nouveau continent; les Portugais doublèrent l'Afrique, et Magellan fit le tour du monde. Les temps modernes donnaient la main à l'antiquité par-dessus le moyen âge pour renouer la chaîne des saines traditions, et le grand mouvement de conquêtes scientifiques, d'industrie, de colonisation, qui fait la gloire de notre temps, était inauguré.

Pénibles efforts, intuitions du génie, réactions de l'ignorance, longs retards, telle a donc été l'histoire de la connaissance du globe. La vérité a été éclipsée longtemps, mais ne nous plaignons pas : les idées qui s'élaboraient dans quelques têtes ingénieuses et sages, les recherches des savants et des voyageurs n'ont pas été vaines, puisque, mesurant aujourd'hui d'un regard les vastes hémisphères qui s'étendent entre les deux extrémités de notre diamètre terrestre, nous pouvons de Paris et de Londres, foyers de la civilisa-

tion contemporaine, écouter à notre aise le bruit de la barbarie qui s'éteint et des sociétés qui s'efforcent de naître au pays des *antichthones*, dans la Tasmanie et dans la Nouvelle-Zélande.

CHAPITRE V

LA TASMANIE

Rapports physiques de la Tasmanie avec l'Australie méridionale. — Son climat. — Sa physionomie. — Launceston et Hobart-Town. — Trajet entre ces deux villes. — Extermination des indigènes. — Les *convicts*. — Port-Arthur. — *Emancipists* et *free men*.

La Tasmanie se rattache entièrement par sa constitution physique à la partie orientale de l'Australie, et la chaîne de montagnes qui la parcourt n'est que la continuation de la longue cordillère des Montagnes-Bleues. La nature, dans ses convulsions, a brisé un des anneaux de cette chaîne, et, livrant ainsi passage au courant d'eau que nous appelons le détroit de Bass, elle a isolée la Tasmanie de la Nouvelle-Hollande.

Cours d'eau nombreux, fertilité, bois et vastes pâturages, cette île possède les mêmes avantages que toute cette portion orientale de l'Australie, qui seule est abondamment arrosée. La Tasmanie n'a pas, il est vrai, les mines d'or de la Nouvelle-Galles. Elle n'est pas cependant entièrement dépourvue du précieux métal, il y a même eu quelques essais d'extraction; mais le produit n'a pas couvert les frais de l'exploitation. En revanche, à Fingal, sur la côte, à une distance de soixante-dix milles de Launceston, on vient de découvrir une couche épaisse de houille.

L'hémisphère austral est, on le sait, beaucoup plus froid que le nôtre. Pourquoi? C'est ce que la science n'a pas bien déterminé encore, quoique ce grand courant d'eau chaude, le *gulf-stream*, qui vient des tropiques américains fondre les glaces de la Norvége et chauffer la portion que nous habitons de l'hémisphère boréal, ne soit pas à coup sûr étranger à ce phénomène. La Tasmanie, traversée à peu près dans sa moitié par le 42e parallèle, qui, au sud de l'équateur, correspond à celui qui, au nord de la même ligne, passe à Rome et à Barcelone, ne jouit cependant que d'un climat fort tempéré. Avec ses plaines sillonnées de cours d'eau, ses hauteurs boisées, qui n'ont plus ni la sombre majesté, ni la tristesse aride

des montagnes de l'Australie, cette île a rappelé bien des fois aux voyageurs et aux marins de notre nation le nord de la France. Cependant elle a sur notre pays quelques avantages : les saisons y sont moins tranchées, l'air y est plus pur, la moyenne durée des pluies de l'année ne dépasse pas cinquante ou soixante jours, et, à l'exception de quelques localités où le voisinage des montagnes amène de brusques changements de température, cette région, avec sa riche végétation, mêlée de plantes aromatiques, son air tout chargé d'oxygène, est une des plus salubres du monde. Les fruits de l'Europe centrale y viennent en abondance; nos arbustes et nos plantes y ont pu être facilement acclimatés, à l'exception de la vigne; même quelques plantes parasites que le sol ne connaissait pas, et dont les semences étaient mélangées au blé ou à d'autres graines, s'y sont introduites; c'est ainsi que le chardon, se propageant de proche en proche, couvre aujourd'hui de vastes espaces.

Lorsque le Hollandais Tasman découvrit l'île qui porte aujourd'hui son nom, et qu'il prenait pour un prolongement de la Nouvelle-Hollande, il l'appela Van-Diémen, en l'honneur du gouverneur des possessions hollandaises dans l'Inde; mais la postérité, plus juste, a restitué à cette terre le nom du navigateur

qui l'avait découverte. Cook et d'Entrecasteaux l'ont depuis visitée. Celui-ci avait été envoyé par l'Assemblée nationale de 1791 à la recherche de la Pérouse; il accomplit sur la côte méridionale des découvertes et des reconnaissances importantes, et plus d'un point conserve sur cette terre anglaise, avec des noms français, le souvenir des travaux qui ont marqué le passage de notre expédition. L'île a environ la superficie de l'Écosse, et elle présente à peu près la forme d'un triangle; une chaîne de montagnes y dessine deux principaux bassins, arrosés par les rivières Tamar, qui coule du sud au nord, et Derwent, qui coule du nord-ouest au sud-est. Au fond du long estuaire que forme la première s'élève Launceston, et à l'embouchure de l'autre a été bâtie, dans une position aussi belle qu'avantageuse, la capitale Hobart-Town. Ainsi, en se rendant de l'une à l'autre de ces deux villes principales, on traverse l'île à peu près dans sa longueur.

C'est à Launceston que débarquent d'ordinaire, après avoir franchi le détroit de Bass, les voyageurs et les négociants qui viennent de la Nouvelle-Galles et du Victoria. De Melbourne, le trajet est en moyenne de seize heures. A mesure que se déroulent sur cette partie de la Tasmanie les côtes dominées par des hauteurs boisées que surmontent des pics plus élevés,

puis les rives du Tamar, couvertes alternativement de cultures, de rochers et de grands bois, le paysage est de toute beauté. Quand, à partir de Port-Dalrymple, à l'extrémité septentrionale de l'île, on a remonté dans un espace de quarante milles la rivière, Launceston apparaît en amphithéâtre dans une enceinte de hauteurs. Sa position pittoresque et favorable au commerce n'est point toutefois exempte d'inconvénients ; le fleuve s'y rétrécit d'une façon sensible, et un vaste marécage qui en couvre les bords suspend sur la ville, durant l'hiver, un brouillard épais et malsain. A une courte distance, le *South-Esk*, affluent du Tamar, descend avec impétuosité de hauteurs qui ont de sept à huit cents pieds, en formant des cataractes et des rapides. L'eau s'élance d'une gorge de la montagne et se précipite en bondissant à travers un vallon pierreux dans un petit lac ; elle en sort divisée par les rochers et court ainsi vers la plaine, qu'elle sillonne lentement jusqu'à ce qu'elle ait atteint le fleuve. Du milieu des arbres séculaires qui y plongent leurs racines et de l'entassement de roches qui dominent les chutes, on voit sortir çà et là quelques riants cottages. Launceston compte environ onze mille âmes : elle a des quais commodes et de vastes magasins ; on y voit deux églises épiscopales, une presbytérienne, une catholi-

que, celle-ci bâtie dans le style ogival, une synagogue et des chapelles pour les nombreuses communions vivant pêle-mêle sur ce sol, qui, par les mœurs de ses hôtes et la variété des nationalités, ressemble plutôt à l'Amérique qu'à l'Angleterre. Une cour de justice, une prison, une maison de correction, complètent l'ensemble des établissements publics. On trouve encore dans cette jeune cité des banques, des compagnies d'assurances, des sociétés savantes, des imprimeries, des écoles, des hôtels, des *magazines* et deux journaux bihebdomadaires; enfin elle a deux loges maçonniques.

Le vice radical de la Tasmanie, aussi bien que des colonies australiennes, c'est l'énorme abus des boissons spiritueuses. La distance de cent vingt milles qui sépare Launceston de Hobart-Town est divisée en vingt stations, à chacune desquelles il y a en moyenne trois auberges ; les voitures s'y arrêtent toujours. Le cocher, l'escorte et nombre de voyageurs y descendent pour prendre, disent-ils, un coup de *brandy*, c'est-à-dire un demi-verre d'une liqueur dévorante. Dans toute l'île, pour une population de quatre-vingt-un mille âmes[1], le droit annuel sur les spiritueux s'élève à quatre-vingt-dix mille livres sterling. Les classes su-

[1] Recensement de mars 1857.

périeures ont demandé qu'une limite à ces excès fût imposée par une loi de tempérance, et quelques personnes, allant plus loin, ont proposé l'interdiction absolue des liqueurs. Cette question est, après celle de la transportation, la plus agitée par la presse tasmanienne; mais les mêmes hommes que l'on va voir, sous le nom d'*emancipists*, plaider, et pour cause, les intérêts des anciens *convicts*, sont assez nombreux pour empêcher qu'on ne touche à leurs *grog-shops*, et qu'on ne les prive de porto, de gin et de brandy.

La plupart des petites villes et bourgades sont groupées dans un rayon peu étendu autour de Launceston et d'Hobart-Town; le reste de l'île est couvert de forêts et de pâturages; là un champ moins vaste qu'en Australie, mais encore considérable, est ouvert au *squatterism*. Moyennant une livre annuelle par cent acres, tout homme dont l'honorabilité est constatée peut obtenir une étendue considérable de terres de la couronne pour y promener ses troupeaux. Les établissements plus réguliers des *settlers* sont épars en grand nombre dans l'intérieur, et tendent à se propager sur la rive gauche du Tamar, vers la pointe occidentale de l'île, dans le bassin fertile de la rivière Mersey. Ces établissements offrent un remarquable confort, et leurs propriétaires tirent des profits considérables

de la culture du sol et de l'exploitation des bois; malheureusement les bras font défaut : les mines de l'Australie, qui ont rendu à la Tasmanie le service de la débarrasser de la plus grande partie des *convicts* qui l'infestaient, ont aussi enlevé beaucoup d'hommes exercés au travail de la terre. Telle est la pénurie de bras pour l'agriculture, que le gouvernement colonial offre des primes à l'immigration : vingt livres pour les adultes du Royaume-Uni, seize pour les autres Européens; pour un enfant de trois à quatorze ans, dix livres, et huit pour l'enfant au-dessous de trois ans. En 1854, la Société d'immigration a envoyé en Écosse un agent avec trois mille cinq cents livres pour en ramener cinq mille travailleurs.

Pendant une assez longue période de temps, l'habitation des fermes ne fut pas sans danger; l'île était alors un théâtre de meurtres et de brigandages presque continuels. Avant de disparaître, les derniers indigènes, race plus forte et plus vaillante que celle de l'Australie, ont exercé sur les blancs, qui les poursuivaient comme des bêtes fauves, plus d'une sanglante représaille; il a fallu pour les réduire une guerre qui n'a pas duré moins de sept semaines en 1830. Ce fut une guerre sans merci : tout noir indistinctement était un but pour le fusil du *squatter* et du fermier, mais

aussi quelques-uns de ces malheureux parvenaient-ils à se saisir d'un colon, ils le mettaient en pièces, et si dans la nuit ils surprenaient une ferme, les femmes, les enfants, les animaux même étaient égorgés. A la faveur du désordre résultant de cette lutte incessante, des *convicts* évadés, réunis en bandes peu nombreuses, menaient dans les bois une vie à demi sauvage, et portaient partout le ravage et la terreur. Noirs et blancs tombaient également sous leurs coups : poursuivis, ils avaient derrière eux de vastes espaces pour la retraite, de véritables expéditions militaires étaient souvent le seul moyen de les disperser. Enfin l'île s'est débarrassée de ce double fléau : attirés par le bruit de l'or, les bandits ont franchi le détroit, comptant trouver le long des routes par où l'on revient des *placers* de plus amples profits. Quant aux pauvres indigènes, presque anéantis, traqués dans leurs forêts, ils ont écouté les propositions de quelques missionnaires; les derniers survivants ont consenti à gagner Hobart-Town, d'où ils ont été transportés dans les îles Flinders, petit groupe séparé de la Tasmanie septentrionale par le détroit de Banks. C'est là que, déportés au nombre de trois cent dix, hommes, femmes et enfants, les derniers de cette race déshéritée par la nature et persécutée par les blancs se sont éteints dans

la misère. La colonie a enfin conquis par ce terrible moyen une tranquillité suffisante, sinon absolue. On peut aujourd'hui juger de sa prospérité par le nombre de villages, de maisons de plaisance qui se pressent dans les environs d'Hobart-Town, sur les bords des rivières et des moindres cours d'eau affluents du Derwent.

Du côté de la terre, on arrive à la capitale par un vallon étroit, enfermé entre deux rangées de hauteurs assez peu escarpées pour être parfois en culture, et offrant les lignes les plus variées ; puis on franchit sur le Derwent un pont qui n'a pas moins d'un demi-mille de long. Le spectacle, à mesure qu'on avance, devient plus magnifique : à gauche, le mont Direction dresse sa tête abrupte et solitaire ; à droite, le mont Wellington projette sa masse énorme. Primitivement on l'appelait *Table-Mount*. Le sommet, entièrement plat, se présente en effet de loin comme une table gigantesque ; c'est un plateau de plusieurs milles d'étendue, qui termine brusquement une chaîne de hautes montagnes. Du côté de la ville, il finit à pic par un précipice de près de 1,500 mètres, et ouvre aux yeux une perspective de quarante milles dans l'île et sur l'Océan. De toutes parts se dressent de gigantesques colonnes de basalte, parfois si régulières

qu'on les croirait taillées par la main de l'homme, et d'énormes débris gisent entassés comme une image du chaos. De l'autre côté du Derwent se dessinent des montagnes moins abruptes, chargées de bois et de cultures, du milieu desquels se détachent de jolies villas. Au pied même du Wellington, sur des éminences d'où l'œil domine encore le cours de la rivière, apparaissent les premiers établissements et les maisons de la ville. La pierre qui a servi à les construire est belle et abonde aux environs ; les rues sont larges, bien pavées ; on y trouve de somptueux magasins et de beaux quais. Le port peut contenir cent soixante-quatorze bâtiments ; la population dépasse vingt-trois mille âmes. Enfin, outre la *gazette* du gouvernement, cinq journaux bihebdomadaires sont publiés à Hobart-Town. Des bâtiments de cent tonneaux seulement peuvent remonter le Derwent jusqu'à New-Norfolk, petite ville récente, mais déjà industrieuse et prospère, qui est située dans une belle position, à vingt et un milles de la capitale. New-Norfolk est renommée pour les magnifiques forêts d'érables et de pins qui l'enveloppent et s'étendent jusqu'aux bords de la rivière à laquelle l'officier français Huon a laissé son nom lors du passage du contre-amiral d'Entrecasteaux. A partir de ce point, le Derwent, qui jusque-là était large

et bordé de plaines magnifiques, prend un aspect inégal et torrentueux.

La société d'Hobart-Town paraît se ressentir beaucoup de son origine. Le mélange des anciens *convicts* a exercé sur ses habitudes une fâcheuse influence, et les touristes anglais se plaignent de n'y rien retrouver du calme et de la politesse de la métropole. Un mouvement continu, du bruit, de l'intempérance, quelque chose de la rudesse, pour ne pas dire de la grossièreté des mœurs américaines, tels en sont les caractères. On y discute sans cesse, et avec une ardeur qui ne se lasse jamais, des questions ardues et irritantes. Il y a quelques années, c'était l'*émancipation*, aujourd'hui c'est la *transportation*.

En 1803, l'Angleterre jeta sur l'île ses premiers condamnés; l'année suivante, elle bâtit Hobart-Town. Peu à peu la geôle devint une ville; des employés du gouvernement, quelques colons y constituèrent une classe d'hommes libres, *free men*, comme ils s'appellent avec un orgueil qui blesse profondément les autres. Les condamnés libérés et rentrés dans le sein de la société, mais avec une tache originelle, forment au-dessous une couche d'année en année plus large, d'où provient la majeure partie de la population actuelle. Enfin les *convicts* composent une troisième

classe, qui naturellement est tout à fait distincte des deux autres. Voici quel a été à leur égard le système employé dès l'origine, lequel est encore en vigueur : en arrivant dans la colonie, ceux d'entre eux qui ont les moins mauvais antécédents, ou dont la conduite a été la meilleure pendant la traversée, sont assignés comme serviteurs aux colons. Ceux-ci leur doivent la nourriture, le vêtement, le coucher et des soins hygiéniques. Il est interdit de leur allouer aucune rétribution, leur ration journalière est fixée légalement ; en outre, les maîtres donnent, si cela leur plaît, à ceux dont ils sont contents, du thé, du sucre et du tabac. Les heures de travail sont également réglées. Tous les ans, les maîtres sont tenus d'adresser à l'administration un rapport circonstancié sur le travail et la conduite des *convicts* à leur service. Le règlement porte aussi qu'ils doivent tendre de tout leur pouvoir, par l'exemple et les conseils, à l'amélioration morale de ces hommes : le dimanche, il faut les conduire à l'église, ou, si la distance pour s'y rendre est de plus de deux milles, leur lire des prières et leur faire une exhortation chrétienne.

Il y a une catégorie de condamnés qui jouissent de plus de liberté, ceux qui, au bout d'un certain temps de travail chez les colons ou dans les ateliers du gou-

vernement, ont obtenu le laissez-passer, *ticket of leave*. Ouvriers ou cultivateurs, ils emploient leur temps à leur profit ; placés sous la surveillance de la police, ils sont seulement tenus de répondre à un appel que fait le magistrat à l'église tous les dimanches. Voici à quelles conditions s'obtient cette faveur : selon la durée de la peine, fixée à cinq, sept, quatorze années, ou enfin pour la vie, le condamné doit servir pendant quatre, cinq, six et huit années. Les individus dans cette condition n'ont pas le droit d'acquérir des propriétés, et ils ne peuvent ni poursuivre ni être poursuivis en justice. Beaucoup d'entre eux se font constables et surveillants. Délivrés des obligations du *ticket* par l'expiration de leur peine, ils rentrent dans la jouissance de tous les droits civiques, et nombre de *convicts*, leur crime expié, ont acquis de grandes fortunes. Plusieurs d'entre eux ou leurs enfants comptent parmi les plus riches propriétaires de la Tasmanie. Une ligne de démarcation ne les en sépare pas moins des *free men;* le préjugé subsistant contre eux est presque aussi fort que celui qui sépare les blancs des noirs aux États-Unis, et la fille d'un *convict*, si gracieuse, si bien élevée, si riche qu'elle soit, trouve difficilement un mari dans la classe libre de la colonie.

Les statistiques attestent que parmi les hommes qui subissent leur peine un quart montre une excellente conduite, la moitié une conduite assez bonne, un huitième des mœurs irrégulières; enfin le dernier huitième touche à la dernière limite du crime et de la dépravation. Les femmes sont généralement pires que les hommes : elles vivent à peu près sous la même discipline; elles sont renfermées dans des maisons de correction ou allouées comme servantes aux colons. A Ross, petit village situé sur le Macquarie, affluent du Tamar, non loin de Campbell-Town, entre Launceston et Hobart-Town, il y a un établissement que l'on appelle le comptoir des femmes, *the female factory;* c'est un dépôt considérable dans lequel elles sont employées à des travaux de diverse nature, en attendant que les colons viennent choisir parmi elles des domestiques. L'établissement est bien situé, entretenu avec un soin et une propreté extrêmes, et la surveillance, aidée par l'isolement, y a, dit-on, produit de bons effets. En général, pourtant, les femmes qui parviennent à jouir des bénéfices du *ticket of leave* alimentent les maisons de prostitution des deux principales villes, et les autres recherchent toutes les occasions de s'enivrer de *gin*, en dépit des châtiments. Ces châtiments sont ainsi gradués, selon la gravité

des délits : réprimande, fouet, condamnation à tourner la roue d'un moulin pendant un temps limité, travaux forcés le jour et emprisonnement solitaire la nuit, travaux forcés sur les grands chemins, travaux forcés dans les escouades, envoi à l'établissement pénal de Port-Arthur. Outre la réprimande, on inflige aux femmes des immersions dans l'eau froide, la prison, le séjour dans un établissement où elles travaillent en silence. Pour les *convicts* employés à la confection des chemins, on dresse des baraques sur le lieu même des travaux; ils y prennent leurs repas, et y sont enfermés le soir par escouades de dix ou douze hommes, sous la surveillance des constables, et des sentinelles sont disposées à des intervalles rapprochés pour empêcher les évasions. A Hobart-Town, ils sont logés dans un vaste édifice, solide construction en pierre, aux sombres et fortes murailles, et on les emploie dans la ville à enlever les immondices et à porter les fardeaux.

Le fameux établissement de Port-Arthur, si redouté des *convicts*, est situé dans un endroit des plus pittoresques, à l'extrémité de la péninsule de Tasman, qui elle-même fait suite à la péninsule de Forestier, au sud-est de l'île. Ce point, théâtre particulier des travaux de l'expédition commandée par d'Entrecasteaux,

était en ce temps-là couvert de grandes forêts, vieilles comme le monde, dont subsistent encore d'imposants débris, et sur la plage les indigènes, que ce navigateur ne cesse de louer dans sa relation pour leur bienveillance et leur douceur, venaient durant l'été recueillir les coquilles et pêcher le poisson dont ils faisaient leur nourriture. Aujourd'hui, au milieu des arbres tombés sous la hache et à côté du long et sombre pénitentiaire, il y a une exploitation de charbon de terre. C'est là que se trouve le puits qui, avant la découverte des couches houillères de Fingal, alimentait seul la colonie. Il a cent quarante mètres de profondeur; le nombre des *convicts* qu'on y emploie est considérable ; cependant les évasions sont rares à cause de la difficulté de vivre dans les bois, et surtout grâce à des précautions multipliées. On trouve à Port-Arthur deux établissements distincts : celui des hommes et celui des enfants. Celui-ci est bâti à une extrémité de la péninsule que l'on nomme *Point-Puer;* il consiste en une série de baraques en bois, complétement isolées et gardées par une ligne de constables. Cinq cents enfants de douze à dix-huit ans y sont employés dans de nombreux ateliers à des travaux de menuiserie, de charpentage, de chaussure, etc.; ils travaillent en silence sous la direction de constables

qui se promènent dans les salles, le fouet à la main. Quelques-uns d'entre eux deviennent, dit-on, de très-bons ouvriers; mais le ministre chargé de leur éducation morale se plaint de n'obtenir auprès d'eux que bien peu de succès.

Dans le pénitentiaire des hommes, il y a de sept à huit cents misérables, la lie des bandits de l'Angleterre, ayant subi, pour la plupart, des séries de condamnations au delà desquelles il n'y a plus que la mort; aussi ne leur épargne-t-on pas les corrections. Un officier de notre marine, M. Demas, qui a été retenu en Tasmanie par une longue convalescence et dont le journal abonde en détails intéressants sur Port-Arthur, vit un jour fouetter un de ces misérables. « Je me trouvais par hasard, dit-il, dans la cour de la prison au moment où on allait fustiger un *convict* que l'on venait de reprendre dans les bois après une évasion de plusieurs jours; il était condamné à recevoir quatre-vingt-dix coups sur les reins. L'exécuteur, armé du terrible *cat*, fouet à neuf branches grosses comme des lignes d'amarrage, frappait à tour de bras; chaque branche laissait sur les chairs un sanglant sillon. Je n'eus pas le courage de supporter cet affreux spectacle : cet homme endurait son supplice sans pousser un cri; seulement à chaque coup

tout son corps se tordait, et les muscles de sa figure se contractaient d'une manière hideuse. »

Les évasions sont extrêmement rares. A Port-Arthur cependant, un jour six détenus se saisirent d'une barque et disparurent ; on n'en a jamais entendu reparler, il est probable qu'ils ont chaviré en pleine mer. D'autres parvenaient à s'enfuir dans les bois ; mais ils y menaient une vie si misérable, que le plus souvent il leur fallait revenir. Deux ou trois néanmoins, surmontant tous les obstacles, se sont faits les chefs de ces bandes déprédatrices qui ravageaient l'île au temps de la dernière guerre contre les indigènes. Pour sortir de la péninsule, le *convict* qui est parvenu à s'évader de la prison et à tromper les postes de constables et la ligne de sentinelles a un terrible pas à franchir : c'est l'isthme qui joint entre elles les presqu'îles de Tasman et de Forestier. Cet isthme est une langue de sable étroite que l'on s'est avisé de couper par une ligne de chiens furieux ; leurs chaînes sont juste assez longues pour leur permettre de se flairer le museau ; le malheureux qui tente de franchir cette formidable barrière est mis en pièces. Le long des grèves, on a placé à des distances rapprochées, sur des pilotis, des niches dans lesquelles sont établis d'autres chiens qui, en cas d'évasion, donnent l'alarme

aux sentinelles échelonnées sur le rivage, et la mer déferle au large avec trop de force pour qu'un homme puisse se hasarder sur les récifs.

La façon dont sont traités les *convicts*, l'obligation qui leur est imposée de travailler gratuitement chez les colons, bien plus encore, le mépris qui les suit lorsqu'ils sont rentrés dans la vie régulière, tout le système en vigueur et les préjugés qui en sont la conséquence inséparable n'ont cessé de provoquer l'indignation de la classe d'hommes que l'on *emancipists*, laquelle se compose de libérés, de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Ils n'ont cessé de provoquer des réformes : durant de longues années, les feuilles locales ont retenti de leurs plaintes et quelquefois de leurs menaces ; mais que faire ? Ils auraient bien pu réclamer en vain pendant longtemps encore ; contre des préjugés enracinés par l'usage et entretenus par une continuelle importation de malfaiteurs, il n'y a ni législation, ni actes administratifs qui puissent quelque chose. Enfin un fait impatiemment attendu est venu donner, avec un but plus précis, une nouvelle force à ces demandes : c'est la suppression de la transportation à Sydney. La Tasmanie ne cesse depuis 1840 de solliciter la même faveur ; pourquoi la lui refuserait-on ? S'en est-elle montrée indigne ? Hobart-Town mé-

rite-t-elle moins d'égards que Sydney? La plus belle terre du monde doit-elle toujours être souillée par le contact des bandits? Les *emancipists* se sont jetés avec ardeur dans cette voie de nouvelles réclamations : ils n'auront plus sous les yeux des misérables rappelant toujours par leurs présence et leur condition une origine détestée; peu à peu ils se confondront dans la foule des honnêtes gens, émigrants libres affluant de l'Angleterre. Ils ont conquis des partisans et de nombreux auxiliaires dans la classe des *free men*, en général peu satisfaits de voir la métropole se décharger de ses malfaiteurs sur la Tasmanie; mais ils ont aussi, dans la colonie même, des adversaires opiniâtres. Et les ponts, les chemins, les édifices, qui les a bâtis? La Tasmanie tout entière est due à la transportation: faut-il la priver de cette ressource au moment où les bras manquent à la terre et à tous les travaux, à tel point que l'administration dépense en primes des sommes énormes sans se procurer un nombre suffisant de travailleurs?

Voilà où en est la question. Toutefois les *emancipists* prennent le dessus; les convois de condamnés se dirigent aujourd'hui plutôt vers Perth que du côté d'Hobart-Town. La Tasmanie échange en ce moment sa condition de colonie pénitentiaire contre celle de co-

lonie libre, en attendant le jour prochain peut-être où elle deviendra une province des États-Unis indépendants d'Australie.

CHAPITRE VI

LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Les indigènes. — Leur hostilité contre les étrangers — Aventures du matelot Rutherford. — Anthropophagie. — Idées religieuses des Nouveaux-Zélandais. — Supériorité de ces indigènes. — Colonisation anglaise. — Divisions administratives. — Auckland et les principales villes. — Caractère particulier de la colonisation néo-zélandaise. — Produits naturels. — Grand avenir de la Nouvelle-Zélande.

C'est dans la Nouvelle-Zélande que subsistent les derniers des sauvages belliqueux, énergiques dans leur hostilité contre les Européens et franchement cannibales. *Que je te dévore la tête! Mange ton père!* telles sont leurs imprécations familières. Au surplus, il suffit de jeter les yeux sur les dessins rapportés par

Polack ou par quelque autre des nombreux visiteurs de la Nouvelle-Zélande pour saisir toute la différence qui sépare des autres populations océaniennes les énergiques Polynésiens de ce groupe. Leur grande taille, leurs membres agiles et musculeux, de couleur cuivrée, leur visage altier et farouche, au nez droit, aux pommettes saillantes, aux lèvres surmontées de longs poils, le tatouage qui sillonne leur front et leurs joues, leurs colliers d'os, leurs cheveux relevés en touffe et chargés de plumes, leur fière démarche sous leurs nattes de phormium, tout en eux indique la hardiesse et la férocité. On leur croirait quelque parenté avec les Peaux-Rouges plutôt qu'avec les races molles et craintives de l'Australie. Eux-mêmes se donnent le nom de *Maoris*, qui a la signification d'*autochthones* ou indigènes, et ils ne paraissent avoir gardé aucun souvenir des lieux qu'ils ont pu habiter avant de s'être fixés dans l'archipel zélandais.

Aujourd'hui il faut distinguer entre les Zélandais des côtes et ceux de l'intérieur. Ces fiers sauvages n'ont pas plus que les autres échappé aux désastreux effets du contact avec les matelots, et là, comme en tant d'autres régions, l'Europe, en transmettant au sol l'activité qui lui est propre, menace d'en éteindre les habitants. Autrefois les chefs qui abordaient les

bâtiments européens se faisaient suivre de quelques femmes esclaves qu'ils livraient aux équipages ; aujourd'hui ils prostituent leurs filles et leurs femmes pour un couteau ou un verre d'eau-de-vie. Les liqueurs les ont dégradés : ils ont échangé leurs nattes de phormium riches et artistement tressées contre des haillons de laine ou d'indienne; leurs allures et leur industrie native portent, comme leur costume, les tristes empreintes de leur dégradation; mais ils n'auront pas succombé sans résistance : les Européens ont chèrement payé la possession des rivages, et de loin en loin quelque sanglante catastrophe vient encore jeter l'épouvante au sein des colonies anglaises.

Dès le premier jour, les relations entre les indigènes et leurs visiteurs eurent un caractère hostile. Tasman quittait les terres de Van-Diémen quand il accosta, en décembre 1642, un rivage également inconnu. Ses canots, envoyés à la découverte, revinrent suivis de pirogues longues et étroites, réunies deux à deux, ornées sur les bords et aux extrémités de riches et bizarres sculptures, manœuvrées à l'aide de pagaies longues de deux mètres, et montées par un nombre d'hommes variant de douze à quarante. Indigènes et Européens s'observèrent avec défiance et curiosité; les premiers sonnèrent de la conque marine, les autres

répondirent avec la trompette. On était ainsi dans une sorte d'indécision; les sauvages refusaient d'approcher, quand Tasman, qui avait deux bâtiments, détache de l'un vers l'autre un canot monté par sept hommes. Les pirogues se mirent aussitôt en mouvement, se jetèrent sur l'embarcation avec une telle impétuosité qu'elle chavira, et ils assommèrent avec leurs casse-tête quatre matelots; les trois autres purent se sauver à la nage. L'artillerie des deux vaisseaux fit aussitôt feu sur les pirogues et tua quelques sauvages. Après cette vengeance, n'espérant plus nouer de relations amicales et se procurer des vivres, Tasman fit lever l'ancre, abandonnant ce rivage, qui a conservé le nom de *baie du Massacre*. Telle fut la découverte de la Nouvelle-Zélande.

Cook et Surville, cent trente ans plus tard, ne furent pas mieux reçus, et en 1772 le capitaine français Marion y fut massacré avec une partie de son équipage, après avoir été accueilli par les démonstrations les plus amicales. L'année suivante, Furneaux, commandant d'un navire qui avait longtemps accompagné celui de Cook, ne voyant pas revenir un canot, envoya à sa recherche. A la vue de l'embarcation armée qui se dirigeait vers eux, les sauvages prirent la fuite vers les bois. Alors, sur la grève restée déserte,

on reconnut les débris du canot, puis divers vêtements européens; plus loin se trouvaient une vingtaine de corbeilles, dont les unes étaient pleines de fougère et les autres de chair humaine rôtie. Parmi ces hideux tronçons, une main portait les lettres T H : c'était la main du matelot Thomas Hill. Il est juste de dire que la plupart de ces faits horribles avaient été provoqués par les injustices et les brutalités des Européens. En traitant les Nouveaux-Zélandais avec justice et bienveillance, en leur épargnant les représailles auxquelles ils s'attendaient, car le talion le plus rigoureux est en vigueur parmi eux, Cook, dans son troisième voyage, parvint à gagner et à s'attacher même quelques-unes de leurs tribus, et il revint disant que si ces hommes sont des ennemis sanguinaires et implacables dans leurs vengeances, ils peuvent être aussi des amis dévoués et courageux. De leur côté, les Zélandais étudièrent les Européens et surent les apprécier; ils se montrèrent reconnaissants des dons en plantes et en animaux que ceux-ci firent à leur sol; puis, comme ils virent que leur supériorité la plus réelle consistait dans la possession des armes à feu, ils n'épargnèrent rien pour s'en procurer. Dans l'origine, ils donnaient jusqu'à douze cochons et des centaines de corbeilles de patates pour un seul fusil.

A partir de ce moment, les rapports furent tantôt bienveillants et tantôt hostiles. Les Zélandais se prêtaient volontiers aux échanges; mais un coup, un meurtre, de la part de ces matelots de baleiniers et de vaisseaux marchands, toujours prompts aux rixes et aux brutalités, devenaient le signal d'une série de boucheries humaines. Toutefois, dans ces circonstances même, des blancs ont été épargnés, et il y a deux ou trois exemples d'Européens ayant vécu dans l'île tatoués et soumis aux usages des Zélandais. En janvier 1826, le capitaine d'un brick américain faisant le commerce dans les mers du Sud avait touché à une des côtes orientales de la Nouvelle-Zélande. Six hommes montèrent à son bord dans le costume indigène; quel ne fut pas son étonnement en voyant à l'un d'eux des cheveux blonds et une peau blanche sous le tatouage qui la recouvrait! « Un Zélandais blanc! » s'écria-t-il, quand l'autre, en bon anglais, s'empressa de lui apprendre qu'il avait échappé, il y avait dix ans, au massacre d'un équipage, et que depuis ce temps il avait vécu parmi les sauvages; il ajouta que ceux-ci avaient projeté de saccager le brick, et que le capitaine n'avait rien de mieux à faire que de repartir promptement; il demanda à être emmené et pria qu'on renvoyât sans leur faire de mal ses cinq

compagnons, qui étaient un fils de chef et quatre esclaves. Cet homme était John Rutherford, dont les aventures ont eu un grand retentissement en Angleterre.

Rutherford était embarqué sur *l'Agnès*, bâtiment américain de quatorze hommes d'équipage, commandé par le capitaine Coffin, et faisant le commerce de l'écaille de tortue et des perles dans les îles du Pacifique. Après avoir touché à l'embouchure de la Tamise, rivière qui coule du sud au nord dans Eaheïno-Mauwé, l'île la plus septentrionale du groupe, le bâtiment avait été porté par les vents et les courants vers l'extrémité nord-est de l'île. Là il trouva une belle et vaste baie, qui peut bien être Poverty-Bay de Cook, et dans laquelle le capitaine jeta l'ancre, ayant grand besoin d'eau. Il avait à peine mouillé, que de tous les points de la côte accoururent des pirogues manœuvrées par une trentaine de rameurs. Ce jour-là, peu d'hommes montèrent à bord; mais les femmes s'entassèrent sur le pont, s'offrant aux matelots pour quelques bagatelles et dérobant tous les objets qui étaient à la portée de leurs mains. Le lendemain, un chef du nom de Aimi aborda l'Américain, avec une pirogue de guerre longue de soixante pieds, montée par cent hommes et chargée d'ustensiles, d'armes et

de nattes qu'il apportait, disait-il, pour commercer. Après quelques échanges, le capitaine, qui n'était pas sans inquiétude, craignant de dégarnir le bâtiment d'une partie de son équipage, demanda par signes à Aimi s'il voudrait se charger d'aller chercher de l'eau. Celui-ci y consentit; pendant ce temps, nombre de naturels affluèrent encore, apportant des porcs et des racines de fougère. Jusque-là on n'avait à se plaindre que des vols des indigènes, ils avaient dépouillé l'arrière du bâtiment d'une partie de son plomb et enlevé tous les clous à un canot; néanmoins le capitaine réglait son compte avec le chef pour le transport de l'eau, il lui donnait deux mousquets, de la poudre et du plomb. Il y avait à bord plus de trois cents indigènes armés de leurs *merys;* on appelle ainsi une pierre plate, de couleur verte, longue d'un pied, qui se termine à une extrémité par une poignée, à l'autre par un double tranchant, et dont ces sauvages se servent pour frapper sur l'occiput et sur le cou. A ce moment, de grands feux brillèrent sur les hauteurs, et les naturels se montrèrent en foule sur le rivage. Le capitaine, de plus en plus effrayé, commanda les manœuvres pour le départ; les hommes s'étaient élancés dans la mâture, et le capitaine restait seul sur le pont avec le coq et le maître, quand le chef zélan-

dais se dressa de dessus la natte qui lui servait alternativement de siége et de manteau, brandissant son tomahawk et entonnant un chant de guerre; les autres bondirent à son exemple, entièrement nus, et se livrèrent à une danse furieuse. Un sauvage se glissa derrière le capitaine, qui était penché vers son compagnon, le frappa sur le derrière de la tête et le tua. Le coq voulut se mettre en défense, il fut en un instant massacré; le maître tenta de s'élancer sur une échelle, il reçut sur la nuque un coup qui le fit tomber, sans le tuer tout de suite; puis des sauvages se précipitèrent contre la porte de la cabine, tandis que d'autres montaient dans les agrès pour en faire descendre le reste de l'équipage. Deux matelots se jetèrent à la mer et furent ramassés par les pirogues; les autres ne firent pas de résistance : on les dépouilla de leurs couteaux, de leurs boîtes, de leurs pipes, on leur lia les pieds et les mains, et on les entassa dans une pirogue avec les deux cadavres et le maître, qui râlait horriblement. La pirogue se dirigea vers la terre, et durant tout le trajet un sauvage, agenouillé sur le maître, léchait le sang qui coulait de sa blessure. Les femmes restées à bord coupèrent le câble et gagnèrent la rive à la nage; les voiles avaient été tranchées à coups de *merys*, le bâtiment vint s'échouer à l'embouchure d'une petite

rivière où il fut mis au pillage. Vers le soir, les cadavres et les captifs, au nombre de douze, furent transportés à un village peu distant de la côte. Les survivants furent attachés par les mains, chacun à un arbre, et les trois cadavres (le maître avait expiré) furent suspendus par les talons à des branches pour que les chiens ne pussent y toucher. La nuit était obscure, il pleuvait à verse; des feux allumés tout le long du rivage servirent à diriger les pirogues, qui n'abandonnèrent le vaisseau que quand il n'y eut plus un clou, un morceau de fer, et qui y mirent alors le feu. Au matin, cinq chefs, au nombre desquels était Aimi, suivis d'une foule considérable, vinrent s'asseoir en cercle dans un terrain nu, à côté du rivage, et se mirent à délibérer avec des gestes véhéments et de longs discours. Puis Aimi vint vers Rutherford, le délia lui et un autre, et les fit asseoir. Les quatre autres chefs prirent de même chacun un homme; ensuite, faisant un signe à un indigène qui se tenait à l'écart, ils lui dirent quelques mots. Celui-ci se leva sans hésitation, prit son tomahawk, se dirigea vers les arbres où six hommes étaient encore attachés, brandit six fois son arme, et en abattit un à chaque coup. Les naturels faisaient de hideuses contorsions et poussaient de grands éclats de rire en entendant

les cris et les râlements de ces malheureux, tandis que d'autres brandissaient leurs *merys* sur la tête des survivants. Le carnage achevé, ils creusèrent huit larges trous, profonds d'un pied, les emplirent de bois sec et les couvrirent de pierres plates. Cependant d'autres dépeçaient les cadavres et les coupaient en morceaux; le bois avait été allumé; quand les pierres furent rouges, des membres et des lambeaux de chair, après avoir été lavés dans la rivière, y furent appliqués; puis les sauvages s'assirent en cercle sur un tas de feuilles et procédèrent à leur horrible festin. Pendant qu'ils mangeaient, les enfants se disputaient autour d'eux des ossements à demi rongés, et les femmes préparaient du poisson et de la racine de fougère pour les captifs. Le lendemain, les chefs, assis en cercle, se firent apporter de grands baquets dans lesquels on avait préparé le restant des cadavres avec du porc et des pommes de terre, et firent une distribution à la multitude. Ensuite, après quelques échanges ou partages de butin, ils se séparèrent.

Quatre des compagnons de Rutherford furent ainsi dispersés, et jamais celui-ci n'eut de leurs nouvelles. Le cinquième, épargné pendant un an, fut assommé au bout de ce temps pour avoir, disait-on, contribué par des maléfices à la mort d'une vieille femme, mère

d'un chef ; mais on ne le dévora pas, son cadavre fut livré à Rutherford pour être inhumé comme il lui plairait. Quant à notre matelot, qui était alors un jeune homme de vingt-quatre ans (la catastrophe avait eu lieu le 7 mars 1816), il fut pris en amitié par le terrible Aimi, qui se l'attacha, finit par lui donner deux de ses filles en mariage, et l'éleva à un certain rang. On lui couvrit le corps de tatouages ; il se plia aux habitudes de ses hôtes, participa à leurs travaux et fut mêlé à leurs guerres. C'est ainsi qu'il pénétra dans l'intérieur jusqu'au détroit de Cook, qui sépare Eaheïno-Mauwé de la grande île Tawaï-Pounamou. Là il vit le fameux chef Pomaree, qui promenait, avec la conquête, les dévastations sur la côte sud-ouest de l'île. De temps à autre, après une expédition heureuse, quelque chef ami de Rutherford lui envoyait une corbeille pleine de la chair des ennemis tombés sur le champ de bataille. A son tour, il distribuait ce présent entre ses compagnons, qui trouvaient ce mets succulent et plus délicat que la chair de porc. Dans les premiers mois de son séjour, Rutherford essaya de mesurer le temps à l'aide de coches faites à un bâton ; mais à la longue il se perdit dans son calcul : il ne réussit pas non plus à se reconnaître dans le comput des indigènes, qui comptent par nuits, par lunes, par

mois, et qui, au bout de vingt ou trente de ces périodes, n'ont plus que des supputations très-inexactes. Quand le brik américain emmena le matelot, il fut tout étonné d'apprendre qu'il avait dix ans de plus qu'à l'époque du massacre; le temps ne lui avait pas semblé long durant sa captivité.

Quelques années auparavant, en 1809, le *Boyd*, bâtiment anglais dont le capitaine s'était rendu coupable de mauvais traitements à l'égard d'un indigène du nom de Taara, avait abordé à la baie de Wangaroa, à la pointe septentrionale de Eaheïno-Mauwé. Tippouie, père de Taara, envahit le bâtiment avec les hommes de sa tribu, et massacra l'équipage, malgré les efforts que fit pour l'en empêcher un chef de la baie des Iles, Tippahee, qui durant plusieurs années avait consenti à naviguer sur un bâtiment européen. Cette fois, comme au massacre de *l'Agnès*, les victimes furent dévorées.

Les causes de l'anthropophagie chez les Zélandais ont été expliquées diversement; on ne saurait attribuer cette horrible coutume à la rareté des aliments, car la Nouvelle-Zélande, située entre le 34e et le 47e parallèle sud environ, jouit, dans sa plus grande partie, du climat le plus tempéré, et si elle a peu de quadrupèdes (seulement une sorte de chien-renard et de

gros rats), elle produit en abondance toute espèce de légumes. D'ailleurs les Zélandais n'auraient plus même le prétexte de la rareté des animaux depuis l'introduction des porcs par Cook dans leurs îles. Il est fort probable que l'anthropophagie doit son origine à quelque rit superstitieux, et qu'elle a été entretenue par la fureur que ces sauvages apportent dans leurs guerres et dans leurs rancunes personnelles.

Leurs croyances religieuses sont encore assez peu connues. *Atoua* chez eux, comme dans plusieurs îles plus septentrionales de l'Océanie, représente une divinité supérieure, mal définie, au-dessous de laquelle se rangent, dans une sorte de hiérarchie, des dieux secondaires et des esprits. *Atoua* revêt toutes les formes, mais surtout celle du lézard, et il signale sa présence par un sifflement sourd et léger, qui n'est perceptible que pour le prêtre ou *tahounga*. Celui-ci calme les vents, prévient les orages et surveille la stricte observance du *tabou* ou *tapou*, pratique superstitieuse familière à la plupart des peuplades océaniennes, et dont les moindres détails sont connus par nombre de relations et de récits. Les Zélandais admettent une sorte d'âme, un esprit, *waidoua*, distinct du corps, et, par une singulière analogie avec des croyances jadis familières à des races de l'Europe, ils pré-

tendent que dans les demeures célestes les esprits passent le temps en combats et en festins. Ils se sont fait de la création une idée fort singulière : une de leurs légendes raconte que le ciel et la terre furent longtemps unis dans un embrassement qui ne permettait pas à la lumière de se faire place et d'éclairer le monde. Ce fut un de leurs fils, *Tane-Mahuta*, le père des forêts, qui, dans un irrésistible effort, pressant l'un de ses pieds et l'autre de sa tête, a séparé ses parents. Le ciel et la terre en ont gémi, et les Zélandais disent dans une fiction pleine de poésie que c'est en souvenir de cette alliance, en témoignage de leurs regrets, que la terre exhale vers le ciel ses soupirs sous forme de brouillards, et que le ciel répand le matin sur son épouse les pleurs de sa rosée.

Ces sauvages ne connaissent, à part quelques rhythmes religieux, que des danses et des chants de guerre; ils préludent à leurs combats par des cris et des contorsions qui surexcitent leur fureur. Leurs instruments de musique consistent en une trompe marine et en diverses sortes de flûtes percées d'un petit nombre de trous; ils en tirent, en y soufflant avec les narines, des sons sourds et discordants. Cependant leur langue, dont quelques missionnaires anglais ont fait une étude assez approfondie, ne manque pas d'harmonie, et elle

semble féconde en ressources oratoires, à en juger par les vives impressions que les harangues des chefs font passer dans les esprits et sur les visages des guerriers qui les entourent. On sait que le salut des Zélandais consiste, comme chez les autres Polynésiens, dans le frottement des nez. La polygamie règne dans ces îles ; l'adultère est sévèrement puni, et l'on a vu que, par une contradiction étrange, les filles ont la liberté de se prostituer à qui bon leur semble jusqu'au moment du mariage. Les femmes sont moins belles et moins fortes que les hommes ; ce sont elles, comme chez tous les sauvages, qui se trouvent chargées des travaux pénibles : elles n'ont pas droit au *moko*, c'est-à-dire à ces incisions profondes et compliquées qui sillonnent le visage des guerriers, attestant par leur multiplicité l'importance et la valeur militaire de chaque individu. Les Zélandais sont plus curieux, plus industrieux que ne le sont en général les sauvages. Ils savent fortifier de solides palissades les huttes quelquefois élégantes qui composent leurs *pas* ou villages. Leurs sculptures sur bois et sur os sont d'une extrême richesse de détails et d'un fini qui peut étonner d'autant plus, qu'avant l'introduction du fer dans leurs îles, qui ne date que des relations avec les Européens, ils n'avaient pour les exécuter que des coquil-

les et des pierres grossièrement taillées. Ils ne répugnent pas aux voyages : plusieurs d'entre eux sont allés de leur plein gré visiter les villes anglaises de l'Australie, et ils écoutent avec une attention et une intelligence peu communes chez les sauvages les récits qu'on leur fait de l'Europe.

Tels sont les hommes au milieu desquels la civilisation anglaise, toujours débordant, est venue s'installer il y a quelques années. C'est en 1840 que la Nouvelle-Zélande, officiellement occupée, est devenue la troisième division de l'Australasie. Le pavillon britannique n'y flottait jusque-là que sur des pêcheries et des huttes de missionnaires ; mais depuis longtemps le génie anglais s'était tourné vers ces rivages bien découpés, et préparés par leur situation et leur climat à une colonisation anglaise. La prise de possession de la Nouvelle-Zélande a préoccupé les esprits longtemps avant d'être effectuée, et il n'y a peut-être pas de région sur laquelle il ait été publié chez nos voisins autant d'ouvrages depuis trente ans. « Elle est prédestinée à devenir l'Angleterre des mers australes, » disait l'un. « C'est un vrai paradis ! » s'écriait en plein parlement M. Barrow Montefiore, ancien négociant de Sydney, faisant allusion au climat, aux sites pittoresques et aux avantages commerciaux de l'archipel.

« Bien que la dernière acquise, elle n'est pas la moindre dans notre estime, » a écrit en tête de son livre, un des derniers publiés sur ce sujet, un observateur calme et précis, appartenant à cette famille de touristes anglais que quatre mille lieues n'étonnent pas lorsqu'il s'agit d'étudier une question d'intérêt national. On peut juger en effet de l'importance que l'Angleterre attache à sa récente acquisition par l'activité qu'elle y déploie. Sydney et Hobart-Town, qui sont devenues de grandes villes, surtout la première, n'avaient pas, au bout de dix-neuf années d'existence, le mouvement et la population que nous voyons aujourd'hui à la ville d'Auckland, capitale des colonies de la Nouvelle-Zélande.

Les deux grandes îles Eaheïno-Mauwé et Tawaï-Pounamou ont été seules occupées ; la troisième, Stewart, qui est séparée de Tawaï par le détroit de Foveaux, est d'une étendue peu considérable ; elle est coupée par le 47e parallèle sud, et à cette latitude le climat commence à devenir rigoureux dans l'hémisphère austral. Les grandes îles ont été partagées chacune en trois provinces : Auckland, Taranaki ou New-Plymouth et Wellington dans la première ; Nelson, Canterbury et Otago dans la seconde. Vers 1839, la France songea à fonder un établissement colonial à la

Nouvelle-Zélande ; mais elle fut devancée par l'Angleterre, et tout ce qu'elle a pu faire depuis a été d'acquérir un petit territoire sur la presqu'île de Banks, dans l'île Tawaï et dans la province de Canterbury. Là, dans le port d'Akaroa, qui est avantageusement situé, elle a installé un établissement où ses baleiniers viennent se ravitailler ; c'est tout ce qu'elle possède sur le riche territoire de la Nouvelle-Zélande. Les établissements anglais n'occupent que des portions de rivage peu considérables ; mais les divisions coloniales embrassent le sol entier, témoignant du désir qu'aurait l'Angleterre de s'étendre dans l'intérieur. Chaque province est administrée, sous le contrôle d'un gouverneur général, par un surintendant, qu'elle choisit, et par un conseil provincial ; de plus, elle envoie des représentants à la chambre législative d'Auckland. La population européenne de la Nouvelle-Zélande se monte à cinquante mille âmes, dont les deux tiers appartiennent aux établissements d'Auckland et de Wellington.

Auckland est une ville admirablement située, sur le 37e parallèle, avec un port vaste et profond, à l'entrée de l'étroite et longue presqu'île qui termine Eaheïno au nord-ouest. Elle n'est pas vieille de vingt ans, et déjà le long de ses rues, bien alignées, se

dressent des hôtels, des églises, des hôpitaux, et toutes les constructions d'utilité publique. Toutefois Auckland, pas plus que Wellington et Nelson, ses voisines et ses émules, ne possède encore le luxe ni le confortable de la métropole; quelque chose de primitif se révèle dans les constructions de ces villes naissantes et dans le caractère plutôt sauvage qu'agreste de leurs environs. Cette physionomie même a son intérêt particulier : telles devaient être à l'origine les capitales des colonies qui forment aujourd'hui l'Union américaine, telle fut Sydney il y a quarante ans. Si nous voulons simultanément embrasser du regard les villes nouvelles, filles de l'Angleterre, aux diverses périodes de leur développement, jetons les yeux à la fois sur l'Amérique et l'Océanie : ici Auckland à l'état d'ébauche, là Sydney grandissant encore, là-bas New-York, une des reines du monde, et à côté d'elles l'or improvisant Melbourne et San-Francisco. La société néo-zélandaise a un caractère particulier et très-distinct de celui des autres sociétés australiennes. Comme l'occupation de la Nouvelle-Zélande avait été préméditée longtemps avant d'être effectuée, et que nombre de publications avaient renseigné l'Angleterre au sujet de cette contrée nouvelle, on n'a pas vu s'y précipiter seulement une population de *convicts* libé-

rés, de mineurs déçus, et les aventuriers des trois royaumes ; la Zélande a été mieux partagée : d'honnêtes gens disposant d'un petit capital, des colons sérieux suivis de leurs femmes et de leurs enfants, quelques rejetons même de grandes familles, des officiers retraités de l'armée des Indes, sont venus tenter la fortune, qui ne peut guère, sur cette terre féconde, échapper à l'ordre et au travail. La Nouvelle-Zélande est à cette heure un pays de classe moyenne, où on ne voit ni les fortunes extravagantes que la spéculation sur les terrains a données à quelques habitants de Melbourne, ni la misère et l'abjection profondes que l'on rencontre à chaque pas dans les rues et sur les quais des villes tasmaniennes et australiennes. Le touriste est, à ce qu'il paraît, agréablement surpris, lorsqu'il passe de Victoria dans la province d'Auckland, et plus encore dans celle de Wellington, de trouver, au lieu d'une fiévreuse agitation, des mœurs affables et policées, et d'apprendre que le chiffre des crimes et des délits y est deux fois moins considérable. Il y a dans ces faits un indice particulier, comme l'observe fort bien M. Hursthouse : c'est que la colonisation tend à n'être plus seulement dans la mère-patrie la ressource des misérables et des vagabonds, et qu'elle promet de devenir un moyen honorable d'augmenter les res-

sources et le bien-être de familles qui vivaient dans une honnête médiocrité. Les conditions pour l'acquisition du terrain sont : 10 schellings comptants par acre ; on peut acquérir des lots de vingt à cent acres à crédit en payant 1 schelling par acre pendant quatre années, et le surplus la cinquième. D'ailleurs il y a place dans les six provinces pour quiconque a les mains endurcies au travail et ne craint pas la fatigue. Le taux de l'intérêt est de 10 et de 12 pour 100. Une des meilleures spéculations consiste, dit-on, à exploiter dans les villes naissantes un petit capital de 60 à 100,000 francs. D'ailleurs pas de maisons de jeu, peu de représentations scéniques ; on défriche, on travaille, on vit en famille. Ce n'est qu'à des époques annuelles, par exemple pour l'anniversaire de la naissance de la reine, que sont donnés quelques bals dans les principaux centres. Il y a aussi des concerts, des lectures. Auckland possède un collége, et partout où sont agglomérées quelques centaines de personnes, on trouve des écoles, des églises, des réunions, sinon des sociétés littéraires et savantes.

C'est ainsi que la colonisation de la Nouvelle-Zélande se distingue, à côté des autres colonisations australiennes, par des tendances vers l'ordre et par un caractère sérieux ; la terre sur laquelle viennent se

déployer ces qualités, assez nouvelles dans l'Océanie, est parfaitement propre à les récompenser. Par sa fertilité naturelle et l'abondance de ses cours d'eau, la Nouvelle-Zélande promet au pâturage et à l'exploitation agricole des ressources encore plus étendues que l'Australie et la Tasmanie. L'orge et le houblon y viennent facilement, et déjà elle envoie à l'Australie diverses sortes de bière. Le lin indigène, ce *phormium* avec lequel les Zélandais fabriquent les belles nattes qui leur servent de vêtement, peut fournir aux métiers anglais une matière première abondante et précieuse. Le sol renferme de la houille, du cuivre, des minerais de fer, que les indigènes ne savaient pas exploiter. On dit aussi qu'au pied de la chaîne, toujours couverte de neige, qui forme l'arête des deux grandes îles, il y a des gisements aurifères. Il est certain qu'on a trouvé de l'or aux environs d'Auckland, mais en petite quantité. Dans Tawaï, non loin de l'établissement de Nelson, il y a une exploitation de quelque rapport. Que l'on découvre des mines plus productives, et d'ici à peu d'années toutes les espérances que l'Angleterre fonde sur l'acquisition de cette nouvelle colonie pourront être dépassées.

La Nouvelle-Zélande se trouve donc entraînée elle-même dans le mouvement industriel et commercial

qui, grâce au génie entreprenant de l'Europe et aux moyens de rapide locomotion dont elle dispose de nos jours, gagne de proche en proche les régions les plus lointaines. D'ici à quelques années, la terre dont les ombrages ont abrité tant de boucheries humaines sera couverte de pâturages, de champs fertiles, de villes populeuses. La conquête du sol s'accomplit au profit de l'Occident industrieux; que deviendront dans ce mouvement les populations indigènes?

On estime aujourd'hui le nombre des Zélandais à soixante ou soixante-dix mille, répartis en une douzaine de tribus qui sont plus particulièrement confinées dans Eaheïno-Mauwé. Depuis soixante ans, le chiffre de cette population a diminué des deux tiers. Est-ce encore une race destinée à périr? Ici cependant les Européens ne se trouvent plus en présence de quelques misérables tribus vagabondes, ne vivant que de chasse ou de pêche, rebelles à l'agriculture, étrangères aux premiers rudiments de l'industrie : les Polynésiens zélandais sont une race autrement vivace et énergique que les Mélanésiens de l'Australie, et leur climat ne les a pas énervés comme les hommes de la même race vivant sous l'équateur. Si beaucoup d'entre eux ont été corrompus par le contact des misérables, rebut de l'Europe et de l'Amérique, qui se sont les premiers

mêlés à eux, il en est d'autres qui ont conservé toute leur énergie guerrière, et qui ont tenté de s'opposer à l'invasion des blancs. C'est ainsi qu'en juin 1843 deux chefs, Rauperaha et Rangihaiata, ont exterminé les colons qui venaient prendre possession de leur territoire. Ce sanglant épisode a pris le nom de *massacre de Waïroa*, d'une rivière sur les bords de laquelle il s'est accompli, au nord de Tawaï-Pounamou.

Parmi ces indigènes, il en est heureusement un grand nombre qui, animés d'une curiosité intelligente, regardent fonctionner auprès d'eux les sociétés nouvelles, en témoignant un certain désir de s'initier à leurs procédés. Les nouveautés ne leur répugnent pas comme à tant d'autres sauvages; ils ont su se défaire de plusieurs de leurs pratiques héréditaires. M. Hursthouse affirme qu'en 1857 l'anthropophagie avait entièrement cessé parmi les Zélandais. On ne peut néanmoins se dissimuler qu'ils sont dans des conditions défavorables pour s'élever et s'instruire, à cause des habitudes exclusives, peu sympathiques aux races étrangères, qui forment un des traits distinctifs du caractère anglo-saxon. Les colons anglais leur envoient des missionnaires, ils prennent des mesures louables pour les former et leur procurer quelque bien-être,

mais ils ne consentiront jamais à les admettre à un niveau d'égalité. Cependant, par plus d'un côté, avec leur intelligence, leurs goûts belliqueux, leurs croyances et leur énergie, ces hommes ont comme une lointaine ressemblance avec nos ancêtres germains. Ceux-ci ont été favorisés par les circonstances; ils se sont imposés en maîtres aux sociétés civilisées de leur temps, et pour vivre, les vaincus ont dû s'appliquer à polir et à façonner leurs vainqueurs. Tel est le sort de la barbarie : quand elle envahit la civilisation, elle est conquise par elle; quand au contraire ce sont les hommes civilisés qui vont trouver les barbares, ils ne se donnent pas la peine de les élever jusqu'à eux. Ceux-ci s'éloignent et s'éteignent. Le contact des Européens et leur exemple seront-ils plus profitables aux Zélandais ? Les survivants de cette race sont-ils condamnés à disparaître, ou leur sera-t-il donné d'avoir aussi leur histoire, et de prendre un jour quelque part à l'œuvre collective que nos sociétés accomplissent? C'est une de ces questions que l'esprit aime à se poser après avoir étudié les aptitudes et les usages de ces peuples lointains; mais il ne saurait la décider, la solution en appartient à l'avenir. Nous pouvons seulement prévoir qu'il leur faudra pour vivre entrer dans les voies nouvelles de la civilisation : cesser d'être sauvages ou

cesser d'exister, telle est l'inflexible alternative qui s'ouvre devant eux.

Quoi qu'il en puisse advenir, soit que la Nouvelle-Zélande doive désormais sa prospérité à des étrangers ou à des indigènes, elle a définitivement pris place dans le mouvement général. Elle est née sous nos yeux, nous la voyons grandir, et déjà nous pouvons entrevoir pour elle un avenir de vigueur et de prospérité qui lui permettra d'aspirer aussi à une vie indépendante et personnelle. Nous voici loin du temps des fabuleux *antichthones*. Ce que sont ces habitants du monde opposé au nôtre, nous ne l'ignorons plus; quelle terre est leur patrie, ce ne sont plus des poëtes, inventeurs de légendes, qui le demandent à leur imagination : nos naturalistes et nos géologues, avec des échantillons du sol et des plantes dans la main, sont venus nous le dire, et l'Angleterre a couvert de son commerce et de son industrie cette région lointaine, dernier refuge de la fable et de l'hypothèse. Dans les îles de l'Océan austral, l'or résonne, le *convict* mêle ses réclamations bruyantes aux rudes voix des *squatters;* on entend retentir sous la hache les vieux arbres transformés en charpentes; on voit défiler en bandes innombrables les troupeaux importés d'Europe; l'artillerie tonne, les pavillons se saluent, les vaisseaux

débarquent leur peuple d'émigrants, la foule avide se mêle et se presse, et devant ces bruits nouveaux le passé tout entier s'efface, et, avec ses sauvages et pittoresques épisodes, disparaissent aussi les sites incultes, les forêts séculaires, sombres décors de la nature qui servaient de cadre aux danses bizarres, aux coutumes étranges, aux repas de chair humaine. Un grand changement s'effectue de nos jours, au commandement de l'Europe, sur le théâtre du monde : là où il y avait isolement, nous avons imposé les relations et le mélange; aux régions silencieuses de la barbarie, nous avons fait connaître le tumulte de notre civilisation. L'activité, la soif d'acquérir, l'amour du bien-être, nos passions et nos besoins, se sont substitués à l'ardeur des combats, à la soif du sang, au talion implacable, aux passions barbares, de même que les cottages ont remplacé les huttes et que des villes se sont dressées sur l'emplacement des forêts. La scène et les acteurs sont changés; ceux-ci se meuvent suivant des combinaisons nouvelles, et cette portion du monde si longtemps sauvage voit commencer une nouvelle histoire. Ce qu'elle sera l'histoire de ces sociétés naissantes, de ces nations dont la vie est encore à sa première phase, qui de nous saurait le dire? Nous pouvons seulement pressentir combien elle aura

d'importance si son avenir répond à ses commencements. Pour signaler tout d'abord l'idée qui domine son livre, le dernier historien de la colonisation zélandaise, M. Hursthouse, l'intitule *Zealandia*, *the Britain of the South* (la Bretagne du Sud), et peut-être a-t-il raison ; la Nouvelle-Zélande ne le cédera sans doute en rien dans l'avenir à l'Angleterre. Le beau-père de Tacite, Agricola, se fût bien étonné si on fût venu lui dire : Le sol barbare que foulent vos légions sera un des foyers de la civilisation dans le monde ; le petit fleuve au large estuaire, derrière lequel s'abritent les tribus farouches des Angles et des Pictes, baignera les pieds d'une ville grande comme la capitale de l'empire. Pour nous, en présence des faits qui s'accomplissent incessamment sous nos yeux, nous ne sommes pas en droit d'être surpris à la pensée que les générations qui nous auront succédé comptent un jour parmi les centres les plus actifs de leur puissance Hobart-Town, l'industrieuse capitale de la Tasmanie, et Auckland, cette ville qui vient de naître à l'extrémité de la Nouvelle-Zélande.

CHAPITRE VII

OCCUPATION DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE PAR LA FRANCE

Diversité des colonisations française et anglaise. — Causes de leur différence. — La Nouvelle-Calédonie. — Établissement de Balade. — La race calédonienne. — Le chef Buaraté. — Établissement de Port-de-France. — La Conception. — Rôle des missionnaires français. — Quels résultats peuvent-ils espérer? —

Lorsque du spectacle des colonies anglaises on passe à celui de nos établissements dans l'Océanie, le changement est aussi complet qu'il est brusque. On n'a plus à contempler l'activité, la force, la vie exubérante et turbulente, les vastes espaces livrés aux conquêtes du défrichement : au fond de quelque anse où mouillent des baleiniers et de rares bâtiments de commerce se dresse une construction en brique et en

terre; au-dessus flotte notre drapeau, à la porte veillent quelques soldats de marine. Des cases éparses forment quelquefois un groupe d'habitations qui s'étend et prend l'aspect d'une petite ville ou d'un gros bourg; mais tout cela est morne, sans mouvement, excepté quand l'officier supérieur qui promène son pavillon de l'un à l'autre de nos établissements vient par sa présence apporter un peu d'animation factice, et plutôt militaire qu'industrieuse et commerçante. Pourquoi cette inactivité? Sommes-nous donc inhabiles aux industries et aux travaux de nos voisins, et les descendants de cette vieille race celtique, qui aimait tant à vagabonder par le monde, sont-ils devenus ennemis du déplacement? Non certes; l'Égypte, la Perse et l'Inde, qui voient encore tant de Français leur porter leur science et leur épée, sauraient témoigner du contraire. Les aptitudes colonisatrices non plus n'ont pas toujours manqué à la France, témoin le Canada et la Louisiane, sans parler de l'Inde, qui aurait bien pu avoir d'autres destinées, si Dupleix, la Bourdonnais, les héros du dix-huitième siècle, n'avaient pas été abandonnés lâchement. Aujourd'hui encore il y a une région où l'activité française se complaît et se développe : ce sont les bords magnifiques du Rio de la Plata. Nous ne sommes donc

pas entièrement inhabiles aux procédés et aux travaux de la vie extérieure; cependant il faut reconnaître que diverses circonstances nous ont rendus inférieurs en cela à nos voisins, Anglais et même Allemands. Hors de son pays, le Français est ingénieur, soldat, aventurier, il n'est guère cultivateur ni commerçant; de plus, le détachement complet du sol natal lui est moins facile qu'à tout autre expatrié. Quelle touchante et persévérante affection la Louisiane et le Canada ont conservée pour la métropole! La France en outre se suffit à elle-même et n'a jamais forcé ses enfants à jeter des regards de convoitise au delà des mers, à demander les ressources de leur existence aux régions étrangères. De là est résultée une différence radicale entre l'éducation et les idées premières des peuples anglais et français; ici on naît agriculteur et soldat, là matelot et commerçant. En Angleterre, les plus grandes villes sont sur les côtes, et un peuple d'hommes bercés par la mer, familiarisés avec les idées d'expatriation, comptent pour la plupart des amis et des parents dans les contrées les plus lointaines; chaque jour ils lisent dans les feuilles publiques des nouvelles de leurs compatriotes de Chine et d'Australie, et ils sont pour ainsi dire habitués à considérer le monde comme une province de l'Angleterre.

La richesse et l'abondance naturelle de notre sol, l'attachement que nous avons pour lui, les circonstances politiques de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci, notre gloire militaire continentale, telles sont donc les causes honorables et parfaitement avouables de notre infériorité colonisatrice. Ne nous en plaignons pas : chaque peuple a eu ses destinées, et les nôtres en Europe ne le cèdent à celles de personne. A l'Angleterre le grand mouvement colonisateur, à elle de créer des empires, de défricher le sol, de le couvrir de troupeaux, de bâtir des villes à l'image de Londres et de Liverpool. C'est un rôle plein de grandeur, mais qui a ses déceptions et ses dangers : les colonies sont ingrates, bien oublieuses souvent et bien personnelles; plus d'une a renié la métropole, et pour vivre, pour rester prospère et puissante, il faut que l'Angleterre recommence toujours. Quelques hommes et quelques livres sortis de France, voilà au contraire ce qui a suffi pour établir la prépondérance et répandre l'influence du génie français par le monde. Bien des fois nous avons entendu regretter que la France n'ait pas devancé l'Angleterre dans l'occupation de la Nouvelle-Zélande : regrets sans motifs; cette colonie, devenue tout d'un coup si riche dans des mains anglaises, fût demeurée

stérile dans les nôtres. D'ailleurs, pour le déploiement de ce que nous avons d'aptitude en ce genre, n'avons-nous pas à nos portes l'Algérie? Le commerce peut bien se passer de colonies; les États-Unis n'en ont pas, ce qui ne les empêche point d'être les premiers trafiquants du globe. Ce que nous pouvons raisonnablement demander, c'est un développement commercial en rapport avec le nombre de nos ports et l'étendue de nos côtes, des compagnies trans-océaniques organisées au Havre, à Bordeaux, à Saint-Nazaire; une part dans les profits des pêches lointaines, et, pour protéger et ravitailler nos bâtiments de commerce, des stations maritimes bien approvisionnées. A ce titre, nos établissements de l'Océanie suffiront le jour où ils seront sur une bonne route de commerce, et nous avons agi récemment dans la mesure de nos véritables intérêts en prenant possession de la Nouvelle-Calédonie.

Au commencement de 1853, la corvette *la Constantine*, commandée par M. le capitaine de vaisseau Tardy de Montravel, avait quitté Rochefort pour prendre la station des mers de la Chine et du Japon, et à la fin de la même année elle était à son poste, devant Hong-kong et Shang-haï, surveillant les intérêts de nos nationaux, quand son commandant reçut,

par un pli cacheté et dont le contenu devait rester secret, avis de prendre le large. La corvette, se dirigeant par le sud, à travers les archipels de la Malaisie, s'engagea entre le groupe des îles Salomon et celui des Nouvelles-Hébrides, au sud duquel elle allait occuper, au nom de la France, la Nouvelle-Calédonie. Cette île, dont dépendent celle des Pins et le petit groupe des Loyalty, est située environ entre les vingt et vingt-troisième degrés de latitude sud. Elle est longue de quatre-vingt-dix lieues, large de douze, formée par une arête montagneuse qui court du nord-ouest au sud-est, fertile et bien arrosée. Elle a été découverte par Cook en 1774, puis visitée par d'Entrecasteaux et d'Urville. Une chaîne de récifs l'entoure, comme la plupart des autres îles océaniennes, et jusque dans ces derniers temps bien des bâtiments ont péri sur ces côtes dangereuses et inhospitalières.

Lorsque la *Constantine* arriva en vue de l'île des Pins en janvier 1854, déjà le drapeau français s'y dressait ainsi que sur la grande île. Le contre-amiral Febvrier des Pointes, craignant d'être prévenu par les Anglais, était venu de Taïti dès le mois de septembre s'entendre avec quelques missionnaires français établis à l'île des Pins, et traiter de l'occupation avec un des principaux chefs indigènes; puis cet officier supé-

rieur était reparti après avoir bâti une sorte de petit fort provisoire. A cette époque, il y avait déjà une dizaine d'années que les missionnaires qui servirent très-efficacement les officiers français dans l'accomplissement de leur tâche étaient établis à la Nouvelle-Calédonie. La corvette le *Bucéphale* avait débarqué à la fin de 1843 quelques religieux au havre Balade, sur la côte ouest; elle avait élevé pour la mission un grand bâtiment, qui, deux années plus tard, servit de refuge à l'équipage de la *Seine*, naufragé dans les récifs de l'île. En 1850, les missionnaires furent rudement traités par les indigènes. Entourés, ils étaient au moment d'être pris, quand par bonheur un navire français, la *Brillante*, se présenta à point pour opérer un débarquement et recueillir, après un combat assez vif, nos compatriotes, qui furent transportés dans l'île des Pins. Là, avec une persévérance qui leur fait honneur, ils formèrent le noyau d'une nouvelle mission, parvinrent à renouer quelques relations avec les naturels de la grande terre, et favorisèrent l'occupation française. Après leur expulsion de Balade, un fait terrible avait donné la mesure de la barbarie et de la férocité des insulaires. En 1851, un bâtiment de l'État, en reconnaissance dans ces parages, l'*Alcmène*, avait chargé deux jeunes officiers, MM. de Varennes et

Saint-Phal, d'opérer avec une chaloupe et quinze hommes une reconnaissance le long des côtes et des baies intérieures. Les imprudents se laissèrent surprendre par les naturels sur une petite île qu'ils croyaient inhabitée. Officiers et matelots furent massacrés et dévorés. Le commandant de l'*Alcmène* saccagea et brûla des huttes, mitrailla les sauvages qu'il put atteindre; mais lui-même ne devait pas être beaucoup plus heureux que ses officiers : il perdit son bâtiment sur la terrible chaîne de corail, aujourd'hui seulement bien reconnue, qui enveloppe notre possession nouvelle.

Au moment même où le commandant Tardy de Montravel paraissait en vue de ces tristes parages, un bâtiment français venait encore de s'y perdre. C'était un beau trois-mâts, appelé la *Croix-du-Sud*, qui deux années auparavant était sorti des chantiers de Bordeaux. Il avait commercé sur la côte d'Amérique, dans la mer de Chine, en Australie, et il venait de Melbourne, se dirigeant sur les Moluques avec l'intention de toucher au nouvel établissement français. En doublant la pointe occidentale de l'île, trompé par des cartes inexactes, croyant s'engager dans une passe, il s'était jeté au milieu des récifs et s'y était échoué. Son équipage, composé du capitaine, de sa jeune

femme et de douze hommes, n'avait pas eu d'autre ressource que de se mettre, dans deux petits canots, à la recherche du havre Balade, où il était parvenu, après une navigation de sept jours, presque sans vivres, menacé par les affreux sauvages des îlots et de la côte septentrionale, qui naguère avaient dévoré une partie de l'équipage de l'*Alcmène*, La *Constantine* recueillit les pauvres naufragés; son commandant détacha un brick à vapeur, le *Prony*, qui venait de le rallier, pour tenter de relever la *Croix-du-Sud*; mais après de vains efforts il fallut renoncer à cette espérance, et l'équipage du bâtiment de commerce français dut attendre dans notre établissement l'occasion d'être transporté à Sydney.

Ramener nos missionnaires et les établir solidement à la grande terre, construire des postes et des habitations pour nos soldats et nos employés, traiter avec les indigènes et leur faire accepter notre protectorat, telle était la mission de l'officier français. A Balade, où les deux puissantes tribus de Pouma et de Pompo subissaient complétement l'influence des missionnaires, la tâche ne fut pas difficile. Un chef qui, en acceptant le baptême, avait échangé son nom barbare de Bouhoné contre celui de Philippe se prêta assez volontiers, moyennant quelques menus cadeaux, à ce

qu'on exigeait de lui : il fit des concessions de territoire, et accepta même la promulgation d'une espèce de code qui cependant le dépouillait d'un de ses principaux priviléges, celui de rendre la justice à coups de casse-tête. Désormais il devait graduer la peine selon la gravité des délits et recourir en certains cas à la juridiction française. Le commandant français eut en outre l'ingénieuse idée d'intéresser les sauvages eux-mêmes à la répression des délits, et de les charger de l'arrestation des coupables. Il organisa au milieu d'eux un corps de surveillants, payés avec du tabac et ornés d'un brassard aux couleurs françaises. Il fallait voir comme ils étaient fiers de leurs fonctions et empressés de signaler les moindres délits. La mesure eut un excellent effet. Quant au chef Philippe, c'était un sauvage peu intelligent, brutal, et en qui il n'était pas trop sûr de se fier. On l'avait vu en 1850 parmi les plus acharnés contre les missionnaires, et du pillage de ce temps il conservait, malgré sa conversion récente, une magnifique soutane dont il aimait à se parer toutes les fois qu'un navire passait en vue du rivage.

Après avoir consolidé et bien armé le fort de Balade, la *Constantine* se transporta plus au sud, en un lieu appelé Pouébo, sur le territoire de la tribu des Mone-

libé. Là, le paysage est plus agréable et plus animé : ce ne sont plus des rochers nus et des crêtes dévastées: les hautes terres y prennent un aspect riant et fertile. De leurs sommets au bord de la mer s'étend une forte végétation, et une jolie rivière, que les canots peuvent remonter durant plusieurs kilomètres, se détache des montagnes, se précipite en cascades, puis serpente dans la plaine. En ce lieu, il y a, comme à Balade, une mission qui, après avoir subi les mêmes vicissitudes, s'était vue expulsée, puis rappelée par les indigènes mêmes. Un des principaux chefs, en se faisant chrétien, avait pris le nom d'Hippolyte; il servait très-efficacement les missionnaires et balançait par son autorité l'influence d'un autre chef, du nom de Tarébate, qui refusait d'accepter le christianisme, parce qu'il aurait été obligé de renvoyer trois de ses quatre femmes.

A peine la *Constantine* avait-elle pris place au mouillage de Pouébo, que le chef Hippolyte s'en vint, à l'instigation des missionnaires, solliciter pour sa tribu l'établissement des mêmes mesures d'ordre qu'à Balade. Sa demande lui fut accordée, et le commandant français résolut, pour imposer à ces tribus, de mettre dans ses relations avec leur chef quelque solennité. Il emmena donc dans deux embarcations armées en

guerre une partie de son état-major, la compagnie de débarquement et deux obusiers de montagne destinés à saluer l'installation du pavillon français. La petite expédition suivit les nombreuses sinuosités de la rivière et débarqua à quatre cents mètres d'un grand village où toute la tribu en armes l'attendait avec une extrême curiosité. Elle accueillit avec de grands cris la troupe française, qui se rangea en bataille devant la maison de la mission. Après une courte allocution du commandant, qui fut traduite par le chef Hippolyte, le pavillon français fut hissé et salué par notre artillerie, le tout au milieu de beaucoup de gestes et de clameurs. Ensuite Hippolyte et Tarébate apposèrent une sorte de signature au bas d'un acte en vertu duquel ils acceptaient la souveraineté de France; puis vinrent la lecture et l'explication du nouveau code pénal; enfin, ce qui de beaucoup plut le mieux aux indigènes, une distribution générale de tabac et de biscuit, et la remise aux chefs de cadeaux consistant en quelques oripeaux, en armes et en ustensiles. Pour exprimer leur joie de cette libéralité, les naturels se groupèrent devant les bâtiments de la mission, pendant que les officiers y prenaient un frugal repas, et se mirent à exécuter leurs danses. Ils sautaient et gesticulaient au son d'un bambou frappé en cadence sur le sol, et

accompagné par un sifflement des danseurs. C'est une particularité des sauvages de la Nouvelle-Calédonie que cette substitution du sifflement au chant, et il paraît que rien ne saurait être plus fatigant ni plus désagréable.

Ces naturels sont en général grands et robustes, et les marins qui les ont visités s'accordent à vanter leur vigueur. En effet, les photographies qui ont été rapportées, et que nous avons eu occasion de voir, représentent des hommes bien membrés et musculeux; mais leur physionomie est brutale et grossière. Les femmes surtout, avec leurs cheveux laineux, leurs gros traits hébétés, leurs seins pendants, leurs extrémités difformes, ressemblent plutôt à des bêtes qu'à des créatures humaines. Les hommes sont entièrement nus et se bornent à envelopper les parties sexuelles dans un lambeau d'étoffe; quant aux femmes, elles se couvrent le milieu du corps d'une ceinture large d'un pied, à laquelle se rattache par derrière un pagne qui descend des épaules aux jarrets. Il s'est fait dans la Nouvelle-Calédonie un mélange des naturels abjects de l'Australie et des belles races polynésiennes, et il en est sorti une famille bâtarde, supérieure à ceux-là, inférieure à celle-ci, et participant aux usages des uns et des autres. Une des supériorités les plus remarquables

de ces sauvages consiste dans la force et dans l'adresse avec lesquelles ils manient leurs casse-tête et leurs javelots. D'Entrecasteaux, qui toucha à un point de la Nouvelle-Calédonie, raconte que, des bandes menaçantes s'étant multipliées autour de lui, il voulut donner aux indigènes une idée de l'effet terrible de nos armes à feu. Il fit attacher un pigeon à un arbre, plaça à distance les trois meilleurs tireurs de ses équipages et commanda le feu. Aucun coup ne porta. Alors un indigène, qui était nonchalamment couché, se saisit de sa zagaie, la brandit et transperça l'oiseau.

La prise de possession ne fut point partout aussi facile qu'à Balade et à Pouébo. La *Constantine* poursuivait son exploration le long de la côte orientale, visitant les principales tribus et cherchant l'endroit favorable à un établissement définitif. A mesure qu'elle s'avançait du nord au sud, elle trouvait les peuplades de moins en moins bien disposées. L'action des missionnaires cessait de s'y faire sentir, et elles étaient travaillées et poussées à l'hostilité par quelques matelots déserteurs, anglais et américains, qui s'étaient fixés au milieu d'elles, vivant de leur existence, exploitant le pays sans concurrence et sans contrôle, et redoutant l'introduction d'une domination et d'une influence étrangères. Il y avait particulièrement, en

un lieu appelé Hienguène, une tribu puissante, dont le chef, nommé Buaraté, homme énergique et doué d'une certaine intelligence, s'était même autrefois rendu à Sydney, où il avait été reçu avec de grands égards et traité comme le roi de toute la Nouvelle-Calédonie. Buaraté professait un grand attachement pour ses amis les Anglais, *Sydney men*, comme il les appelait, et il avait annoncé qu'il résisterait à l'occupation de tous les autres hommes blancs. Les tribus voisines avaient les yeux fixés sur la sienne, qui était nombreuse et bien pourvue de fusils; il s'agissait donc de frapper de ce côté un coup décisif.

Lorsque, dans les premiers jours de mai 1854, les deux bâtiments, la *Constantine* et le *Prony*, se présentèrent devant Hienguène, un nombre considérable de pirogues se détachèrent de la côte, et les naturels montèrent à bord avec familiarité en témoignant des dispositions amicales; mais le chef ne parut pas. Buaraté ayant refusé une première fois de faire acte de soumission, un officier partit avec une embarcation et un détachement armé pour lui faire savoir que si le lendemain, à dix heures, il ne s'était pas rendu à l'invitation qui lui était faite, le commandant descendrait avec une partie de son équipage en armes pour dresser le pavillon français et faire acte de souveraineté

sur le territoire de la tribu, et qu'à la moindre apparence de résistance il serait déchu, et son territoire déclaré propriété du gouvernement. L'enseigne chargé de cette mission parvint, en remontant une rivière assez forte qui traverse Hienguène, jusqu'à la demeure de Buaraté ; il trouva le chef assis sur le devant de sa case, un fusil à la main, et le décida, non sans peine, à le suivre. Sur la corvette, Buaraté fut traité avec plus de douceur qu'il ne paraissait s'y attendre, et promit, après quelques difficultés, de se rendre le lendemain sur la plage, devant le village principal, avec ses guerriers, pour assister à la prise officielle de possession. Le lendemain donc, huit embarcations se détachèrent de la corvette et du brick, portant deux cent cinquante hommes et cinq obusiers ; elles se dirigèrent sur la plage, opérèrent leur débarquement au milieu d'un concours considérable de guerriers armés de fusils, d'espèces de zagaies et de haches en fer qui, dans les tribus en rapport avec les Européens, remplacent le casse-tête national en pierre verte. L'acte de possession fut lu par le commandant et traduit par un indigène des missions ; le drapeau français fut déployé, salué de trois décharges de mousqueterie, de vingt et un coups de canon de la *Constantine*, puis les deux cent cinquante soldats défilèrent devant le dra-

peau, pendant que Buaraté et les principaux de la tribu signaient l'acte d'occupation et de souveraineté. La vue de tant d'hommes armés de fusils, celle des obusiers, le bruit des canons de la corvette, firent une impression profonde sur les sauvages; on se sépara bons amis, et le commandant promit à Buaraté d'aller lui rendre visite le lendemain même dans ses cases.

En exécution de cette promesse, les huit embarcations se rangèrent sur une file et se mirent à remonter la rivière. Cette rivière de Hienguène est barrée à son embouchure par un large plateau de corail qui laisse seulement un étroit passage à la pointe méridionale de la baie; elle ne descend à la mer qu'après de nombreux replis entre des montagnes abruptes qui lui déversent par des ravines profondes les eaux des plateaux supérieurs, et une riche végétation se détache vigoureusement sur les rampes rougeâtres qui l'encaissent. Dans le fond des ravines, des cocotiers abritent des cases relativement assez bien construites. Les habitants accouraient en foule sur la rive pour contempler un spectacle si nouveau pour eux, et suivaient les embarcations par l'étroit sentier qui de chaque bord longe la rivière. Les hommes en armes ouvraient la marche; les femmes et les enfants suivaient à quelque distance, et les deux bords retentis-

saient de cris assourdissants. Après deux heures de cette navigation, des plantations de cocotiers et des cases plus nombreuses annoncèrent le village; bientôt sur un escarpement de la rive apparut le chef, entouré de trois cents guerriers. Le débarquement s'opéra en ce point. La petite troupe se forma en colonne, l'artillerie volante au centre, et vint se ranger en bataille devant la principale habitation de Buaraté. Sur un petit plateau, couvert à une de ses extrémités par des arbres de diverses essences tropicales, s'élevait une grande case calédonienne, sorte de cône dressé sur un cylindre haut de quatre pieds, avec une porte basse et étroite sur le devant, et au sommet du toit conique une sculpture grossière cherchant à représenter une forme humaine; à droite et à gauche étaient bâties d'autres cases, destinées aux femmes et aux étrangers; au-devant du plateau, sur un petit tertre ovale, sept poteaux se dressaient, habituellement surmontés de crânes humains, mais le commandant français avait exigé que ces hideux trophées disparussent pour sa visite : telle était la demeure du chef Buaraté. Les principaux de la tribu, au nombre de cent cinquante ou deux cents, étaient groupés devant la case centrale; ils étaient diversement armés et tous nus, à l'exception de Buaraté, qui se drapait dans une chemise de laine

bleue. D'autres groupes de guerriers se tenaient à quelque distance, et les femmes et les enfants, le long des cases et derrière les arbres, regardaient avec curiosité. Les artilleurs et les matelots en grande tenue opérèrent diverses évolutions : un pavillon français fut arboré, salué de vingt et un coups d'obusier, et remis à Buaraté en signe de sa nationalité nouvelle. Le commandant profita de l'impression produite par cet imposant cérémonial pour engager la tribu à ne plus se livrer à l'anthropophagie, représentant cette coutume comme la plus honteuse et la plus exécrée des hommes civilisés; puis il interdit à Buaraté de rendre désormais la justice à coups de hache; enfin, pour adoucir l'amertume de ces nouvelles obligations, il distribua quelques armes, quelques ustensiles, et invita le chef à s'asseoir avec lui et ses officiers devant un mouton cuit tout entier, à la façon calédonienne. De leur côté, les soldats prirent leur repas, et la foule, débordant à ce moment, se pressa autour d'eux, se précipitant sur les os, sur le biscuit, sur les moindres débris qui lui étaient jetés.

La démonstration militaire du commandant français eut un plein effet : à partir de ce moment, Buaraté se tint tranquille ; les autres chefs suivirent son exemple, et nos bâtiments, franchissant les deux roches

bizarres que l'on appelle tours Notre-Dame, parce qu'à distance elles rappellent ce monument par la forme et par la hauteur, quittèrent Hienguène, et purent vaquer paisiblement à la recherche de l'endroit où ils devaient élever l'établissement principal de la colonie. Ils visitèrent la magnifique baie de Kanala, où un chef, nommé Kaï, monta à bord sans difficulté, tout fier d'une chemise, d'un pantalon, d'une casquette et d'un vieux sabre, qui lui composaient un costume magnifique selon lui. Puis ils doublèrent la pointe méridionale, touchèrent à l'île des Pins et vinrent reconnaître la partie inférieure de la côte ouest.

Bien que le port de Kanala soit un des plus beaux qu'on puisse voir, très-vaste, offrant d'excellents mouillages, recevant une petite rivière qui est navigable durant un espace de sept ou huit milles, et sur les bords de laquelle croît en abondance ce bois de sandal que, depuis de longues années déjà, exploitent des industriels, les *sandalers* australiens, cependant la côte occidentale a été choisie de préférence pour la création de nos premiers établissements coloniaux, parce qu'elle est en communication plus directe avec Sydney et le reste de l'Australie. Elle présente des caractères distincts de l'autre littoral, moins de fertilité,

des pentes plus abruptes et moins arrosées. Quelques points seuls font exception ; mais, par compensation, c'est là que se trouvent les richesses houillères qui donnent à notre nouvelle acquisition dans l'Océanie une si grande valeur. Tel est l'inappréciable avantage de la baie de Moraré, une des premières qui se présentent quand on a doublé la pointe méridionale. De nombreux cours d'eau y débouchent à la mer, et les navires y trouvent une aiguade formée au pied d'une cascade abondante qui descend du mont d'Or, pic isolé qui domine cette côte, et qui tient son nom de l'espoir que l'on avait conçu d'abord, sans le voir se réaliser depuis, d'y trouver des gîtes aurifères. La cascade se précipite d'une hauteur de vingt mètres, à quelque distance du rivage, dans une sorte de crevasse qu'elle a creusée au milieu d'un sol rougeâtre. Elle entraîne avec elle des blocs de granit, des quartz verts et des roches ferrugineuses. La richesse des vallées, les facilités d'irrigation, la douce déclivité des montagnes, appellent les cultures ; les forêts sont riches en bois, les bords de la mer sont dégarnis de cette bande triste et monotone de palétuviers, végétation parasite que l'on rencontre en tant d'autres points. De larges savanes semées de bosquets d'arbres semblent faites pour l'élève du bétail. Enfin des gisements

houillers occupent le pourtour de la baie : cinq veines de charbon apparaissent à la surface du sol dans le voisinage de la mer. Le petit vapeur le *Prony* profita de cette circonstance pour renouveler sa provision ; vingt hommes de son équipage descendirent à terre, et en cinq heures de travail ils préparèrent deux mille deux cents kilogrammes de charbon, qui, immédiatement essayé, fut reconnu d'une excellente qualité. Avec un mouillage meilleur, Moraré devenait le siége de notre principal établissement colonial. Faute de cette condition indispensable, c'est la baie voisine de Nouméa, aujourd'hui Port-de-France, qui voit se dresser le chef-lieu européen de la Nouvelle-Calédonie.

Voici un peu plus de quatre années que la première pierre de cet établissement a été posée, et peut-être n'apprendra-t-on pas sans intérêt ce qu'est en ce moment cette ville encore embryonique que la France essaye de bâtir dans la Polynésie, à vingt-deux degrés par delà l'équateur. A l'entrée d'une baie large et bien abritée, bordée par un terrain montueux, et derrière une presqu'île étroite, s'ouvre un port bien disposé, sûr, accessible, facile à défendre. Le terrain qui le borde forme une sorte d'hémicycle enveloppé par des montagnes qui s'étagent en amphithéâtre. C'est l'emplacement sur lequel s'élève Port-de-France;

il a l'inconvénient de n'être pas arrosé : le ruisseau le plus proche est à six milles : on pourra le détourner plus tard, mais pour le moment il faut creuser des puits très-profonds. Sur la falaise qui borde la presqu'île s'allonge un bâtiment, sorte de caserne pouvant contenir une centaine de soldats ; au sommet flotte notre drapeau. A peu de distance sont éparses cinq ou six maisons, parmi lesquelles celle du gouvernement, entourée d'un grand jardin où se font quelques essais d'acclimatation et de culture.

Il y a loin de ce morne établissement aux villes anglo-saxonnes dans la même période de leur existence. Le mouvement, la vie, les espérances d'avenir que nous a montrés Auckland ne se retrouvent pas ici; en revanche, ce qui dans les colonies anglaises ne peut pas exister commence à naître sur ce littoral peu fréquenté, c'est une ville indigène. Depuis 1855, les missionnaires persécutés par Buaraté, Philippe et d'autres chefs, que le départ des bâtiments français avait délivrés de leurs appréhensions, sont venus élever sous la protection de Port-de-France un établissement appelé la Conception, dont ils ont fait, ainsi que de Pouébo, sur l'autre côte, le centre de leurs travaux. Là, à trois lieues de Port-de-France, près de la mer et sur une colline qui longe le rivage, ils ont

groupé autour d'eux quelques centaines d'indigènes. La petite ville calédonienne a été divisée en trois quartiers, suivant le nombre des tribus qui ont concouru à l'élever, et il ne faut pas croire qu'elle se compose uniquement de huttes et de cases : quelques sauvages, guidés par leurs directeurs européens, se sont mis à bâtir des maisons recouvertes d'ardoises, produit que l'île fournit abondamment, blanchies à la chaux, et entourées de jardins et de cultures. C'est un spectacle curieux et fort nouveau que celui de ces hommes piochant la terre, surveillant leurs plantations, vaquant aux soins de leur ménage, traitant leurs femmes presque en égales, se groupant en familles industrieuses et régulières, et n'ayant plus besoin d'assouvir leur faim, faute d'aliments, avec de la chair humaine. On les voit recouverts d'une sorte de pagne ou de chemise, une médaille ou un chapelet au cou; leur visage farouche s'adoucit quand ils échangent entre eux, avec les mots de *père* et de *frère*, de cordiales poignées de main. Une église assez spacieuse, en brique et en terre blanchie à la chaux, occupe le centre du village. Quand la cloche les a appelés, ils quittent leurs travaux, et on les voit s'accroupir et se lever alternativement durant les offices; ils crient ensemble, sur un rhythme guttural et nasillard, les ré-

pons et les chants religieux traduits par les missionnaires dans leur idiome, puis ils écoutent dans un grand recueillement la leçon des *chefs sacrés;* c'est ainsi qu'ils appellent les religieux français. Qu'ils y comprennent grand'chose, c'est ce que nous n'oserions guère affirmer. Et comment en serait-il autrement, puisque leur esprit, étranger à toute idée abstraite, ne s'était pas même élevé jusqu'ici à la notion d'un être supérieur? Mais à défaut d'intelligence, certains d'entre eux témoignent beaucoup de docilité et de bon vouloir, et il suffit de comparer leur bien-être relatif à l'abjection dans laquelle ils sont nés pour affirmer qu'ils sont l'objet d'une expérience utile et digne d'encouragements. La même amélioration s'est produite à Pouébo. Dans cette tribu, la mission est située à une demi-lieue de la mer, à l'extrémité d'une belle plaine et sur le penchant d'une colline qu'ombragent des cocotiers. Les bâtiments, qui consistent en deux grandes maisons, une église fort vaste et quelques cases, sont entourés d'ateliers de menuiserie, de charpente et d'une forge où les missionnaires ont eu le bon esprit d'appeler ceux même des jeunes indigènes qui ne se sont pas convertis, afin de les disposer par le travail à l'adoption d'une vie nouvelle. Là des cultures de riz et de maïs ont particuliè-

rement réussi; on n'en est encore qu'aux premiers essais pour le froment et l'orge. Enfin de grands troupeaux de bœufs, de porcs, de chèvres, animaux que l'île ne connaissait pas, garantissent mieux que tous les sermons l'abolition de l'anthropophagie. A l'île des Pins, le succès a été complet : un millier d'indigènes y obéissent à un seul chef. Les cases sont groupées autour de l'établissement religieux; par toute l'île, au pied des pitons couronnés de verdure s'étendent des plantations de cocotiers, de cannes à sucre, de bananes; la vigne, le figuier, diverses céréales européennes, y prospèrent, et plusieurs indigènes ont appris à élever des abeilles.

Voilà donc de fort bons résultats : seulement il faut reconnaître qu'ils sont très-circonscrits. Les catéchumènes n'atteignent pas au chiffre de deux mille, ce qui paraît être moins du vingtième de la population[1]; de plus, si autour des missions nous trouvons des indigènes dociles et bien disciplinés, en revanche un grand nombre témoignent à l'égard des innovations

[1] M. Tardy de Montravel croit pouvoir évaluer la population de la Nouvelle-Calédonie à 60,000 âmes. Ce chiffre semble trop élevé; il est probable qu'il sera arrivé à cet officier, comme à Cook et aux autres navigateurs, d'être induit en erreur par le grand nombre d'indigènes qui se pressaient sur son passage, en désertant momentanément l'intérieur pour voir ses vaisseaux.

une extrême répugnance. Parmi ces sauvages, à côté des fervents prosélytes qui ne demandent qu'à croire, il y a les indifférents : ceux-ci écoutent les plus vives exhortations avec indolence; puis, quand le missionnaire s'est longuement évertué à faire passer dans la langue de ces barbares ses préceptes de morale et de religion, à faire entrevoir des espérances de récompense dans une vie future, des craintes de châtiment, le sauvage, touché par ces dernières considérations, lui répond : « Eh bien ! si ton baptême est si salutaire et procure la félicité, reviens, tu me le donneras quand je serai près de mourir. » Il y a aussi les raisonneurs, qui ne reculent pas devant la discussion. Un jour un bon père tâchait de faire naître quelque indignation dans l'esprit d'un de ces indigènes, en lui représentant l'horreur de se repaître de la chair d'un autre homme : « Mais, dit le sauvage, si c'est un ennemi tué dans le combat? — C'est ton semblable, un homme comme toi, qui pourrait être ton parent et redevenir ton ami. — Sa chair emplit aussi l'estomac et nourrit comme une autre : d'ailleurs, toi-même ne manges-tu pas le mouton et la poule que tu as nourris de tes mains ? »

Pour ces hommes, les animaux élevés dans les cases font pour ainsi dire partie de la famille, et ce

qui est comme un des stigmates de leur infériorité, c'est qu'en bien des cas entre les animaux et eux-mêmes ils n'établissent pas de différence. D'autre part, ceux qui acceptent volontiers les salutaires influences des missions se montrent obéissants, dévoués, même laborieux; mais on ne voit guère s'éveiller en eux l'intelligence spontanée, la conscience morale, le sentiment de la dignité humaine, si bien qu'en présence de cette sorte de passivité on est conduit à se demander si, même dans les plus favorables hypothèses, ces sauvages seront jamais capables de se diriger et de s'élever à une existence vraiment personnelle. On ne peut guère espérer, à vrai dire, que nos missionnaires, quels que soient leur courage et leur zèle, organisent une société indigène vivant sous leur constante direction. Ainsi avaient fait au dix-huitième siècle quelques jésuites à la côte de Californie; puis les blancs, aventuriers et cultivateurs, ont abordé ce même sol. Que sont devenus alors les disciples des missionnaires? Tout a péri, tout a été dispersé, parce que ces pauvres gens, organisés pour travailler et vivre comme un troupeau docile, n'avaient pas été armés de l'énergique personnalité, de l'activité individuelle qui seules pouvaient les protéger contre l'activité envahissante du dehors.

Il est donc impossible de rien préjuger encore en faveur de l'expérience dont la Nouvelle-Calédonie est en ce moment le théâtre. Il n'en faut pas moins reconnaître que là s'accomplit en ce moment, au milieu d'une des familles océaniennes, une expérience solennelle et décisive. Le grave problème de leur avenir a été longtemps éludé; mais il faut le regarder en face aujourd'hui que nous avons mis le pied sur toutes ces terres sauvages, en imposant à leurs habitants l'alternative ou de s'élever jusqu'à nous ou de périr. Il s'agit de savoir si l'éducation peut conduire ces hommes à un degré de moralisation et de dignité qui leur donne, pour ainsi dire, droit d'existence dans les conditions nouvelles où ils se trouvent, et si leur intelligence est capable de s'ouvrir aux notions de devoir, de travail et de société. Cette épreuve, l'Australie et la Nouvelle-Zélande n'étaient point aptes à l'entreprendre. Sans doute il se trouve dans ces colonies des hommes pleins d'une louable compassion : des sociétés charitables s'y sont même organisées en faveur des naturels; mais que peuvent-elles? La colonisation y est trop active pour ménager le sauvage; les *squatters*, le fusil à la main, débordent toujours. Il leur faut le sol de la tribu, peu importe l'indigène : c'est un être inférieur et malfaisant que l'on chasse

comme un gibier. Celui-ci dans ces persécutions injustes ne sent se développer que ses instincts de vengeance et de haine; il en résulte une lutte sans merci où le sauvage succombe, parce qu'il est le plus faible et le plus mal armé. C'est ainsi que nous avons vu disparaître jusqu'au dernier les naturels de la Tasmanie. Félicitons-nous donc de n'avoir pas tant d'ardeur colonisatrice; cette expérience que l'entraînement d'une activité sans bornes ne permet pas aux grands colonisateurs de l'Océanie, nos missionnaires l'entreprennent dans notre île de récente acquisition, et on la voit se poursuivre aussi, dans des formes et au milieu de conditions quelque peu différentes, sur d'autres points de l'océan Pacifique.

CHAPITRE VIII

TAÏTI ET LES MARQUISES

Aspect de Taïti. — Sa capitale Papeete. — Population étrangère et indigène. — Naturels des Marquises. — Sombre aspect de Nouka-Hiva. — Le *Kava*. — Avenir des colonies françaises de l'Océanie.

En attendant que l'importance de la Nouvelle-Calédonie se développe avec ses richesses naturelles, Taïti, la principale des îles de l'archipel de la Société, est le chef-lieu de nos possessions océaniennes. C'est une île charmante, couverte de bois, accidentée, dominée par un piton de deux mille quatre cent cinquante mètres qu'on appelle le *Diadème*. Au-dessous de ce pic majestueux, sur un plateau élevé de cinq cents mè-

tres, se trouve un lac long d'une demi-lieue et très-profond, dont l'eau est toujours à la température de vingt-trois ou vingt-quatre degrés centigrades. De toutes les hauteurs descendent en cascades de petites rivières qui arrosent les vallons pittoresques, les belles plaines et les baies où les habitations sont groupées à l'ombre des cocotiers. La plus grande longueur de l'île est de douze à treize lieues, sa largeur de sept, et une ceinture de madrépores l'enveloppe de toutes parts, laissant seulement en quelques points d'étroits passages. Les premiers navigateurs qui l'ont visitée, frappés de la douceur de son climat et de toutes ses magnificences, la vantaient avec enthousiasme. Voici comment un officier de notre marine, qui l'a vue récemment, en décrit les approches : « Le plus gracieux panorama se déroule devant le navire qui, venant du large, double la pointe de Vénus; pendant qu'il côtoie le récif, long de dix milles, qui le sépare de la passe, les pics abrupts de l'île se déroulent devant lui, et au milieu d'eux les pitons bien nets du Diadème se découvrent brusquement et surplombent au centre les plus riches vallées de l'île. Les sommets secondaires apparaissent couverts d'une végétation luxuriante au milieu de laquelle scintillent d'innombrables cascades, puis la plage, couverte de cocotiers, de pandanus, d'o-

rangers, d'arbres à pain, dont les ombrages abritent çà et là quelques cases, et sur les bords de laquelle vient expirer doucement la mer intérieure, parfaitement calme entre les récifs et la côte. Tel est le tableau vigoureusement illuminé par le soleil des tropiques qui charme le voyageur encore fatigué de la dure navigation du cap Horn. » Bientôt on découvre au fond d'une belle rade les cases blanches de Papeete, la ville française de l'Océanie.

La rade, d'accès facile et bien abritée, offre un bon mouillage aux bâtiments de commerce; la plage qui la borde se déroule en arc de cercle; un récif ferme la baie du côté de la mer, et la ville s'étend d'une pointe à l'autre, ayant à son centre un petit môle qui sert d'embarcadère. Autour de la maison du gouvernement ou protectorat, de l'arsenal, des magasins, des baraques et des chantiers de notre établissement, se dressent les habitations de deux ou trois mille personnes tant étrangères qu'indigènes : ces maisons forment une rue bien alignée le long du rivage, et sont généralement en bois; il n'y a que celles des consuls et les constructions publiques qui soient en pierre et à deux étages. A une centaine de pas du rivage s'ouvre une belle route qui fait le tour de l'île, et vis-à-vis de la baie, dans l'hémicycle que forment les hauteurs éta-

gées en amphithéâtre, les maisons de quelques résidents et des huttes d'indigènes sont semées au milieu de larges et splendides jardins où l'oranger, le bananier, le cocotier, l'aloès, la vanille, vingt autres variétés des plantes intertropicales mêlent leur feuillage. Le marché est situé au croisement des deux routes principales : il consiste en deux hangars couverts en chaume et longs de trente pieds sur dix de large; quelques naturels, vieillards, femmes et enfants, sont assis entourés de leurs provisions : les fruits de l'arbre à pain, des bananes, des oranges, des monceaux de noix de cocos dépouillées de leur enveloppe, quelquefois du poisson et des porcs vivants ou rôtis; ils attendent patiemment les acheteurs ou débattent le prix de leurs marchandises avec animation. Près de l'arsenal se dresse une maison commode et assez coquette, c'est la résidence de Sa Majesté la reine Pomaré, qui, selon son caprice, habite en ce lieux ou à quelque distance dans l'est, à sa hutte indigène de Papaoa. Papeete offre quelques cabarets pour les hommes du port et les matelots et quelques restaurants, mais pas un hôtel confortable; cette circonstance et le permis de séjour exigé des étrangers de passage dans la ville sont un sujet de plainte unanime pour les visiteurs anglais et americains.

Au costume européen se mêlent dans la petite ville la chemise indigène et le *pareu*, sorte de toge de couleur éclatante que les Taïtiens jettent sur leurs épaules et ramènent en plis élégants sur le côté gauche. Avec les belles formes et la taille élevée de la plupart d'entre eux, ce vêtement leur sied à merveille, tandis que ceux qui ont eu la fâcheuse idée de revêtir des habits européens sont gênés et maladroits. Il est d'usage d'aller vers le soir respirer sur le rivage les douces brises de la mer; voici comment un voyageur américain, M. Ed. Perkins, qui visitait récemment Papeete, décrit cette promenade : « La chemise et le *pareu* constituent pour les indigènes le costume général; quelquefois même le royal époux de Pomaré daigne descendre et se promener par les rues, pieds nus, les reins couverts de deux mètres d'imprimé de Merrimack, par-dessus lesquels flottent les plis de sa tunique indigène. La parure des femmes varie selon la libéralité de leurs admirateurs : quelques-unes d'entre elles déploient un luxe dispendieux de soieries; on les voit marcher légèrement le long de *Broom-Road* avec leurs beaux cheveux noirs parfumés des senteurs du *manoe* et ornés des fleurs blanches du jasmin du Cap, qui tombent négligemment le long de leurs tresses lustrées. Le soir, sur le rivage, se rencontre

l'assemblage le plus pittoresque et le plus varié qu'on puisse imaginer : ce sont des marins, des employés, des soldats aux uniformes de toutes couleurs, qui se promènent bras dessus, bras dessous, avec les nymphes taïtiennes. Cependant huit heures viennent de sonner, ajoute le visiteur américain, une cloche retentit : il faut que les indigènes rentrent dans leurs habitations; quant à l'étranger qui n'a pas la caution ou le permis de sejour, il court grand risque d'être arrêté. »

Taïti n'a pas changé en apparence : ce sont toujours ces vigoureux indigènes, les plus beaux de la race polynésienne, qu'admiraient les premiers navigateurs; ce sont aussi ces femmes gracieuses, au parler facile et doux, insouciantes, paresseuses, se parant de fleurs, ne cherchant que le plaisir; mais, hélas! aux habitants de cette île vraiment fortunée les Européens ont apporté bien des vices et bien des misères. Des neuf mille indigènes de Taïti, il n'y en a presque aucun qui ne garde des restes ou des traces des maladie venues d'Europe, et tous recherchent avec passion les spiritueux, surtout l'absinthe. Le matin à l'aube, l'Européen est réveillé par les cris et le bruit que font dans les rues une vingtaine de femmes de tout âge, depuis celle qui a les cheveux gris jusqu'à la jeune fille à la figure

rieuse; elles sont condamnées à balayer, les unes durant une semaine, les autres plus longtemps, le chemin public, et leur crime est de s'être grisées et quelquefois d'avoir été ramassées ivres-mortes.

Voici dix-sept ans bientôt que la France a établi son protectorat, ou pour mieux dire sa domination sur Taïti. C'est une précieuse acquisition, car cette île est en ligne droite sur la route qui, de l'isthme américain, Panama, Nicaragua et Tehuantepec, conduit à l'Australie méridionale, région de l'or, vers laquelle les émigrants se portent en foule. Les bâtiments favorisés par la double direction des vents pour l'aller et le retour y relâchent quand ils vont de Melbourne à San-Francisco, et réciproquement. Les *steamers* y renouvellent leur provision de charbon de terre, et c'est ainsi que Taïti et la Nouvelle-Calédonie sont appelées à se donner la main : celle-ci possède les richesses houillères, celle-là leur offre un débouché. Quelques cultures indigènes, le taro, le sorgho, cette fécule alimentaire qu'on appelle *arrow-root*, fournissent à la consommation intérieure; mais les richesses naturelles, les ressources agricoles et commerciales pourraient prendre une extension considérable, si les colons étaient plus actifs et plus nombreux. Fort peu d'Européens ont entrepris dans l'île de grands et sé-

rieux essais de colonisation, et il est possible que là, comme sur tant d'autres points de l'Océanie, ce rôle soit réservé aux Chinois.

L'île n'avait vu encore que par exception les visages jaunes, comme on les y appelle, quand en 1856 un bâtiment américain en apporta toute une cargaison. C'était un ramassis de mineurs et de petits artisans que la misère et les mauvais traitements chassaient des villes et des *placers* de l'Australie; ils s'en allaient en Californie avec la perspective presque certaine de n'y être ni plus heureux ni mieux reçus. Arrivés devant Papeete, ils firent demander au gouverneur l'autorisation de s'y fixer comme domestiques et porte-faix. De son côté, le capitaine américain, qui dans la première partie de la traversée avait eu grand'peine à empêcher une rixe d'éclater entre son équipage et ces hôtes dangereux, se trouva fort heureux d'en être débarrassé. C'est ainsi qu'une centaine de ces hommes sont devenus le noyau d'une petite colonie chinoise. Ils ont leur quartier séparé, d'où ils se répandent tous les matins, dès l'aube, par la ville et dans l'île entière pour y exercer toute sorte d'industries et exploiter les indigènes. Le rapprochement de ces deux espèces d'hommes si différentes, les Chinois et les naturels océaniens, forme un très-singulier contraste que l'on

ne peut guère observer qu'à Taïti et aux Sandwich, parce que là seulement les indigènes se mêlent dans les villes aux étrangers. A côté du Polynésien des Sandwich et de Taïti, grand et fort, aux traits réguliers, un peu sauvages, offrant une expression tantôt farouche et tantôt naïve, à la démarche à la fois nonchalante et fière, le Chinois fait triste figure avec son crâne nu muni de la longue queue, ses pommettes saillantes et son regard oblique. Accroupi à la porte de sa tente ou courbé sous un fardeau, il a dans sa physionomie quelque chose de craintif et en même temps de fourbe et de railleur. Au regard qu'il jette sur le sauvage, si brave de sa personne, mais si insouciant et si peu industrieux, on voit qu'il le regarde comme sa proie. A peine établi dans l'île, un de ces Chinois avait remarqué la faveur dont les Bibles sont l'objet parmi les indigènes. Ce sont des missionnaires anglicans qui ont fait la première éducation religieuse de Taïti, et l'introduction du catholicisme avec la domination française n'a pas altéré les primitives affections des naturels. La Bible, traduite en *canaque*, a continué d'être leur livre de prédilection. Notre Chinois, muni de colifichets, de verroteries, d'articles de toilette, s'était mis à parcourir l'île, et beaucoup de Taïtiens et de Taïtiennes, placés entre leur amour du

luxe et leur foi religieuse, avaient cédé aux tentations mondaines. Le sectateur de Fô avait donc pu faire de la sorte une assez ample moisson du livre chrétien, il en avait monopolisé la vente avec de gros bénéfices, vantant auprès des individus portés à la piété sa marchandise religieuse dans un langage où l'anglais, le canaque et le chinois se mêlaient de la façon la plus pittoresque. Un autre avait imaginé d'utiliser le penchant des filles de Taïti pour le plaisir en organisant à son profit une prostitution régulière; mais l'administration l'avait arrêté à ses premières tentatives, et sans doute ce n'était pas sans un bien vif sentiment de regret et de convoitise que le soir il voyait passer, le long de *Broom-Road*, des essaims de Taïtiennes folâtres. Hélas! voilà peut-être les hommes auxquels, dans l'Océanie, appartient une grande part de l'avenir! Ils portent avec eux l'activité et le travail; mais où donc est le progrès, quand ces qualités ne sont que les instruments de passions basses et vulgaires? Si un jour le navigateur trouve là quelques milliers de ces juifs de l'Orient, entassant, faisant fortune, ne regrettera-t-il pas le temps où les pirogues amenaient aux vaisseaux de Cook les naturels indolents, bienveillants et paisibles de ces îles fortunées du Pacifique?

Aux Marquises, l'indigène, mieux préservé du con-

tact extérieur par l'isolement, parce que ces îles n'ont pas été jusqu'ici sur le chemin du commerce et ne voient guère que des baleiniers, a mieux gardé sa physionomie personnelle et primitive. Il semble au reste appartenir à une famille plus énergique et plus farouche que celui de Taïti : les tatouages compliqués, les danses guerrières, les sacrifices humains là où notre influence ne s'étend pas directement, sont encore, dans le groupe des Marquises, en pleine vigueur. Entre les naturels des deux archipels, il y a la même différence qu'entre leurs îles elles-mêmes : Nukahiva n'a pas le riant aspect de Taïti; ses rivages ne présentent au premier abord que des falaises sombres qui tombent dans la mer par des escarpements infranchissables, et vont rejoindre des montagnes intérieures finissant en crêtes aiguës et dentelées. Ces falaises de roches volcaniques noires et rougeâtres sont couvertes au sommet d'une herbe dure qui donne à tout le pays un air aride, çà et là quelques arbres rabougris se montrent sur les crêtes; mais entre les contre-forts qui des montagnes vont à la côte former des baies plus ou moins profondes s'ouvrent des vallées décorées d'une riche verdure, et que sillonnent de petits cours d'eau et des torrents. Tapissées d'une végétation inextricable, ne communiquant entre elles

que par des passages à peine accessibles aux naturels, ces vallées tiennent les tribus dans un isolement presque complet, qui n'a pas dû être sans influence sur leur caractère. Un fonds permanent de gravité et de tristesse se retrouve chez ces indigènes. Dans leurs réunions, dans leurs jeux, dans les rites de leur culte et jusque dans leurs danses, ils demeurent sérieux. A les voir demander au *kava* ses redoutables jouissances, on croirait que ces hommes cherchent l'oubli d'un chagrin ou la distraction d'un incurable ennui.

Cinq ou six naturels se réunissent ; l'un d'eux mâche la racine tendre et blanchâtre de la plante indigène, et de sa salive mêlée à de l'eau il forme une liqueur jaune, douée d'un parfum pénétrant, mais non alcoolique, qui procure une somnolence et une ivresse analogues à celles du haschisch. Celui qui en fait usage ne trébuche pas, ne crie pas ; il conserve sa conscience et sa raison. Il est pris d'un tremblement nerveux général, projette la face en avant et ressent une grande faiblesse aux extrémités et dans les articulations. Il marche lentement et d'un pas incertain, puis s'étend sur une natte. Il lui faut un silence et un repos absolus ; la circulation se ralentit, une sueur abondante survient, la vue se trouble, et alors se produisent une sorte de torpeur, de calme et de bien-être, par-

fois des visions érotiques. Cette ivresse survient au bout de vingt minutes et dure de deux à six heures, quelquefois plus, selon la dose et les habitudes du buveur. Au réveil se fait sentir une lassitude profonde. L'usage du *kava* a disparu de Taïti, où les indigènes lui préfèrent l'eau-de-vie et l'absinthe, mais il est en pleine vigueur aux Marquises, où les vieux buveurs s'y reconnaissent à leurs yeux injectés, à leur extrême maigreur, à des écailles blanchâtres qui recouvrent toute leur peau; quelquefois aussi de profonds ulcères rongent leurs membres.

Les Français ont augmenté les ressources naturelles de ces îles en y important plusieurs de nos animaux domestiques, les bœufs, les ânes, les moutons; déjà depuis longtemps les porcs et les chiens y étaient connus. Par malheur, le rat s'y est aussi glissé, et il cause parmi la volaille les plus grands dégâts; sans doute c'est pour se réserver l'usage exclusif de cette nourriture que les prêtres et les chefs l'ont déclarée *tapu* ou *tabou*. Jamais on ne déterminerait un naturel à en manger, ni même à reposer sa tête sur un oreiller fait de plumes de poules. Il en est de même pour la tortue de mer, qui est assez rare et qui joue un certain rôle dans les cérémonies religieuses. A Nukahiva, où les sacrifices humains ont disparu depuis l'oc-

cupation française, ce sont les tortues qui remplacent les victimes humaines. Parmi les mets favoris de ces sauvages figure encore le *devil fish* (poisson du diable), sorte de grande raie dont la chasse à coups de harpon, dans les pirogues indigènes, est pleine de dangers et d'émotions. Le requin, avec sa chair rance et coriace, est également une nourriture recherchée par eux ; ils le mangent même en putréfaction. Les baleiniers américains qui fréquentent ces parages connaissent bien ce goût bizarre et l'exploitent à leur profit ; on voit un bâtiment en panne dont tout l'équipage est activement occupé à amorcer des requins à l'aide de vieux morceaux de cuir ; il se ravitaille : en échange des poissons qu'il pourra pêcher, les indigènes vont lui apporter des porcs et des moutons.

Ces insulaires, dont on évalue le nombre à environ douze mille, présentent, en général un beau type. Les hommes sont grands et bien faits, leur figure serait souvent très-agréable sans les tatouages dont ils se couvrent ; la couleur brun rouge de leur peau disparaît sous ces affreux stigmates ; ceux qui sont complétement tatoués paraissent noirs ou bleu foncé. Ils retroussent en forme d'éventail leur épaisse chevelure avec une bandelette d'étoffe. Leurs yeux sont noirs et

expressifs, leurs dents sont belles, et ils ont plus de barbe que les autres Océaniens. Les femmes sont bien faites et ont une figure agréable. Elles sont nubiles de bonne heure et lascives comme toutes les femmes de l'Océanie. Hommes et femmes sont également aptes à tous les exercices du corps; ils nagent et plongent avec une merveilleuse habileté. Les dialectes parlés aux îles Marquises et à Taïti sont bien connus aujourd'hui, grâce aux travaux d'un ingénieur hydrographe, M. Gaussin. Ils peuvent procéder d'une source commune, mais ils se sont modifiés en sens divers et ont pris des caractères très-distincts selon les instincts et les goûts des deux populations. « Quand, dit un officier de notre marine, M. Jouan, qui a longuement résidé à Nukahiva, on arrive de Taïti, où le peuple est si bruyant et si causeur, où l'on entend de tous côtés un idiome suave et coulant, on est étonné de la taciturnité des Nukahiviens. Ils parlent peu et c'est toujours avec une voix de basse-taille formidable, en scandant profondément les syllabes de leur âpre langage. » Dans leur langue, ces indigènes s'appellent *kanata*, et aux Sandwich *kanaka;* de là ce nom de *canaques* employé par nos marins pour désigner les insulaires du Pacifique.

C'est vers 1842 que la France prenait possession

de Taïti et de Nukahiva; mais les deux établissements ont eu des destinées différentes, qu'il faut attribuer à leur position respective dans le Pacifique. Le premier, sans atteindre à une grande prospérité, est arrivé cependant à une existence utile et sérieuse : Papeete a vu entrer dans son port, en 1856, cent quarante-trois bâtiments de commerce; la valeur des importations s'y est élevée à près de trois millions, et celle des exportations à un peu moins de deux millions de francs. Nukahiva n'a reçu que les baleiniers américains qui, de la côte nord-ouest, descendent dans les mers du Sud. Un hangar et quelques cases, voilà la ville; un lieutenant, vingt soldats de marine et quelques missionnaires composent toute la population européenne. A plusieurs reprises il a été question d'abandonner cette possession, qui semblait stérile. Pourtant, de ce que l'occupation des Marquises n'a été jusqu'ici d'aucune utilité pour la France, il ne faudrait pas conclure qu'il en doive être toujours ainsi. A l'une et à l'autre extrémité du monde, entre l'Afrique et l'Asie, entre les deux continents américains, un grand projet, en partie réalisé jadis et appelé par le vœu de la civilisation contemporaine, commence à recevoir son exécution; c'est le percement des isthmes de Suez et de Nicaragua. Notre époque, un peu plus tôt, un peu

plus tard, est destinée à voir tomber ces vieilles barrières qui allongent le chemin du Pacifique et de la mer des Indes. Ce jour-là, le groupe des Marquises, l'archipel de la Société, la Nouvelle-Calédonie, échelonnés de l'est à l'ouest de l'océan Pacifique, entre l'isthme américain et l'Australie, la Malaisie, la Nouvelle-Zélande, régions de l'or, de la colonisation et du commerce, peuvent devenir autant d'étapes entre le monde ancien et le monde nouveau. Ces rochers, longtemps inutiles, naîtront alors à une vie nouvelle, et c'est aussi à cette même heure que l'arrêt des races indigènes qui les habitent sera prononcé. Ou elles auront pu se façonner à l'existence active et laborieuse dont l'Europe fait une loi même aux îlots de l'Océanie, ou elles auront cédé la place aux Américains, aux Anglais, aux Chinois, à tous les hommes qui par le globe s'agitent et travaillent.

Les tentatives d'éducation religieuse et morale des missionnaires ont-elles réussi à Taïti et aux Marquises? Il faut, par malheur, reconnaître qu'elles n'y ont produit que de bien chétifs résultats. Aux Marquises, l'indigène écoute les missionnaires avec un visage farouche et ne se convertit pas. A Taïti, un conflit des plus regrettables s'est produit entre les missions protestantes et catholiques. L'île, habituée aux premières,

a mal accueilli les secondes, et elle a subi de grands préjudices de leur persévérance. Cet antagonisme, nous allons malheureusement le retrouver aux Sandwich.

CHAPITRE IX

LES SANDWICH

Honolulu. — Population étrangère et indigène. — Gouvernement. — Constitution de 1840. — Les deux chambres. — Influences et rivalités religieuses. — Les Kamehameha III et IV. — Désastres et dépopulation de l'archipel. — Missions catholiques et protestantes. — Éducation des races indigènes.

Aux Sandwich, dans un groupe d'îles important, la population indigène a tenté de s'organiser à l'image de nos sociétés européennes. Derrière le gouvernement, on voit, à la vérité, se mouvoir les missionnaires américains, et l'assemblée législative, qui, aux termes de la constitution de 1840, est instituée pour tempérer l'autorité du souverain, n'est pas sans exciter

quelque peu le sourire avec ses formes à la fois prétentieuses et naïves. Néanmoins dans cette tentative il faut regarder ce qu'il y a de sérieux et de louable, et rechercher quelles espérances elle donne pour l'avenir.

D'abord voici Honolulu, la capitale indigène de l'Océanie et véritablement digne du nom de ville. Quand on l'aborde en doublant le cap Diamond, les pics dépouillés de Oahu, la riche verdure des pentes montagneuses, les hauts cocotiers de la plaine de Waikiki, et les madrépores que laisse entrevoir l'eau transparente de la mer ne semblent promettre qu'un de ces paysages océaniens dans lesquels la splendeur de la nature compense la misère des hommes. Aussi est-on agréablement surpris, à l'ouverture de la baie, au lieu des huttes entremêlées de maisons chétives, de voir se dérouler le long d'un port animé, encombré de bâtiments, garni de quais, des édifices, des hôtels, des palais, comme dans une ville anglaise ou américaine. Cette prospérité est récente, et elle tient moins à l'industrie des indigènes qu'à cette circonstance fortuite qui a animé toute une région du monde : la découverte de l'or. Il s'est produit ainsi entre la Nouvelle-Calédonie et les Sandwich une solidarité d'intérêts très-profitable à celles-ci, et Honolulu s'est mis à grandir

presque en proportion de San-Francisco. Les principales rues sont *Main-Street* et *Nuuanu-Street*, qui se coupent à angles droits. La première traverse la ville dans sa largeur, de la rivière des Perles aux plaines de Waikiki; la seconde débouche sur le port, et va de la mer à la riante vallée de Nuuanu, toute bordée de riches villas, et terminée par un précipice fameux dans les fastes de l'histoire locale : le conquérant des Sandwich, Kamehameha le Grand, qui réunit sous sa domination l'archipel entier, jeta dans ce précipice son rival le roi d'Oahu avec les débris de son armée.

Ces deux rues, qui composent le beau quartier d'Honolulu, sont bien entretenues et bordées de maisons élégantes et de riches magasins; beaucoup d'étrangers y font leur résidence. Un grand nombre de rues moins considérables viennent y aboutir : celles-ci sont souvent étroites et tortueuses, mais en général elles sont remarquables par leur propreté. C'est là une qualité qui n'est pas familière aux indigènes de l'Océanie à l'état sauvage, et qu'ils ont su, comme on le voit, prendre ici. Il n'y a d'infect que le quartier chinois, car là encore le Chinois a pullulé; la Californie en a déversé sur les Sandwich quelques milliers, et même avant la découverte de l'or il y en avait déjà un certain nombre dans l'archipel. Ils y sont, comme par-

tout, marchands, petits artisans, portefaix. On voit aussi quelques gros commerçants débitant des tissus des fabriques de Canton et autres villes du Céleste-Empire. Le Chinois est généralement ici plus humble qu'à Taïti; le voisinage du *Yankee* le met mal à l'aise. Un certain nombre d'entre ces immigrants ont épousé des femmes indigènes et paraissent s'être définitivement fixés dans l'archipel. Ce que l'on voudrait voir et ce que l'on cherche vainement dans les rues populeuses et commerçantes d'Honolulu, ce sont de grands magasins dirigés par les indigènes : ceux-ci abondent dans le marché, font la vente de détail; mais les affaires importantes, les grandes entreprises, qui pourraient les mettre sur le niveau des marchands anglais et américains, ils ne semblent pas encore bien les concevoir. Peut-être cependant l'exemple des hôtes industrieux que de ses deux rivages extrêmes le Pacifique leur apporte, Chinois et Américains, finira-t-il par compléter leur éducation commerciale. Cela est d'autant plus à désirer qu'il n'y a pas sur le globe de terre plus avantageusement située que les Sandwich. Quand l'isthme américain sera percé, ces îles seront la plus importante de toutes les stations entre l'Europe, l'Amérique, la Chine et l'Australasie. Sans attendre la réalisation de ce grand dessein, elles ont dès aujourd'hui

une activité et une prospérité remarquables, dues au voisinage des *placers*, à la visite annuelle des baleiniers américains et à la colonisation des plus importantes régions de l'Océanie. Le gouvernement royal a beaucoup à se louer de l'activité qui anime son petit archipel : ses revenus angmentent chaque année; ils s'élèvent aujourd'hui à environ 120,000 livres sterling, ce qui est fort beau pour un roi constitutionnel de l'Océanie; mais ses sujets n'y prennent point une part suffisante et n'en profitent pas assez. Cependant le marché présente tous les matins un spectacle plein d'animation, et à y voir les détaillants indigènes empressés, avenants, on sent que ni le bon vouloir ni l'intelligence ne leur manquent. On ne s'explique pas bien comment ces gens, lorsqu'ils ont réuni un petit capital, ne tentent pas davantage et ne deviennent pas entreprenants, à l'exemple de tant d'étrangers qui font fortune au milieu d'eux. Peut-être cela s'explique-t-il par les traditions militaires et pour ainsi dire féodales de l'ancienne société, qui connaissait peu le commerce et n'estimait que la guerre.

Parmi les édifices remarquables d'Honolulu, on peut mentionner la maison du gouvernement, construction à deux étages faite de beaux blocs de corail. Elle reçoit le conseil législatif durant la session, et elle est occu-

pée par les ministères de l'intérieur et des affaires étrangères. Sur une large porte en plein-cintre est sculpté un diadème doré, emblème de la dignité royale. La douane, le palais de justice, le marché sont également construits en corail, et ne manquent ni de commodité ni d'élégance. Le palais, confiné à une extrémité de *Main-Street* et entouré d'arbres et de grands murs, est difficilement visible. Il est spacieux, et renferme à la fois des appartements décorés dans le goût européen, avec tout le confortable du luxe moderne, et quelques chambres disposées suivant le vieux mode havaïen. A l'entrée du port se dresse une forteresse, mais ellé sert plus de prison que de défense nationale; on y voit errer nonchalamment deux ou trois sentinelles. Dans ces derniers temps ont été construits des quais magnifiques, au pied desquels il y a une assez grande profondeur d'eau pour que les bâtiments du plus fort tonnage y puissent mouiller et débarquer leur cargaison, ce qui n'empêche pas le bassin d'être animé par le mouvement ininterrompu des petits bateaux indigènes allant, venant, portant des dépêches, échangeant des communications entre les navires. Voici peu d'années seulement que les voitures ont remplacé à Honolulu des espèces de litières traînées par deux indigènes, et qui étaient seules employées;

on y voit aujourd'hui de beaux équipages. Une sorte de réprobation avait fini par s'élever contre l'usage d'employer ainsi les naturels comme des bêtes de somme. L'aspect des rues, avec leur population d'hommes de tous les pays, de toutes les couleurs et de tous les costumes, est des plus pittoresques : la queue, le turban, le panama et le chapeau rond s'y croisent et s'y mêlent en tous sens, et çà et là, au milieu de cette foule bigarrée, apparaît, comme un souvenir des temps primitifs, quelque indigène encore païen avec sa chevelure relevée en touffe ou dressée en éventail. Seulement le *maro* a été remplacé forcément par le *pareu* ou la chemise, car il y a des lois de décence que l'on ne braverait pas impunément à Honolulu. D'ailleurs les costumes de tous les pays et de tous les temps y ont droit de cité; les modes sont quelque peu arriérées toutefois dans la fashion havaïenne. Les riches indigènes, les personnages de la cour ont pris l'habitude du costume européen et le portent avec assez d'aisance, quoique bien certainement il convienne moins à leur belle taille et à leurs traits bronzés que le simple morceau d'étoffe dans lequel certains d'entre eux se drapent encore si bien. Quant aux élèves des missions, ils sont obligés de revêtir le pantalon et la chemise : aussi ces vêtements sont-ils à leurs yeux comme l'uni-

forme du christianisme; mais la plupart s'y trouvent mal à l'aise, et l'on voit encore nombre d'indigènes, dès qu'ils ont dépassé les dernières maisons de la ville, retirer leur pantalon pour courir avec moins de gêne.

Les femmes sont généralement jolies; elles mêlent avec beaucoup de grâce des guirlandes de fleurs aux boucles de leur chevelure; il en est qui se coiffent d'un panama aux larges rubans. On les voit, parmi les touffes de verdure des *verandas* ou à leurs fenêtres, curieuses et souriantes; les unes s'habillent à l'européenne, les autres savent se faire, avec des soieries chinoises aux broderies bizarres, les costumes les plus élégants, ou bien elles se couvrent de mousseline légère et s'entourent la taille de rubans dont elles laissent flotter les bouts. L'après-midi du samedi est, de toute la semaine, le moment où la ville offre le plus d'animation. On sait pourquoi : les habitants s'y dédommagent à l'avance des rigoureuses austérités du dimanche que leur ont imposées leurs missionnaires. *Main-Street* est alors encombrée d'équipages et de chevaux, et la plaine de Waikiki est le rendez-vous favori des troupes d'amazones et de cavaliers qui parcourent la ville à bride abattue. La classe élevée de la société indigène se plaît à donner des fêtes,

des bals, à organiser des promenades et des cavalcades. Il y a même par la ville des maisons publiques de danse où les femmes courent en foule, et dont les missionnaires n'ont pu encore obtenir la fermeture, malgré tout leur crédit.

Jusqu'en 1840, le gouvernement des Sandwich consistait en une sorte de féodalité assez puissante, groupée autour d'un souverain : de droit celui-ci était maître absolu; mais de fait les chefs militaires chargés de l'administration des diverses îles étaient aussi puissants que lui. Il n'y avait pas de lois fixes, et un gouverneur de Oahu peignait fort bien la situation en disant que *sa bouche était la loi*. Depuis une vingtaine d'années, des ministres américains répandus dans l'île avaient fait un assez grand nombre de prosélytes, et s'ils n'avaient pas réussi à s'emparer de l'esprit du roi Kamehameha III, alors âgé de moins de vingt ans, jeune homme intelligent, mais porté par son tempérament à la dissipation et au plaisir, en revanche ils dominaient complétement sa sœur, la régente Kinao. Sur ces entrefaites, des missionnaires catholiques essayèrent d'introduire leurs prédications dans l'archipel; les ministres américains leur firent donner l'ordre de se retirer, et comme ils tardaient à obéir, on les jeta à la côte de Californie. L'amiral Laplace parut avec l'*Artémise* de-

vant Honolulu pour obtenir réparation de cette insulte, et ne quitta les îles Havaï qu'après la conclusion d'un traité en vertu duquel l'exercice du catholicisme était déclaré libre dans les États de Kamehameha et favorisé des mêmes priviléges que le protestantisme. Alors les ministres américains, menacés de voir leur autorité amoindrie, engagèrent le roi à donner à son peuple une constitution, afin d'exercer plus facilement leur influence sur le gouvernement, lorsqu'il serait centralisé dans ses mains. C'est ainsi que fut promulguée la constitution de 1840, bizarre mélange d'institutions démocratiques et féodales, avec un préambule et des considérations générales empruntés à la déclaration d'indépendance américaine. La chambre des nobles se composait du roi, de onze membres en partie héréditaires et de cinq femmes. De tout temps les femmes ont joué un rôle politique aux Sandwich, et leur admission dans la chambre noble est une des singularités de la constitution havaïenne. Ce corps législatif était complété par l'adjonction de sept membres dont les noms étaient présentés au choix du roi par la foule des électeurs. Ce premier essai de constitution a subi quelques modifications à la suite de la grande invasion d'étrangers qui a suivi la découverte de l'or en Californie. Aujourd'hui la

chambre des nobles comprend vingt-cinq membres, avec le roi, la reine et les quatre ministres, dont trois sont des étrangers naturalisés, c'est-à-dire des Américains. La chambre basse, qui a pris une assez grande extension, compte vingt-sept membres, dont huit étrangers et dix-neuf indigènes. Tout le monde a le droit de voter, hommes, femmes et enfants. Les impôts consistent en une taxe de huit shillings par famille et une corvée de trois jours de travail par mois imposée à chaque individu au profit du gouvernement. C'est ordinairement en mai et juin que l'assemblée législative tient ses sessions. Adresses, pétitions, discours, luttes d'influence, rien ne manque à ce petit gouvernement. Une correspondance catholique d'Honolulu, datée de novembre 1853, s'exprimait ainsi : « Le ministère Judd vient d'être renversé. C'est un coup terrible porté à la puissance des missionnaires hérétiques; on leur fait une guerre ouverte, et ce sont leurs compatriotes qui travaillent ouvertement à les chasser du gouvernement. La destitution de M. Armstrong, ministre de l'instruction publique et le plus grand ennemi de l'Église romaine, a été l'objet de pétitions solennelles. » On le voit, derrière l'assemblée représentative, il y a les ministres et les missionnaires, et c'est à leur instigation et à leur profit que

s'engagent ces luttes ministérielles que raconte avec passion le journal *the Polynesian*, organe officiel du gouvernement.

Après avoir témoigné pour le christianisme une longue indifférence, Kamehameha III semblait incliner fortement vers les protestants, et à plusieurs reprises il leur avait donné des témoignages non équivoques de bonne volonté quand il est mort en décembre 1854. Son neveu Liholiho lui a succédé sous le nom de Kamehameha IV. C'est, d'après le rapport des missionnaires évangélistes, un homme intelligent, qui a reçu une éducation libérale et voyagé aux États-Unis et même en Angleterre. Aucun acte important n'est venu encore signaler de quel côté il place ses préférences. L'attention, durant ces dernières années, s'est moins portée sur la conduite du gouvernement que sur les désastres qui ont affligé l'archipel. D'abord est venue la petite vérole qui, en moins de deux mois, dans le seul district d'Honolulu, a fait plus de trois mille victimes. Une maladie particulière ne cesse de frapper un grand nombre de femmes en couches et les tue avec leurs enfants ; les angines, la rougeole font de continuelles victimes, si bien que la population décroît d'année en année avec une effrayante rapidité : on l'évaluait à trois cent mille âmes au temps de Cook;

à cent cinquante mille, il y a quarante ans ; en 1850 elle n'était plus que de soixante-dix-huit mille, et le recensement qui a suivi l'avénement de Kamehameha IV ne l'a plus trouvée que de soixante et onze mille. A ces désastres d'autres fléaux viennent s'ajouter. Des volcans en éruption permanente versent des torrents de lave qui débordent dans la campagne, rasent les forêts, détruisent tout sur leur passage jusqu'à la mer. La terrible Pelé, déesse qui habite ces profondeurs souterraines, gronde de ne plus recevoir ses offrandes de victimes humaines dans son lac de feu. Les indigènes appellent ainsi un cratère de trois lieues de circonférence où la lave bouillonne toujours, et ceux d'entre eux qui, ouvertement ou dans le fond de leur cœur, sont restés attachés aux anciennes superstitions disent que les temps sont venus où, suivant d'antiques prédictions polynésiennes, les terres seront bouleversées, l'hibiscus et le corail s'étendront, et l'homme disparaîtra des îles.

Dans ces circonstances et au milieu de ces désastres, les Mormons, qui, du fond de l'Utah, recrutent des adeptes dans toutes les parties du monde et jusqu'à l'extrémité de la Norvége, ont envoyé quelques-uns de leurs saints à travers le bras du Pacifique qui sépare la côte ouest des Sandwich. Les missionnaires

mormons prêchent aux indigènes que, dans peu d'années, le monde sera bouleversé, que les îles ébranlées par les volcans s'abîmeront dans l'Océan, et ils invitent ceux qui possèdent quelques biens à les vendre pour se rendre sur les bords du lac Salé à la montagne de Sion, terre promise d'Israël où les élus vivront pendant plus de mille ans dans l'abondance et la prospérité. Ils ont réussi à faire dans les Sandwich de quatre à cinq mille prosélytes. Le reste de la population de l'archipel se partage en tiers à peu près égaux entre les protestants, les catholiques et ceux des indigènes qui n'ont pas encore abandonné leurs anciennes croyances. Dans un rapport daté de New-York, novembre 1857, sur l'état des missions américaines dans les Sandwich, nous lisons que les églises évangéliques comptent de vingt-deux à vingt-trois mille membres effectifs et plusieurs milliers de catéchumènes. Des écoles, au nombre de plus de trois cents, sont réparties par tout l'archipel, et le gouvernement affecte annuellement plus de quarante mille dollars à l'entretien de ces établissements. Le chiffre des églises est de trente environ, et Oahu a vu fonder récemment une institution d'enseignement supérieur où de jeunes indigènes sont préparés à la tâche d'évangéliste et d'instituteur. L'enseignement leur est

donné en anglais, et ils parviennent à parler cette langue avec une entière correction. L'intelligence des naturels, au dire des ministres et des missionnaires, est prompte, leur mémoire excellente, mais leur esprit est mobile, et ils ne savent pas mûrement réfléchir. Leur libéralité à l'égard des églises est très-grande; les ministres ne cessent de la vanter et de la donner en exemple aux chrétiens d'Europe.

De leur côté, les missionnaires catholiques comptent plus de vingt mille prosélytes; leurs églises et leurs écoles sont également nombreuses. La plupart des voyageurs qui ont visité la Polynésie se sont demandé si l'austérité des missionnaires protestants, et particulièrement des méthodistes, convenait bien à l'éducation des indigènes. Les rapides progrès du catholicisme aux Sandwich, malgré toutes les entraves qui lui étaient imposées, pourraient servir de réponse à cette question. Cette forme du christianisme plaît mieux avec ses pompes et ses cérémonies à ces populations vives, impressionnables, amies des fêtes. Malgré cela, peut-être eût-il été préférable que les catholiques, au lieu de venir faire ici concurrence aux protestants, portassent leur zèle sur quelque autre point de l'Océanie encore dépourvu de prédications religieuses, parce que la rivalité des deux doctrines

chrétiennes est d'un fâcheux effet et entretient le trouble dans l'esprit des indigènes. Les pauvres gens se jettent comme une insulte les mots de *papistes*, de *calvinistes*, d'*hérétiques* et d'*idolâtres*, et, sans avoir la moindre idée de ce que peuvent être Calvin, le pape et Luther, beaucoup d'entre eux seraient disposés à renouveler en leur nom les luttes dont le prix autrefois était un lambeau de chair humaine. Or que doivent se proposer avant tout les missionnaires de l'une et de l'autre croyance? Adoucir des hommes encore incultes, faire disparaître en eux tout sentiment d'inimitié, les moraliser, leur donner des goûts et des habitudes d'ordre, de famille, de société régulière. Il est d'ailleurs de toute évidence que ces hommes, soit qu'ils se réunissent pour chanter des cantiques bibliques, soit qu'ils préfèrent la messe, sont tout à fait hors d'état de rien comprendre aux subtilités et aux distinctions théologiques ; cela devrait rendre ministres et missionnaires plus tolérants à l'égard du dogme, pourvu que les grands principes que l'une et l'autre croyance admettent également pénétrassent dans les esprits et que les préceptes de la morale chrétienne adoucissent les cœurs.

Pour les Sandwich, où la rivalité subsiste depuis tantôt vingt ans, il n'y a plus qu'à constater un état de

choses regrettable; mais n'est-il pas à souhaiter que les Pomotou, dont la France vient de prendre possession, restent le domaine exclusif du catholicisme, qui y a obtenu déjà des résultats avantageux, et que dans les Fidji au contraire, où l'Angleterre a récemment planté son drapeau, dans les îles Samoa et en plusieurs autres points, le catholicisme renonce à faire concurrence aux ministres des diverses sectes protestantes qui, depuis quelques années, y ont porté leurs prédications? Le catholicisme a dans notre Nouvelle-Calédonie, ainsi que nous l'avons fait observer, un vaste champ d'expériences où tout le favorise : la protection de nos officiers, l'isolement dans lequel ont vécu jusqu'ici les sauvages, l'absence relative du contact extérieur. C'est là surtout qu'il doit concentrer ses efforts.

Les essais d'éducation tentés dans les colonies françaises et les Sandwich soulèvent une autre question : convient-il que cette éducation soit exclusivement morale et religieuse? Il est un autre but que dans leur rôle protecteur les hommes de bonne volonté auraient dû également poursuivre : à côté du salut de l'âme, il serait bon de compter pour quelque chose celui de cette vie présente. Or, pour apprendre à vivre, pour acquérir la force de respirer, pour ainsi dire, au milieu de la foule qui s'agite autour d'eux et les presse,

les indigènes océaniens auraient besoin de recevoir une éducation plus pratique que celle qui leur est offerte par les missions. Les cantiques ne suffisent pas; il faudrait aussi quelque peu de cette arithmétique que les Américains pourraient si bien enseigner. Le commerce, les mille procédés de l'industrie, telles sont aujourd'hui les conditions d'existence, surtout pour une société qui subit le contact journalier des *Yankees*, des Chinois, de tous les marchands du globe. Par malheur, une telle éducation ne se donne guère; elle s'acquiert spontanément, et il faut bien reconnaître qu'aux Sandwich l'exemple des étrangers n'a pas beaucoup agi sur les naturels : tant d'activité les étonne, mais ne les gagne pas. On ne peut pas espérer que l'absorption, sans doute prochaine, de l'archipel par la confédération des États-Unis leur profite davantage, et on ne saurait se dissimuler que ce genre d'infériorité est l'un des principaux arguments dont on se prévaut contre l'avenir des indigènes océaniens. D'autre part, se peut-il faire que des races humaines entières disparaissent sans laisser de traces, sans avoir rempli un rôle dans l'histoire de notre globe, et qu'elles reculent devant nous comme des troupes d'êtres inférieurs et malfaisants? Penser ainsi ne serait-ce pas ravaler l'espèce humaine en la frap-

pant dans plusieurs de ses familles? Le problème est plus grave et nous touche de plus près qu'il ne semble d'abord : si entre les diverses familles humaines nous admettons des inégalités natives et insurmontables, que devient l'espèce entière? Une série d'êtres descendant par degrés de l'intelligence à la vie animale, n'ayant plus le droit de se prévaloir de cette âme immortelle et supérieure qui place l'homme à part dans la création. Il faut en effet, ou que les âmes de tous les hommes soient égales entre elles, ou qu'elle s'abaissent par degrés vers le principe qui anime les êtres inférieurs. Croyons donc, dans l'intérêt de notre dignité même, que ces hommes sont nos égaux et vraiment nos frères, que des différences d'expérience, de milieu, d'éducation ont seules mis entre eux et nous tant d'espace. Il faut nous souvenir aussi que l'Europe, mère patrie de la civilisation, est partout couverte de monuments où les prêtres de nos vieilles religions versaient le sang des hommes, et que le temps, qui ne paraît pas compter avec les individus, mais avec les espèces, a dû exterminer des quantités innombrables de nos ancêtres avant ces âges reculés où ils nous apparaissent encore sauvages, dans le demi-jour de l'histoire. Les races incultes qui couvrent de si larges espaces du globe devront de même

survivre, et être représentées, par débris au moins, dans les futures combinaisons de notre monde, et peut-être existe-t-il quelque élément de salut inconnu encore et propre à concilier avec les faits qui se pressent les grands principes de la philosophie et de la religion. Il n'y a là encore cependant que des hypothèses obscures et compliquées; on ne peut que les indiquer, et c'est à l'avenir, à un avenir prochain peut-être, d'y répondre.

CHAPITRE X

LES COOLIES CHINOIS

Contact récent des Chinois avec les Européens en Océanie. — Ce qu'on appelle *coolies*. — Mauvais traitement qu'ils ont à subir. — Leurs représailles. — Révolte à bord du *Spartan*. — Massacre de l'équipage du *Robert-Brown*. — Condamnation du trafic des *coolies* par les États-Unis. — Décroissance de ce trafic.

A côté de la race blanche qui déborde, défriche et colonise et des pauvres indigènes inhabiles à notre civilisation et presque partout détruits ou refoulés, un troisième élément de population s'offre en Océanie, ce sont les Chinois; ils y tiennent aujourd'hui déjà une grande place. Nous les avons entrevus à Taïti et aux Sandwich, mais leur nombre et leur action

sont peu de chose dans ces petits archipels en comparaison de l'importance qu'ils ont prise sur les bords du Pacifique et en Australie. C'est là un phénomène entièrement nouveau, particulier à notre temps et destiné sans doute à exercer bientôt une grande influence. Les vastes États de l'extrême Orient, qui avaient appris à se défier du génie actif des Occidentaux et qui se croyaient préservés de nos entreprises par l'isolement, sont forcés de se jeter dans le mouvement général du monde. Des milliers d'hommes, courbés depuis des générations sans nombre sur le même sillon et végétant dans la misère, commencent à jeter des regards avides et curieux du côté des horizons que nous leur avons entr'ouverts; ils apportent des variétés nouvelles d'idées, d'aptitudes et d'instincts. Naguère, quand les Européens s'en allaient à l'autre bout du monde, ils étaient le plus souvent appelés par des relations de métropole à colonie. Sur les rivages les plus lointains, ils retrouvaient encore l'Europe, et ils pouvaient se croire les seuls acteurs du monde. Ouvrir aux produits de nos industries les grands empire de l'extrême Asie, extérieurement inactifs et en apparence immuables, tel était le rêve des nations maritimes et commerçantes; voici que ces vœux commencent à être dépassés. Le Japon n'en est

encore qu'à modifier l'ancien système de ses relations avec les étrangers; mais la Chine verse déjà au dehors des flots de marchands, d'ouvriers, de mineurs; c'est un débordement qui s'accroît tous les jours. Il semble que le moment est venu où les deux grandes races qui se sont autrefois séparées sur les versants de l'Himalaya et de l'Altaï, l'une, la race blanche, pour aller féconder de son activité les rivages de l'Atlantique, l'autre, la race jaune, pour fonder sur les bords du Pacifique de vastes empires, doivent se rapprocher et créer par leur contact une nouvelle période de l'histoire.

Quels résultats doivent sortir de ce contact? C'est une question à laquelle il serait sans doute bien ambitieux de vouloir répondre, tant ces résultats promettent d'être compliqués. Ce que l'on peut essayer de connaître, ce sont les aptitudes, les qualités bonnes et mauvaises, tout le contingent d'idées et de notions que les nouveaux-venus apporteront, si, comme il semble, ils sont destinés à vivre avec nous d'une vie commune et appelés à agir concurremment sur le globe. Pour cela, il faut les suivre dans les conditions de leur nouvelle existence, les voir à l'œuvre hors de chez eux, dans les contrées vers lesquelles se dirigent leurs émigrations. Ces émigrations ont un double caractère,

selon qu'elles ont été provoquées ou qu'elles sont libres et spontanées. Dans le premier cas, les Chinois sont des mercenaires, ce que l'on appelle des *coolies*, engagés au service des colons anglais, espagnols ou français. Dans le second cas, ils agissent suivant les seules lois de leurs instincts, de leurs besoins et de leur volonté. Ces deux conditions distinctes de leur existence hors de la Chine méritent d'être étudiées séparément, parce qu'elles produisent des résultats très-différents; l'une réussit peu, tend à disparaître et appartient presque à l'histoire du passé, tandis que l'autre prospère, se développe, et c'est elle qui fait présager de grandes complications dans l'avenir.

L'abolition de la traite avait bouleversé le vieux système colonial, et l'Angleterre en souffrait plus que toute autre nation. Les blancs, entièrement inhabiles aux durs travaux des tropiques sous le soleil, devaient, sous peine de perdre Maurice, la Guyane et les Antilles, aviser au remplacement des bras dont ils étaient privés désormais en partie. Les Anglais songèrent d'abord à recruter des travailleurs sur la côte occidentale de l'Inde, et ils en importèrent un grand nombre à Maurice. Ces Indiens sont ce que l'on appelle proprement des *coolies*, nom qui par la suite a été appliqué à toute espèce de travailleurs recrutés parmi les Chi-

nois ou parmi les nègres. Les Français de la Réunion eurent recours à ces mêmes Indiens et aux Malgaches. Cette ressource, suffisante pour les îles de la mer des Indes, ne pouvait convenir à tout le vaste système des colonies anglaises. Les Indiens refusaient de contracter des engagements pour des contrées trop lointaines; ils sont peu laborieux, et en outre la compagnie des Indes anglaises, après avoir interdit aux Français d'y recruter des bras, opposa de très-grandes difficultés aux colons anglais eux-mêmes, parce qu'elle craignait que l'émigration, qui s'emparait des sujets les plus robustes et les plus vaillants, ne prît trop d'extension. Il fallut essayer d'un autre moyen, et ce fut alors que les Anglais, imités par les Espagnols, tournèrent les yeux vers les Chinois. Quant aux Hollandais, il y avait longtemps déjà, comme nous le verrons, qu'ils se trouvaient en contact avec l'émigration chinoise dans les Indes néerlandaises.

Des agents s'adressèrent donc à la population dont regorgent le Fo-kien, le Kwang-si et les autres provinces méridionales et maritimes; ils répandirent leurs appels et prodiguèrent leurs promesses à Hong-Kong et dans les cinq ports. D'abord peu d'individus y répondirent; les Chinois n'avaient pas encore pris l'habitude de regarder au delà de leur pays; pour eux, le

monde était toujours renfermé entre la grande muraille et leurs rivages; les lois qui interdisent l'émigration n'avaient guère cessé d'être respectées. Aujourd'hui ces lois subsistent, mais on les élude sans scrupule et sans difficulté. Cependant, quelques essais partiels ayant paru réussir, les colons crurent avoir mis la main sur le remède qui devait ramener la prospérité dans leurs cultures de cannes et de coton. Leurs agents devinrent plus pressants; les mandarins d'Amoy ou de Canton, bien payés, fermèrent les yeux sur le départ des misérables qui encombraient les rues des villes chinoises; enfin le branle fut donné. Quelques Chinois, rapatriés après l'expiration de leur engagement, émerveillaient la foule sans pain et sans gîte par le récit des richesses et de l'espace qu'offraient des terres fécondes vierges d'habitants. Dans une période d'une dizaine d'années, de 1840 à 1850 environ, les Chinois se laissèrent exporter, travaillèrent dans les colonies et y rendirent quelques services. Cuba sollicitait en 1847 de sa junte royale l'introduction de colons asiatiques, et s'en trouvait fort bien. En général, on vantait la docilité, la frugalité, l'intelligence des nouveaux *coolies*.

Diverses circonstances ne tardèrent pas à modifier cet état de choses : après avoir mis leur activité au

service d'autrui, les Chinois commencèrent à songer qu'ils trouveraient plus de profit à l'utiliser pour leur propre compte. Beaucoup d'entre eux, durant leur temps de service, trouvaient moyen, à force d'économie et de persévérance, d'amasser un petit pécule, et ils essayaient d'exercer librement quelque industrie, ou se faisaient rapatrier pour aller de chez eux aux Philippines. D'ailleurs les planteurs ne tenaient pas tous loyalement les conditions stipulées; beaucoup ne semblaient faire aucune distinction entre les noirs, autrefois leur propriété, et les Chinois, simples mercenaires. Le fait qui par-dessus tout ouvrit les portes du Céleste Empire, et présenta l'émigration sous une forme nouvelle, fut la découverte de l'or. Nous verrons quelle immense impulsion il donna à l'émigration libre. Toutefois les engagements de *coolies*, loin d'être suspendus, devinrent plus nombreux, parce que les Chinois des provinces méridionales se portaient en foule dans les ports ouverts aux étrangers. Si le trafic des *coolies* se développait, les abus se multipliaient aussi : le Chinois était regardé comme une marchandise, et les matelots s'ingéniaient par tous les moyens à le froisser dans ses habitudes et dans ses goûts; avec sa longue queue, sa figure étrange, ses usages nouveaux et bizarres, *John Chinaman* était le

but de constantes railleries. Qu'était-ce d'ailleurs que cet être à face jaune et aux yeux obliques? Une espèce inférieure, un objet de trafic, presqu'un esclave. Livré à la rapacité des agents et à la grossièreté des hommes du bord, l'émigrant n'obtenait ni la protection ni les égards promis; les uns rapinaient sur la ration de riz et de thé, les autres se jouaient durement de lui. Sa queue même, l'objet sacré de sa personne, à laquelle on ne saurait toucher sans exaspérer le Chinois le plus pacifique, n'était pas respectée; les matelots ne connaissaient pas de plus grand plaisir que celui d'en attacher plusieurs ensemble; quelquefois ils allaient jusqu'à les couper. John Chinaman sortait par intervalles de son calme habituel, et se livrait alors à de terribles représailles. Parmi les hommes recrutés au hasard sur le port d'Amoy ou de Shanghaï sans autre garantie que celle de la vigueur physique, beaucoup étaient le rebut de la population, et se tenaient prêts à saisir les occasions de meurtre et de pillage. Aussi ces dernières années ont-elles enregistré plus d'un drame terrible.

A la fin de 1855, une barque anglaise, le *Spartan*, était partie d'Amoy en destination de Sydney, emportant un chargement de deux cent cinquante *coolies*. Ils avaient conclu, par l'intermédiaire d'un interprète

chinois et d'un agent qui parlait leur langue, un engagement de cinq ans. Chaque homme était muni d'un papier signé par le capitaine du *Spartan*, par le contractant chinois, et certifié par l'agent comme traduction conforme. En vertu de ce document, chaque Chinois s'engageait à servir le capitaine, ses agents, administrateurs, actionnaires, ou toute personne qui serait mise en sa place, à titre de berger, fermier, serviteur, pour cinq années à dater de l'engagement. Le capitaine convenait de son côté de payer quatre dollars par mois, et de fournir une ration hebdomadaire de sucre, riz, blé, viande et thé; les gages partaient du quatorzième jour après l'entrée dans la colonie. Huit dollars avancés à chaque Chinois au moment de son départ devaient être déduits des gages. Les hommes, dit le correspondant de Singapore qui transmettait au *China Mail* ce récit, avaient été bien traités dans le trajet, et avaient obtenu autant de liberté qu'en comporte l'étendue du bâtiment. Tout alla bien pendant les huit premiers jours; le neuvième, tandis que le capitaine avec un maître se trouvait au milieu des *coolies*, que le chef-maître était à une extrémité du bâtiment et les hommes à l'arrière, tous les Chinois s'élancèrent, se saisirent du timonier et s'efforcèrent de le précipiter par-dessus le bord. Celui-ci parvint à

leur échapper et se réfugia dans les cordages. D'autres cependant se jetaient sur les cabines et arrachaient les baïonnettes en laissant les mousquets, faute, à ce qu'il paraît, de savoir s'en servir. Plusieurs hommes furent frappés de coups de couteau, le second maître tué, le capitaine lui-même grièvement blessé. Cependant l'équipage, revenu de sa première surprise, se défendit de son mieux; les mousquets entrèrent en jeu, une douzaine de Chinois furent fusillés et jetés à la mer; l'ordre se rétablit. Le *Spartan*, escorté par un navire américain qu'il avait rencontré, se dirigea sur Singapore, où une partie des Chinois fut livrée à la cour de justice pour meurtre et piraterie.

L'affaire du *Robert Browne* fut autrement terrible. Ce bâtiment américain avait quitté Amoy le 20 mars 1852, avec quatre cents *coolies* en destination pour Cuba et le Pérou. A la hauteur des îles Loo-choo, entre Formose et le Japon, quelque mécontentement s'était manifesté parmi les embarqués, sans être tel cependant qu'il pût exciter des craintes sérieuses, lorsque trente Chinois assaillirent inopinément le capitaine, l'égorgèrent, et massacrèrent la plupart des matelots. Le second, retiré avec quelques hommes sur le gaillard d'avant, engagea une lutte désespérée, mais

inutile. Neuf matelots qui avaient cherché un refuge à l'arrière du bâtiment furent seuls épargnés; les Chinois leur ordonnèrent, le poignard sur la gorge, de prendre la manœuvre. Du haut d'une des cabines construites sur le pont, le chef de la bande, un Chinois d'Amoy qui parlait l'anglais, un *revolver* à six coups dans une main, un drapeau dans l'autre, donna le signal du pillage, et en quelques instants tout le bâtiment présenta une scène d'affreux désordre. Les papiers du bord, les instruments, les effets du capitaine, tout cela gisait pêle-mêle avec le riz, le biscuit, le poisson salé; des Chinois brisaient les chronomètres pour voir si la monture n'était pas en or; d'autres s'amusaient à faire courir en gouttelettes le mercure des baromètres; un d'eux avait forcé la caisse aux médicaments, et, croyant avoir mis la main sur quelque liqueur de prix, il vidait les bouteilles en mangeant du biscuit; celui-là mourut au bout de quelques heures. Les cartes marines, déchirées et maculées de sang, gisaient sur le pont, et les Chinois couraient, gesticulaient, hurlaient tous ensemble. Ils se firent conduire à une petite île située au nord de Formose, ancrèrent et prirent terre avec les embarcations en ne laissant que vingt-deux des leurs à la garde des neuf matelots; mais tandis qu'ils étaient absents, le vent se mit à

souffler du rivage, les Américains en profitèrent pour couper le câble; par les promesses et les menaces, ils se rendirent maîtres de leurs gardiens; un bâtiment qu'ils rencontrèrent leur vint en aide, et ils purent regagner Amoy. Le motif ou tout au moins le prétexte de l'insurrection se trouvait dans les mauvais traitements et dans l'outrage fait à plus de deux cents Chinois, qui avaient été privés de leur longue tresse de cheveux.

Ces événements et d'autres semblables eurent en Amérique et en Asie un grand retentissement. Les journaux de Shanghaï, de Hong-kong et des États-Unis prirent parti contre le commerce des *coolies*, signalant les dangers qu'il présente, enregistrant les catastrophes et déclamant contre ce qu'ils appelaient la traite des jaunes, le commerce des esclaves chinois. Cependant il fallait des bras dans les colonies; de plus, le transport des Chinois se trouvait fort lucratif en dehors de ces sanglants épisodes : le trafic ne fut pas interrompu. Voici quelles étaient les promesses et les conditions de l'engagement offert par les agents anglais chargés de recruter des *coolies* pour les Antilles : un climat chaud, la même température que dans la Chine méridionale; la distance est grande, mais on la franchit dans des bâtiments commodes et bien dispo-

sés; les usages des travailleurs ne subiront aucun changement; l'engagement est de cinq années. Après une expérience d'un an ou de dix-huit mois, on sera rapatrié si le travail déplaît. Seront alloués quatre dollars par mois, un à l'avance; deux habillements complets chaque année; dix livres et demie de riz blanc ou de blé par semaine, quatre de bœuf, porc ou poisson salé, une de sucre, une once de thé, remplacées à volonté par deux dollars. Chaque Chinois aura un coin de terre pour y cultiver des légumes : il n'y aura pas de travail le dimanche, à moins qu'on ne soit très-pressé, et alors on recevra une paye exceptionnelle. Les femmes et les enfants des *coolies* auront le passage libre et seront rétribués dès leur introduction dans la colonie, s'ils peuvent être utilisés. A bord de chaque bâtiment sera placé un interprète chargé de rester un an ou deux avec les *coolies* pour leur enseigner les usages et les lois du pays où ils seront transportés. Enfin les soins médicaux leur seront prodigués.

Si les Anglais faisaient de leur mieux pour régulariser ce trafic et en tirer quelque profit, les Américains des États-Unis, qui n'ont jamais trouvé d'intérêt à le pratiquer pour leur compte, et qui ont les premiers entrevu et redouté la concurrence de l'activité chinoise, s'en déclaraient les adversaires absolus. De 1853

à 1857, cette question reparaît dans tous les documents législatifs publiés par le congrès de Washington : il n'y a pas de commerce plus immoral et plus infâme; il est égal à la traite et a coûté la vie à nombre de victimes sans enrichir les survivants; il se fait par bâtiments américains, et il en résulte que les honorables relations des deux empires en sont compromises; les citoyens des États-Unis feront donc bien de s'abstenir de cet odieux trafic. En janvier 1856, par acte signifié publiquement, le gouvernement américain déclare illégal, immoral, plein d'horreurs, ce commerce des *coolies*, qui entraîne, au mépris des anciennes lois de l'empire et des décrets récents, des hommes, des femmes, des enfants, sans qu'ils sachent où, et les fait pour la plupart périr misérablement. Les capitaines américains sont plus que jamais invités à s'en abstenir; mais le moyen de détourner un citoyen des États-Unis d'une industrie lucrative?

On se bornait, dans les ports de la Chine ouverts aux étrangers, à prendre toutes les mesures que l'on croyait propres à conjurer les périls attachés à ce commerce, et à garantir, au moins de la part des Chinois, le loyal accomplissement des conditions stipulées. Nous avons vu quelles étaient les promesses et les offres des agents anglais; ils s'efforçaient de prendre les *coolies*

par la douceur. En outre, les recommandations les plus minutieuses étaient prescrites par les agences aux capitaines chargés du transport des *coolies*, pour éviter tout motif de désaccord et de mécontentement. De leur côté, les autorités portugaises de Macao prenaient à tâche de réglementer par des prescriptions précises et sévères le transport des Chinois. Malgré ces précautions, l'emploi des *coolies* a été en déclinant jusqu'au moment où la guerre de Canton lui a porté un dernier coup. Il n'a pas entièrement cessé ; Amoy, Shanghaï, Hong-kong en ont encore fourni durant la période des hostilités qui se sont élevées entre l'Europe occidentale et le Céleste Empire ; mais cette ressource est devenue tout à fait insuffisante, les colonies s'efforcent d'y suppléer par l'engagement des noirs libres, et l'Angleterre a songé même à transporter sur ses cultures de cannes et de coton les cipayes rebelles dont son armée de l'Inde pouvait s'emparer. Quant aux Chinois qui consentent encore à subir la condition de *coolies*, ils sont loin de déployer la même activité et la même énergie que ceux qui travaillent pour leur propre compte. Cette forme de leur émigration a été le point de départ du grand mouvement qui entraîne tant d'hommes hors des vieilles barrières de la Chine ; mais pour les voir à l'œuvre dans le complet

développement de leurs instincts et de leurs facultés, il faut les suivre, dans leur émigration libre, en Californie, en Australie, à Bornéo, aux Philippines, partout où les conduit le besoin de vivre et où les retient le désir d'amasser.

CHAPITRE XI

LES CHINOIS DANS LE PACIFIQUE

Les Chinois de Californie. — Leurs qualités et leurs défauts. — La Petite-Chine à San-Francisco. — Divertissements, jeu, théâtres, cérémonies religieuses. — Amour du sol natal. — Les Chinois d'Australie. — Répulsion qu'ils produisent. — On veut les expulser. — Plaidoyer de Quang-Chew. — John Bull et John Chinaman. — Habitudes, fêtes, associations. — Rareté des femmes. — Les Chinois de Java, de Bornéo, du Japon, des Philippines. — Caractère des Chinois, ce qui leur manque. — Avenir possible de ce débordement.

La nouvelle de la découverte des gîtes aurifères de la Californie traversa le Pacifique avec autant de rapidité que l'autre Océan. Les Chinois qui se trouvaient agglomérés dans les ports ouverts, attendant, les uns un engagement de *coolies*, les autres une occasion de

se faire transporter à Bornéo, où depuis longtemps le travail de l'or leur était familier, se dirigèrent en grand nombre vers la région signalée à leur activité. Dès 1850, un an après la découverte des mines, ils étaient assez nombreux en Californie pour assister en corps aux obsèques du président Taylor, et présenter une adresse pour exprimer la part prise par eux à ce deuil public. Dans les années suivantes, l'immigration augmenta dans des proportions considérables; parmi eux se trouvaient quelques *coolies* amenés par des compagnies, mais en petit nombre, à cause de la répulsion des Américains pour ce genre de travailleurs; ils consentent à en charger leurs bâtiments pour les colonies, parce que le transport en est lucratif, mais ils n'en veulent pas chez eux. Au surplus, le Chinois libre ne tarda pas à être vu avec non moins d'antipathie.

Ces nouveaux-venus se distinguèrent, dès leur entrée dans l'état, par un esprit d'ordre et une persistance dans leur nationalité vraiment remarquables. Au milieu de la Babel où des hommes venaient de tous les coins du monde croiser et mêler leurs habitudes et leurs passions, les Chinois restaient toujours fils du Céleste Empire, et gardaient une physionomie particulière; ils ne cherchaient en rien à rompre l'isolement dans lequel les plaçaient leur langue et leurs usages,

organisant le travail entre eux et se récréant à part, d'ailleurs sobres, patients, économes, laborieux, contents du plus mince profit, ne reculant devant aucune tâche, et rappelant, par leurs qualités de patience et de travail, ces Imérétiens, ces Maltais, ces Auvergnats, qui ont monopolisé dans divers pays les travaux pénibles et rebutés. Aux mines, ceux qui n'avaient rien pour entreprendre une exploitation louaient leurs bras aux conditions les plus minimes, quatre ou cinq dollars par mois.

Avec ces qualités et à cause de ces qualités même, les Chinois ne tardèrent pas à devenir pour les Américains un objet de profonde aversion : on ne pouvait voir, disaient les journaux californiens, John Chinaman, John Couleur de Safran, et vivre à côté de lui sans le prendre en haine et en dégoût. Il est sale et couard; habit, couleur, visage, manières, tout répugne dans sa personne. Cependant le pauvre John était, parmi tous les étrangers, le seul qui payât scrupuleusement la licence exigée des mineurs; il était facile et conciliant, se laissant, à la fantaisie des blancs, expulser des lieux qu'il avait choisis, et ne s'avisant jamais de se présenter dans les riches exploitations que ceux-ci se réservent. De l'aveu même d'observateurs américains, il était généralement tranquille, industrieux,

charitable pour ses compatriotes, ne s'adonnait jamais à l'ivrognerie; il était attaché à ses parents et plein de respect pour la vieillesse, qui, disait-il, est la sagesse même. Tout ce qu'il demandait, c'était une place, la moindre et la dernière, pour travailler et vivre, puis s'en retourner dans le pays de ses aïeux. En effet, la plupart retournaient en Chine après avoir amassé une petite somme, et ce fait est particulier aux Chinois mineurs en Australie aussi bien qu'en Californie ou à Bornéo. Dans les autres régions baignées par l'Océan Pacifique, ceux qui s'adonnent au commerce, et surtout à la culture, oublient plus facilement le pays où ils sont nés; mais dans celui où ils s'établissent, ils emportent leurs habitudes, conservent leur langue, et transportent pour ainsi dire la Chine avec eux.

Si quelques Chinois, leur petite fortune faite, s'en retournaient, en revanche un si grand nombre affluait que les Américains s'effrayèrent de cette disproportion; dans un seul mois de 1852, il en arriva dix mille, et l'on apprit qu'un nombre égal était en chemin : c'était à craindre que la Californie ne devînt pays chinois. On prit l'alarme, et des mesures furent sollicitées pour mettre un terme à cette invasion. Le président Bigler provoqua de la législature une loi interdisant une plus grande immigration; mais son message

fut repoussé. En effet, si ces Chinois étaient menaçants pour l'avenir, ils étaient bien utiles dans le présent : il était si commode d'avoir sous la main ces hommes qui, pour un mince salaire, faisaient la besogne la plus rebutante ! On se contenta de les détester en s'en servant; la colonie chinoise put vivre et se développer dans la Californie selon ses goûts et ses habitudes; elle est aujourd'hui de cinquante à soixante mille âmes, et elle serait à coup sûr bien plus considérable sans le dérivatif de l'Australie.

San-Francisco pour sa part compte quelques milliers de Chinois, un peu répandus partout, pour les nécessités de leurs industries, mais plus particulièrement confinés dans un quartier que l'on appelle la Petite-Chine, et qui comprend le haut de la rue Sacramento, la rue Dupont et celles qui y aboutissent. Un nombre assez grand de riches marchands chinois y ont leurs boutiques, où ils exposent les différentes productions de leur pays. Ce sont en général des hommes polis, fins, assez instruits et parfois généreux. Beaucoup parlent l'anglais avec facilité, les autres ont des interprètes attachés à leur maison. En 1854, ils ont bâti une espèce de bourse, spécialement à l'usage de leurs compatriotes, et le 29 avril de la même année a paru, par leurs soins, le premier

numero d'un journal chinois, *the Gold Hills News*, petite feuille de quatre pages. *Gold Hills*, la Montagne-d'Or, est le nom que les Chinois donnent à San-Francisco. Les riches marchands de la Petite-Chine s'habillent d'une façon somptueuse; ils ont des maîtresses qu'ils entretiennent, forment des cercles où ne sont pas introduits leurs compatriotes de condition inférieure, et s'adonnent à des plaisirs plus raffinés et plus intellectuels que la masse.

Dans la ville, les Chinois pauvres, et c'est l'immense majorité, sont portefaix, blanchisseurs, tailleurs; on les voit en foule laver le linge aux puits et sur les bords des lagunes, ou le repasser avec leurs petits réchauds de charbons ardents. Pour la récréation de ce public, sont ouvertes, dans les rues Dupont et Sacramento, nombre de maisons de jeu, pleines nuit et jour. Les pièces contiennent trois ou quatre tables avec des bancs; à la partie la plus reculée de chacun des salons principaux se trouve un orchestre de cinq ou six musiciens qui produisent, avec leurs bizarres instruments, les sons les plus discordants pour des oreilles non chinoises. Quelquefois un chanteur accompagne de notes rauques et aiguës cette étrange musique. On admire, en pénétrant dans ces lieux de plaisir, l'air grave et mélancolique de tous ces consommateurs chi-

nois et leur singulière façon de s'amuser. Une masse de jetons en cuivre est éparpillée sur une table au-dessus de laquelle se balancent des lanternes en papier de couleur; le banquier, avec une mince et longue baguette, agite et compte les jetons un à un, tandis que les joueurs suivent avec une attention avide tous les mouvements, en échangeant de loin en loin des sons rauques et gutturaux.

Le petit nombre de femmes chinoises qui se sont transportées en Californie ont pris pour leur part de commerce la prostitution. Jusqu'en 1851, il n'en vint que fort peu, car les lois qui interdisent l'émigration sont particulièrement sévères en ce qui les concerne. Peu à peu, les profits étant très-considérables, le nombre s'en accrut malgré les Chinois même, qui font tous leurs efforts pour les retenir en Chine. C'est, il paraît, la portion la plus indécente et la plus éhontée de toute la population de San-Francisco.

A leurs maisons de jeu les Chinois ont ajouté le divertissement du théâtre : en 1852, une compagnie dramatique régulière arriva de Chine et monta des pièces purement chinoises; l'année suivante, un second théâtre fut ouvert. Ils ont en outre un autre genre de distraction qui offre un caractère religieux, et qui se renouvelle à deux périodes de l'année, au

printemps et à l'automne. Ils forment des processions et marchent à leur cimetière en longues bandes séparées avec bannières et musique en tête. Sur leurs larges étendards s'étalent de grands dragons dorés, et ils portent avec eux des viandes de porc et de bouc rôties dont l'odeur est agréable, disent-ils, aux esprits de leurs parents et de leur compagnons morts. Ils brûlent des pétards, des papiers mystiques, forment des danses bizarres, puis retournent à la ville en procession, comme ils sont venus, pour manger et se réjouir. Tous prennent part à ces fêtes nationales ; il y a cependant parmi eux un grand nombre de chrétiens, et une mission s'est installée à San-Francisco même. Ils tiennent d'ailleurs bien profondément à leurs habitudes et à leur pays ; un fait singulier en donnera la preuve. Le 26 mai 1856 entra dans le port de Hong-kong un bâtiment qui venait de Californie ; pour chargement, il y avait trois cents cadavres. Les parents et les amis de Chinois morts les avaient fait exhumer et transporter de Sis-kyiou et de Mariposa à Francisco, puis il les avaient placés dans de longues caisses, et ils leur faisaient traverser l'Océan pour qu'ils pussent dormir dans le pays de leurs ancêtres. Pour satisfaire à ce soin pieux, ils n'avaient pas craint de dépenser des sommes énormes. A cette occasion,

le *Daily California* écrivait : « La Californie n'a pas de rivale dans l'exportation du Chinois; elle tient le monopole : nous importons le Chinois à l'état brut, vivant; nous le renvoyons manufacturé, mort! »

Ces hommes ont aussi un étrange point d'honneur : il arrive parfois que le débiteur qui ne peut payer ses dettes se tue; la mort règle ses comptes. Il paraît que des femmes même se sont empoisonnées avec de l'opium, ne pouvant pas remplir leurs engagements. Des espèces de sociétés secrètes et des lois intimes semblent exister au milieu d'eux, diriger leurs actions et amener l'oppression ou le châtiment de quelques-uns. La police, lorsqu'elle voyait ceux-ci maltraités par leurs compatriotes, essayait d'intervenir comme protectrice, mais le plus souvent sans succès; les opprimés, soit terreur, soit convention, refusaient de mettre à profit sa bonne volonté. Il n'est pas possible de savoir en vertu de quelles causes et de quelles règles ils agissent ainsi; les Chinois n'ont jamais répondu que par des mensonges aux questions relatives à cet objet. D'ailleurs ils se conforment pleinement aux lois de l'État et aux ordonnances municipales, et, s'ils y manquent, ce n'est le plus souvent que par ignorance.

A la suite des nombreux et vastes incendies qui ont

désolé San-Francisco, cette ville a en partie remplacé les maisons de bois par des maisons de pierre, et cette pierre, traversant le Pacifique, venait toute taillée de la Chine. Cependant le quartier chinois est presque entièrement construit en bois, et beaucoup des maisons qui le composent ont été apportées en pièces de Chine et remontées sur place : elles sont petites et incommodes; on ne saurait croire pourtant quelle quantité de monde s'y entasse. Il n'y a qu'un nombre très-minime de Chinois qui aient adopté le costume européen; les autres conservent leur vêtement national, leur longue queue, et c'est surtout à cette cause, au mouvement des rues, à l'activité qui y règne constamment, aux lanternes en papier peint qui les éclairent, que le quartier chinois doit sa physionomie originale.

En Australie, les trente ou quarante mille Chinois répartis dans les districts aurifères n'ont de même rien abandonné de leurs habitudes et de leur caractère national. Melbourne, comme San-Francisco, a ses rues chinoises. C'est à partir de 1854 que l'émigration, sans abandonner la Californie, se porta de préférence vers l'Australie, à cause sans doute du moindre éloignement et par économie, car les Anglais ne lui ont pas fait meilleur accueil que les Américains. La légis-

lature, en les voyant arriver en foule, prit des mesures qu'elle croyait propres à les détourner : elle imposa dix livres sterling par tête, et interdit aux bâtiments d'importer plus d'un Chinois par dix tonnes ; mais les navires, se détournant de Port-Philip, abordaient dans d'autres parties du continent australien, et y déposaient les Chinois, qui gagnaient par terre la colonie, en sorte que le port de Melbourne était privé, sans résultat, d'une de ses principales sources de revenu. Cette mesure, qui manquait son effet, fut supprimée ; la première subsista seule. Les Chinois payèrent l'impôt, et l'immigration continua, amenant chaque mois des milliers de travailleurs, si bien que l'alarme se répandit de nouveau. Les feuilles publiques déclamèrent contre cette invasion, qui menaçait de faire disparaître les blancs au milieu des Mongols et des Chinois « comme des aiguilles dans la paille. » La chambre de commerce se réunit en conférence extraordinaire pour agiter la *question chinoise* et délibérer sur les cinq articles suivants : — Les traités entre la Grande-Bretagne et la Chine permettent-ils à une colonie anglaise d'exclure les natifs chinois ? — Le gouvernement de Victoria a-t-il le droit de restreindre le mouvement qui s'opère entre ses ports et ceux de la Chine ? — Quels résultats une loi

d'exclusion relative aux Chinois peut-elle avoir sur la vie et les propriétés des sujets anglais résidant en Chine ? Quels résultats sur le commerce de la Grande-Bretagne et des colonies australiennes avec la Chine ? — Quelles seraient les mesures propres à établir la paix et l'harmonie entre les Chinois et les colons blancs ?

En présence de ces nouvelles menaces, les Chinois conçurent des craintes sérieuses ; ils discutèrent les moyens de détourner le péril, confièrent à un des vieillards qui les avait amenés le soin de leur défense, et voici quel fut le plaidoyer de John Chinaman :

« *Quang-chew, nouveau débarqué, homme sain de raison et d'affections, et cinquième cousin du mandarin Ta-quang-tsing-loo, qui possède plusieurs jardins près de Macao.*

« Bon peuple de la région attrayante de l'or, moi, homme de quelques années d'âge au delà des Chinois débarqués sur la plage hospitalière de vos champs jaunes, et désirant d'abord exprimer avec respect la gratitude et l'humilité que je porte dans mon cœur, ainsi que tous mes compagnons de voyage, sans oublier ceux qui sont modestement en chemin ; moi,

homme de modération et de prudence, sachant, selon le sage précepte de Cung-foo-t'see et de Lao-shang, examiner la question sous les deux faces avant de me prononcer, je ne puis trouver de mots pour exprimer la surprise que me causent les bambous noueux et mal taillés qui, selon le rapport de notre interprète Atchaï, menacent les épaules des émigrants du Céleste-Empire-Fleuri, notre lointaine terre natale.

« L'homme est sujet à bien des erreurs, entouré de bien des ténèbres ; il doit se soumettre avec résignation. Il faut qu'il soit patient et respectueux, toutes les bonnes lois enseignent cela, et les Chinois honorent et respectent les lois, parce qu'elles sont les plus belles fleurs et les plus beaux fruits que le soleil du ciel ait extraits des racines de la sagesse. De plus, l'homme doit se courber comme un arc devant les gouverneurs et les supérieurs, car eux-mêmes sont les racines de la sagesse. Aussi, avec toutes les cérémonies d'usage, souhaitons-nous d'approcher et de nous courber devant le gouvernement de cette ville.

« En quoi donc nous, Chinois, humblement débarqués sur vos délicieuses plages, avons-nous pu donner justement cause à votre colère? C'est ce que nous souhaitons tous d'apprendre. L'homme en tout temps

a besoin d'instruction, et surtout lorsqu'il vient sur une terre étrangère. Notre interprète Atchaï n'a pas voulu nous ménager une déception; Atchaï est un digne jeune homme, autrefois agent de Houqua et Mowqua, marchands de thé; mais il peut avoir mal interprété vos débats et nous les avoir mal rapportés. Telle est mon opinion et celle d'autres gens respectables.

« Je sais par le témoignage de plusieurs personnes distinguées de notre pays, et j'ai été convaincu par d'autres qui ont vécu en Australie et sont retournées dans le Céleste-Empire-Fleuri, que non-seulement le peuple d'Angleterre vient ici, mais encore celui de l'Inde, du Japon, d'Amérique et même des terres de France et d'ailleurs; qu'aucun peuple d'aucune contrée civilisée où les arts et les travaux utiles sont étudiés d'après les plus sages et les plus anciennes traditions et appliqués avec succès n'est exclu, mais qu'il est, au contraire, cordialement accueilli des deux mains et au son des triangles et des tam-tams. Donc, en raison de cela, en toute révérence et avec toutes les cérémonies d'usage, moi, l'orateur de ceci, Quang-chew, homme très-humble, mais de quelque raison, je ne puis penser que le gouverneur, qui tient dans sa main la balance de la sagesse, que ses hauts et sages

conseillers (ses mandarins d'écorce d'orange) proposent que toutes les nations soient bienvenues, excepté la nation chinoise. J'en appelle à vous tous, peuples divers de l'attrayante contrée de l'or : ne serait-ce pas un procédé manquant de justice et de droiture? A la pensée d'être renvoyés misérablement et sans avoir causé d'offense, bien qu'innocents, bien que purs de toute faute, nous sommes remplis de crainte.

« Parmi nous, il y a des hommes habiles dans le jardinage et sachant cultiver toute espèce de fleurs et de fruits, des charpentiers et des ouvriers qui travaillent les bois précieux et l'ivoire ; nous avons de fins agriculteurs qui savent comment on tire parti d'un bon et d'un mauvais sol, particulièrement Leu-Lee et ses cinq neveux ; nous avons aussi deux ouvriers qui sont habiles à ornementer les ponts, et un homme plein d'adresse, nommé Yaw, qui excelle dans l'art de faire des cerfs-volants aux ailes immenses, avec de grands yeux en verre. Nous recommandons encore le petit Yin, qui s'entend à l'éducation des poissons, oiseaux, chiens, chats. Enfin nous avons aussi d'excellents cuisiniers qui ne permettent pas que rien soit gâché ou perdu, des serruriers, des ciseleurs, des hommes habiles à faire des ombrelles, et

bien d'autres. Faut-il que tous ces talents soient renvoyés avec disgrâce? Si par malheur il en est parmi nous qui, dans l'ignorance de vos lois, aient commis quelque offense, punissez-les. Il y a deux manières d'instruire les hommes : les sages préceptes et les châtiments. Voilà ce que j'avais à dire; mais il faut que je parle un peu de l'or.

« J'ai beaucoup réfléchi sur ce sujet, et je puis affirmer que chacun de nous n'est pas appelé à trouver une fortune. Quelques-uns même ne trouveront rien du tout. Alors ces pauvres gens reviendront dans cette ville ou iront dans les autres, dans les villages, dans les fermes, et vendront leur temps pour un bien mince salaire, pour un peu de riz... Une immensité de terres au delà de cette ville n'a jamais été cultivée, et moi, Quang-chew, l'orateur de ceci, homme plein d'humilité, mais de quelque raison, je suis certain que beaucoup de ceux qui ont eu le bonheur de trouver de l'or sont aujourd'hui possesseurs d'une large portion du sol. La possession de la terre fait les délices de l'homme; il est fier de dire : « Mon enclos, mon jardin, ma ferme. » Mais ces terres sont encore incultes, et cela parce que ceux à qui elles appartiennent sont accoutumés seulement à travailler dans les mines d'or, et non à labourer le sol, et aussi parce

que le nombre des bras n'est pas en rapport avec les besoins de l'agriculture.

« Si ce discours a quelque raison en soi, je sais qu'il sera écouté d'une oreille attentive et la tête penchée sur une épaule. J'espère anxieusement que le gouverneur de cette ville et de toutes les villes et terres environnantes daignera réfléchir un peu sur mes paroles, dans l'espérance de quoi, et avec une profonde humilité de cœur et le cérémonial d'usage, nous attendons en silence une réponse couleur de vermillon. »

Le Chinois gagna sa cause, et son plaidoyer, rempli de tant d'art et de finesse, méritait bien ce succès. La chambre de commerce de Melbourne déclara que, dans son opinion, il était contraire à l'esprit de notre âge, opposé aux intérêts de la colonie et aux traités avec la Chine, de voter aucune loi destinée à interdire aux Chinois l'accès de l'Australie. Les régions de l'or demeurèrent donc toutes ouvertes à l'industrieuse activité de cette multitude d'hommes que la misère chassait de chez eux, et qui s'en venaient demander au reste de la terre du travail et un peu de pain; mais, comme en Californie, les Chinois furent à Victoria un objet de haine et d'horreur. Ils avaient beau se faire humbles et petits, ils étaient la cause de tous

les préjudices; ils chassaient les blancs de leurs mines. Sans doute ils ne s'y prenaient pas par la force, mais ils absorbaient une énorme quantité d'eau pour leurs opérations, et d'ailleurs qui pourrait tenir à la puanteur et à la saleté de leur voisinage ? Il est bien vrai qu'ils ne se permettent pas d'exploiter de nouveaux *placers* et qu'ils se contentent de relaver des mines abandonnées ; mais ne voyez-vous pas qu'ils enlèvent ainsi aux colons la ressource de revenir eux-mêmes plus tard à ces mines? Et de plus, quel dépit si le Chinaman fait sa petite fortune et récolte quelque riche butin dans le lieu creusé par le blanc et délaissé par lui comme stérile !

L'animosité des deux races se traduisit en rixes fréquentes. Voici John Bull et John Chinaman devant la cour de justice ; ils veulent parler ensemble, et c'est en vain que le juge fait un appel aux nobles sentiments qui doivent animer quiconque vit sur une terre anglaise ; il a grand'peine à débrouiller le fil embarrassé de la cause. John Bull atteste que, passant sur le soir à travers le quartier chinois avec un ami qui s'était permis un *extra*, et qui en conséquence allait un peu la tête en poupe, ils ont été assaillis par A'hin, par A'chin et par une douzaine d'autres, accablés d'injures et de coups jusqu'à craindre pour leur vie.

Par bonheur, l'*extra* n'avait pas affaibli les poings de John Bull, et il a pu mettre l'adversaire en fuite. Quand c'est au tour du Chinois de témoigner, il s'agit d'abord de lui faire prêter serment, et ce n'est pas une petite affaire. Quelquefois il affirme qu'il est chrétien, et son conseil garantit qu'il connaît la valeur du serment ; mais quand cela n'est pas bien démontré, on recourt à l'épreuve solennelle du vase brisé, et comme le Chinois est d'une économie proverbiale et que les autorités ont déclaré que le vase mystique serait fourni par la partie plaidante, John Chinaman se munit d'un vase fêlé, d'un fragment où même simplement d'une anse pour garantir la vérité de son témoignage. Il affirme pour sa part qu'il a été assailli durement et sans motif, tandis qu'il était paisiblement accroupi à la porte de sa tente. Le fait est que le Chinois se tient à l'affût de l'Européen ivre, et que s'il peut l'attirer dans un coin reculé, où il est sûr qu'aucun secours ne lui arrivera, il le jette à terre et l'accable de coups ; c'est ainsi qu'il se venge des injures et des dédains continuels auxquels il est en butte.

Habitudes, fêtes, associations, les Chinois de l'Australie, comme ceux de la Californie, ont conservé tous les caractères de leur physionomie nationale. En mai 1856, ils ont, à l'imitation de ceux-ci, publié un jour-

nal, le *Chinese Advertiser*. En septembre suivant, Joss-House a été inauguré. C'est un édifice en bois de deux étages, long de soixante-dix pieds et large de trente-cinq, consacré aux rites de la religion chinoise. Les entreprises de cette nature sont accomplies au moyen de souscriptions, et l'argent ne manque jamais. Des tentatives faites par des missionnaires protestants pour établir des missions à Melbourne et à Castlemaine n'ont pas réussi ; ceux même des Chinois qui se disent chrétiens conservent les grossières superstitions de leur pays. Ainsi, lors de l'éclipse de soleil qui eut lieu en Australie en 1856, tous frappaient sur des casseroles et des chaudrons pour détourner le méchant esprit qui voulait engloutir le soleil. Il est d'usage aux mines de ne pas travailler le dimanche. Les Chinois, malgré le regret qu'ils éprouvent de perdre une journée, s'abstiennent de travailler pour ne pas contrevenir à cette règle ; mais ils ne vont pas, comme l'espéraient les missionnaires, se distraire à l'office : ils restent dans leurs tentes, s'occupent des petites affaires de leur ménage, se rasent la tête et tressent leur longue queue.

Ils n'ont presque pas amené de femmes en Australie. M. Westgarth rapporte, d'après une autorité très-admissible, que sur trente mille Chinois il y avait quatre

femmes seulement. Toute la masse chinoise est accusée d'immoralité. Quelques individus en très-petit nombre ont épousé des femmes étrangères. Outre le travail des mines, les Chinois se sont attribué le menu commerce de détail et toute espèce de labeur pénible et rebuté ; ils rendent à la colonie mille services dont elle se passerait difficilement. Aussi, en dehors des matelots et des gens du peuple qui, en les détestant et les maltraitant, obéissent à une antipathie instinctive, ils ont, parmi les gens qui raisonnent et qui écrivent, des partisans aussi bien que des adversaires. Les premiers les appellent et les admettent sans restriction, au nom de l'humanité et des progrès de la civilisation ; les autres s'effrayent de ce débordement : ils redoutent leur industrie patiente, et il faut reconnaître en effet que la concurrence de l'invasion chinoise est une des grandes questions de l'avenir.

Bien longtemps avant de se répandre dans les colonies européennes, les Chinois ont entretenu des relations avec leurs voisins et se sont disséminés dans les grands archipels occidentaux du Pacifique. Tout le monde sait que Kiachta est l'entrepôt du commerce considérable qu'ils font avec la Sibérie. Au Japon, ils jouissent de priviléges un peu plus étendus que les Hollandais. Un officier de notre marine, qui le pre-

mier a montré le pavillon français aux ports du Japon que se sont fait ouvrir les Américains, M. Tardy de Montravel, a visité leur comptoir de Nangasaki. « Le quartier chinois, dit cet officier, fermé par un mur, est situé à l'une des extrémités de la ville et contient environ deux cents maisons ou magasins. Cette muraille ne leur interdit pas le libre accès de la ville ; ils peuvent la parcourir à leur gré, mais sous la surveillance incessante d'officiers de police et d'une foule d'espions. Leurs priviléges sont compensés par un tribut assez fort qu'ils payent au gouverneur de Nangasaki sous le nom poétique de *fleur d'argent*. Il est vrai qu'ils ne sont pas, comme l'ont été jusqu'ici les Hollandais, tenus d'envoyer à des époques déterminées ces ambassades qui nous ont appris à peu près tout ce que jusqu'ici nous savons de Yedo, mais qui absorbent la plus grande partie des bénéfices de la factorerie. » M. de Montravel a revu les Chinois hors de chez eux, dans la ville toute moderne, mais très-importante, de Singapore, à l'extrémité de la longue presqu'île de Malacca, et comme tous les marins, comme tous les voyageurs, il atteste la prodigieuse activité, la richesse et l'importance de cette colonie chinoise. Elle tient exclusivement tout un côté du port, la rive gauche ; en outre, la plupart des rez-de-

chaussée des maisons sont occupés par des Chinois. Leurs demeures sont en général des bouges obscurs et sans air, où s'agite pêle-mêle un nombre incroyable d'êtres vivants, hommes, femmes, enfants. Tout cela va, vient, travaille; on dirait une fourmilière, mais l'aspect en est sale et nauséabond.

Dans le royaume de Siam, un missionnaire, M. Pallegoix, affirme que sur une population de cinq millions d'âmes environ, il n'y a pas moins de quinze cent mille Chinois. A Bangkok, deux cent mille payent la capitation. Ce sont, il paraît, les plus actifs et les plus industrieux habitants de cette capitale : ils travaillent aux sucreries, font d'immenses plantations de tabac, de poivre, de cannes; ils sont très-habiles agriculteurs et jardiniers. Beaucoup d'entre eux, leur petite fortune faite, s'en retournent dans leur pays. Les plus pauvres s'emploient aux terrassements et aux constructions. Des femmes chinoises se sont transportées dans cette région voisine de la leur; elles font des pâtisseries, élèvent des vers à soie, tressent des nattes, tissent des étoffes. D'autres Chinois font un petit commerce de cabotage le long des côtes et dans les rivières.

Dans la grande île de Java, d'après des documents administratifs qui datent de 1852, près de deux cent

mille Chinois avaient des possessions territoriales très-étendues. La grande ville de Samarang, sur le rivage septentrional de l'île, a aussi son quartier chinois que l'on appelle *Campang-tchina;* après celui des Hollandais, c'est le mieux bâti, et volontiers on s'y croirait dans une ville toute chinoise : les inscriptions des grandes portes qui le ferment, les enseignes, le costume de la foule, la physionomie, le langage, rendent l'illusion complète. Les yeux bridés, les pommettes saillantes, feraient reconnaître des Chinois, à défaut même de leur longue queue et de leur vêtement, uniformément composé d'un large pantalon, d'une veste et d'une chemise se boutonnant sur le côté et de couleur blanche ou noire. Les marchands disposent leurs boutiques avec beaucoup d'art; ils sont avenants, polis et très-intéressés. Dans les croisements avec les Javanais, le type chinois est peu altéré; la peau seulement prend les teintes basanées de la figure des Malais.

Tout le groupe des Philippines a aussi ses Chinois, agents d'un commerce considérable de curiosités et d'objets manufacturés. Un quartier de Manille est rempli de leurs boutiques étroites, où ils savent disposer avec infiniment d'art un étalage des plus variés. La boutique du Chinois est en même temps sa maison;

toute une famille s'y entasse, et le matin, quand vers cinq heures ils ouvrent la porte qui donne sur la rue, il sort de tous ces bouges une odeur infecte. Nombre d'entre eux ont des comptoirs dans tout l'archipel, et les plus riches marchands ont, dans la seule ville de Manille, jusqu'à une douzaine de boutiques contiguës qu'ils font exploiter par des compatriotes pauvres moyennant une mince rétribution, en sorte que l'acheteur, rebuté par le prix d'un objet, se détermine à acheter, s'il entre dans les boutiques voisines, en voyant que ce prix est partout le même. Le montant des affaires faites par quelques-uns de ces Chinois avec les principaux négociants anglais est considérable; il y en a qui font par mois, pour dix et quinze mille dollars d'achats, payables avec des crédits de trois, quatre, six mois après la date de la livraison. Il y en a bien quelquefois qui manquent à leurs payements, mais en général ils sont honnêtes, autant du moins que leur intérêt le commande. La plupart de ces Chinois sont arrivés à Luçon comme *coolies*, sans autre ressource que leurs bras, et c'est à force de travail, de persévérance et d'économie qu'ils se sont libérés d'abord, et qu'ils ont plus tard amassé des fortunes quelquefois considérables. Si pauvres qu'ils soient, ils savent tous lire et écrire. Il n'y en a guère

qui, leur fortune faite, restent aux Philippines ; ils retournent dans leur pays, et cela tient peut-être à ce que l'administration espagnole leur accorde peu de protection et de liberté.

Bornéo, à cause de ses riches mines d'or, est la contrée qui, avec la Californie et l''Australie, attire le plus les Chinois. Il y a bien longtemps qu'ils en savent le chemin, car un État aujourd'hui détruit par les indigènes fut fondé à une époque reculée par des Chinois musulmans dans le district de Burni, au nord de l'île, et une ancienne légende raconte comment un des pics élevés de cette région, le Kina-balou, a pris leur nom. Un esprit femelle d'une grande beauté errait alors dans les gorges de la montagne. Un prince chinois en devint amoureux, et entreprit pour le rencontrer un long voyage; mais il se tua dans son ascension en tombant dans un précipice, et depuis ce temps on appelle l'esprit la *veuve du Chinois*, et la montagne dont il fait son séjour le *Kina-balou*.

A Tundong, sur la branche occidentale du Sarawak, rivière qui coule dans Bornéo du sud au nord, les Chinois ont une riche exploitation d'antimoine, ce sont eux qui ont découvert les mines de fer. Quant à l'or, les Malais ne leur permettant pas l'exploitation du roc calcaire, laquelle est la plus productive, ils font des

tranchées au pied des montagnes et travaillent les sables d'alluvion. D'après des documents qui datent déjà de dix années, le nombre des Chinois occupés aux mines d'or de Mentrada et autres localités du Bornéo occidental montait à trente-deux mille, qui n'arrachaient pas au sol de l'or pour moins de neuf cent trente-six mille livres sterling par an. La population d'agriculteurs, de manœuvres, de petits marchands, était évaluée au double de celle des mineurs ; en moyenne, cinq cents Chinois retournaient chaque année dans leur pays. Pour cela, il faut qu'ils aient au moins deux mille dollars; beaucoup doublent ou même quadruplent cette somme. Ils seraient bien plus riches, la propriété du sol aurifère appartenant au premier occupant, s'ils n'arrivaient dans un état de dénûment complet. Nombre d'affamés, attirés par les perspectives de richesses que leur promettent les rivages aurifères de Bornéo, prennent passage sur des jongues au prix de dix dollars par tête. En débarquant, ils sont incapables de payer cette somme et la petite taxe imposée par l'autorité locale; pressés par des besoins de toute sorte, ils ne peuvent travailler à leur compte et engagent leurs services aux propriétaires de mines pour trois ou quatre ans. Aussitôt leur engagement terminé, ils se remettent au travail avec

une ardeur nouvelle, amassent un petit pécule, et s'en retournent chez eux.

Au Chili, au Pérou, au Brésil, au Nicaragua, on retrouve encore les Chinois; mais à quoi bon insister? Partout nous les voyons les mêmes : industrieux, actifs, patients, ne demandant qu'à vivre et à gagner de l'argent, pour cela se faisant humbles et ne reculant devant aucune peine. Ce sont des fourmis humaines, des millions de juifs qui se déversent sur le globe et en occupent chaque jour de plus larges espaces.

Voici donc la Chine ouverte : on ne peut plus reprocher à ses habitants de se parquer dans un coin du monde, il y a entre eux et nous un large contact, et les peuples commerçants ont enfin atteint le but qu'ils ont si longtemps poursuivi. Qu'on redouble l'activité des métiers de Birmingham et de Manchester. Les traités, ne dussent-ils pas recevoir leur pleine exécution, la Chine vient à nous; ses habitants ne se préoccupent plus des lois séculaires d'isolement; leur vieux gouvernement voudrait en vain les retenir : ils entrent en communication avec les nations occidentales, et le marché qu'ils nous ouvrent est de trois cents millions d'hommes. — Mais ces hommes ont-ils plus besoin d'acheter que de vendre? Sont-ils si riches et si peu industrieux qu'ils doivent échanger long-

temps leur argent contre nos marchandises? Là où nous les avons vus à l'œuvre, ils n'achètent guère; ils travaillent, vendent, ne reculent devant aucune besogne et amassent. Je sais bien que ces expatriés sont des gens profondément misérables; n'y a-t-il pas cependant un instinct commercial et un esprit d'épargne communs à tous les Chinois? Cette race possède dans une certaine mesure l'invention; elle a au plus haut degré la patience. La cause de son infériorité à l'égard de la nôtre, c'est qu'elle a manqué jusqu'ici des ressources du perfectionnement; mais on peut prévoir qu'en contact avec nous elle ne tardera pas à s'approprier nos procédés. Le Chinois, si habile imitateur, mettra-t-il beaucoup de temps à faire fonctionner la vapeur et à dresser des métiers? On ne peut le penser. Alors cette concurrence, qui porte aujourd'hui principalement sur le travail des mines et sur le commerce de détail, trouvera à s'exercer sur une immense échelle, et causera peut-être un véritable préjudice aux fabriques, qui sont la vie et la fortune des nations commerçantes.

Les Chinois semblent préparés par leurs instincts à accaparer le commerce, et prêts à se faire les ouvriers et les courtiers du monde. S'ils viennent jusque dans nos villes d'Europe exercer les petites industries et

apporter leurs services, les repoussera-t-on? L'intérêt immédiat des entrepreneurs, des fabricants, de tous les industriels à qui ils offriront les bénéfices d'un labeur à bas prix s'y oppose; une telle mesure n'a d'ailleurs été praticable ni en Californie, ni à Victoria; comment le serait-elle dans nos pays de liberté accessibles à tous les peuples? Et si les Chinois nous inondent, s'ils privent une partie de nos populations de leurs ressources souvent exiguës, n'en doit-il pas résulter de nouvelles complications dans les difficiles questions du prolétariat? On est heureux de songer qu'avant d'arriver jusqu'à nous, ils ont bien des espaces libres encore à remplir dans Bornéo, dans Célèbes, la Nouvelle-Guinée, sous ces climats tropicaux fermés à la race blanche, et dont l'empire semble réservé par la nature aux noirs et aux jaunes.

Le contact qui commence aujourd'hui entre les Chinois et nous dans ces régions nouvelles ne paraît pas, d'ici longtemps, devoir se convertir en mélange : les deux races ont peu de sympathie l'une pour l'autre, et la famille anglo-saxonne, avec laquelle la race jaune se trouve le plus en relation, est trop exclusive et trop absolue dans sa fierté pour admettre aucun rapprochement intime. Cependant des millions d'hommes ne communiquent pas journellement entre eux sans agir

les uns sur les autres par un certain échange de goûts et de sentiments. On ne saurait nier l'influence réciproque qu'ont jadis exercée et subie les colonies grecques de l'Asie, les peuplades barbares transportées dans l'empire avant la grande invasion, les Grecs en Égypte ou les Phéniciens dans l'Afrique septentrionale. Les temps et les personnages sont changés, mais le principe reste le même, et il est servi de nos jours par la rapidité de la locomotion et la multiplicité du contact. Les Chinois ont beaucoup à recevoir; en retour, qu'ont-ils à nous donner? Ils sont patients, sobres, laborieux; leur unique aristocratie est celle du savoir; leur religion a de merveilleux élans de charité, et l'on ne peut nier que la morale écrite dans les livres bouddhiques ne soit presque égale à la nôtre. Aux époques de déclin dans la foi et les vieilles croyances, chez eux comme chez nous, des hommes ont senti frémir en eux l'amour de l'humanité, et, demandant à la raison les lois de leur conduite, ils se sont rendus dignes, par l'excellence de leurs préceptes, du respect qui s'attache encore à leur nom. Que leur manque-t-il donc?

Ce qui leur manque, c'est de s'être élevés par l'esprit au delà de cette vie présente, c'est le sentiment spiritualiste dont nous avons abusé quelquefois pour

nous égarer dans les profondeurs d'une métaphysique sans issue, mais qui est le principe des nobles actions. Pour les Chinois, il n'y a que cette terre; ils n'ont jamais nourri de plus hautes ambitions et de meilleures espérances; leur législateur lui-même n'a rien inventé de mieux : un large cercle de migrations dans ce monde, puis l'anéantissement. Et cependant le sentiment d'un autre avenir, l'idée que l'homme est supérieur à cette terre, des espérances qui ne se formulent pas, mais que l'on sent même quand on les nie, voilà le seul principe des actions généreuses. Sans ce principe, la meilleure morale, rejetée ou éludée par les intérêts des passions humaines, devient bientôt insuffisante. Si on lit la longue série des préceptes de Çâkyamouni, le législateur bouddhiste, on est frappé de respect et d'admiration. Et cependant y a-t-il quelque part plus d'immoralité que chez les Chinois et les Japonais?

L'introduction au milieu de nous de ces millions d'hommes qui n'ont pas d'autre culte que celui des choses humaines, voilà ce qu'on peut craindre à une époque surtout où tant d'hommes dans nos sociétés, par leurs appétits et leur oubli des jouissances intellectuelles, vont au-devant de ces nouveaux-venus, et semblent par avance se faire les auxiliaires des in-

stincts matérialistes qui menacent le monde. Quant aux arts, cette expression des sentiments de grandeur et de beauté mis dans le cœur de quelques races privilégiées, dépôt déjà affaibli que nous ont transmis la Grèce et Rome, que deviendront-ils si les Chinois sont appelés un jour à exercer sur eux quelque influence? Il ne semble pas, à en juger par l'exemple de l'Amérique, que le grand mouvement industriel leur porte bonheur, et les hommes qui avant tout ne songent qu'à acquérir n'ont guère l'âme accessible aux inspirations de l'art et de la poésie. Quel est le genre de transformation que peuvent apporter les Chinois avec leur représentation des objets grossière et matérielle et leur petit esprit de gain et d'épargne?

Faudra-t-il donc, si notre civilisation se répand sur ces hommes, qu'elle perde en qualité ce qu'elle aura gagné en étendue? Ce serait une triste perspective pour l'avenir. Par bonheur, le progrès a ses destinées contre lesquelles rien ne peut prévaloir; en dehors et au-dessus des prévisions humaines, la Providence garde ses combinaisons, qui n'ont jamais manqué à l'histoire. Il semble que Dieu se soit fait l'architecte d'un édifice dont il ne nous a livré ni le plan ni le but, et dont nous sommes tous les ouvriers plus ou moins humbles. Dans la foule qui s'agite sans savoir

où son guide la mène, il y a quelques privilégiés, le philosophe et l'historien; ils regardent et disent : « Voilà ce qui a été bâti, voilà peut-être ce qui reste à faire. » Mais ils sont sujets à l'erreur, comme tous les hommes. Il y a neuf siècles, nos aïeux, levant leurs regards sur l'étroit horizon qui pour eux enfermait le monde, et voyant venir l'an mil, s'écriaient avec terreur : « Le monde va finir! » Ne faisons pas comme eux. A l'approche de l'an deux mil, dont quelques générations seulement nous séparent, nous voyons que de grandes choses vont venir; mais l'œuvre de la Providence n'est pas achevée, et, pas plus que le monde physique, le culte de l'esprit, l'intelligence et les nobles instincts ne sauraient périr.

CHAPITRE XII

LE BOUDDHISME

Étude du bouddhisme en Europe. — Naissance de Çâkyamouni. — Son enfance. — Ses premières méditations. — Sa vocation. — Il devient Bouddha. — Les douze conditions et les quatre vérités. — Contradictions de sa doctrine. — Causes de son succès. — Le *Nirvâna* est-il l'anéantissement ? — Prédications de Çâkyamouni. — Il entre dans le Nirvâna. — Broderies légendaires dont ses disciples entourent sa vie.

Le bouddhisme, religion de la Chine, de la Mongolie, du Japon, de la Cochinchine, du Thibet, du royaume de Népâl et de l'île de Ceylan, compte de trois à quatre cents millions d'adhérents, et il n'y a pas moins de vingt-cinq siècles qu'il tient cette grande place parmi les croyances qui animent et dirigent les

hommes. Depuis que les communications entre l'Europe et l'extrême Asie sont devenues plus faciles et plus fréquentes, notre curiosité s'est accrue en proportion des moyens que nous avions de la satisfaire, et nos yeux se sont tournés à la fois vers la Chine, dont on ne saurait méconnaître l'importance nouvelle, et vers l'Inde, où nous retrouvons le berceau de nos races et le secret de nos origines. Tandis que de nombreux voyageurs racontent l'état présent des croyances et des superstitions de tant de peuples devenus nos voisins, des savants, armés des ressources de la philologie, reconstituent l'histoire de ces mêmes croyances, en sorte qu'on peut aujourd'hui les embrasser dans leur ensemble, les suivre dans leurs vicissitudes et apprécier, en les étudiant depuis le point de départ jusqu'aux derniers résultats, l'influence qu'elles ont exercée sur la destinée des peuples qui les ont produites ou adoptées. Servi par des circonstances favorables, le bouddhisme a pris une des meilleures parts dans ces études, qui sont une des gloires de notre époque. Il y a trente ans, un homme qui, entre tous, a bien mérité de la science historique, M. Hodgson, résident de la compagnie des Indes au Népâl, entr'ouvrait le premier les trésors de la littérature bouddhique, et parvenait à se procurer quatre cents vo

lumes sanscrits et thibétains qu'il distribuait aux sociétés asiatiques de Calcutta, de Londres et de Paris. Vers le même temps, sur la foi d'une tradition et séduit par des rapports de noms, un jeune Hongrois, Csoma de Koros, s'en allait chercher vers l'Himalaya le berceau de sa nation. Pendant plusieurs années, il s'enferma dans un monastère du Thibet, et sa mort seule interrompit les immenses travaux qu'il avait entrepris. Il ne décida point avant de mourir à quelle patrie avaient appartenu ses ancêtres, mais ses travaux servirent à contrôler et à compléter les ouvrages découverts par M. Hodgson. Nombre de savants s'engagèrent dans la voie qui venait d'être ouverte, et bientôt, grâce à l'émulation de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne, au zèle infatigable de MM. Turnour, Prinsep, Max Müller, de nos sinologues Abel Rémusat et Stanislas Julien, le corps des doctrines bouddhiques put être extrait à la fois d'ouvrages sanscrits, chinois, thibétains, et même d'inscriptions recueillies sur les bords du Gange, dans la région qui fut la terre sainte du bouddhisme.

C'est alors que le législateur de cette religion si remarquable par la force d'expansion qu'elle a possédée en Orient commença à être vraiment connu. Depuis le moment où M. Eugène Burnouf se fit en France le ré-

vélateur des doctrines de Çâkyamouni, le sentiment de curiosité éveillé par l'admirable ouvrage qui accompagne la traduction du *Lotus de la bonne loi* ne s'est pas ralenti : M. Foucaux a traduit le *Lalitavistâra*, biographie légendaire du législateur. Un des hommes qui ont étudié l'Inde avec le plus de charme et de profit, M. Pavie, faisait connaître le bouddhisme sous un de ses plus curieux aspects, dans l'île de Ceylan. Le savant professeur qui tient au collége de France la chaire d'histoire, M. Guigniaut, a choisi le bouddhisme pour en faire l'objet de ses leçons. Enfin un disciple de Burnouf à qui l'importance de ses travaux donne une légitime autorité vient de réunir et de condenser les dernières notions acquises par la science sur le Bouddha et sur sa religion.

Quand on contemple ce grand mouvement de migrations et de mélanges qui est un des signes du dix-neuvième siècle, on est tenté de se demander si le bouddhisme, qui a tenu et qui tient une si grande place dans le monde, a terminé son rôle, et s'il n'est pas destiné encore à empiéter sur l'avenir. Nous avions l'habitude de dépêcher vers lui les missionnaires de la religion qui s'est imposée à nos sociétés, il y a dix-huit siècles, pour les relever et les rajeunir, et voici qu'à son tour il déborde des régions où il

était confiné avec des millions de sectateurs. Sans doute l'invasion de ses pratiques et de ses superstitions n'est pas à craindre, mais peut-être le danger se trouve-t-il dans les idées et les tendances qu'il porte avec lui. A côté des dogmes et des rites qui constituent leur physionomie extérieure, les religions ont des aspirations et comme un idéal qui s'emparent de nos esprits pour les agrandir ou les abaisser : l'éternel honneur du christianisme, le point sur lequel les esprits élevés se réunissent, en dehors de toute contestation, pour en reconnaître l'excellence, ce sont ses tendances spiritualistes. En est-il de même du bouddhisme? et si l'idée qu'il porte en soi est inférieure, n'avons-nous pas à en redouter les influences? Une telle proposition n'a rien qui doive révolter notre orgueil, car si nous sommes supérieurs aux sociétés qui pratiquent cette religion, cependant l'expérience nous enseigne que lorsque deux civilisations sont longtemps en présence, un certain niveau tend à s'établir entre elles; nous savons aussi quelle force de communication doivent produire un contact multiplié, une infiltration lente et continue; enfin il faut bien admettre qu'une religion qui a dirigé un si grand nombre d'hommes durant tant de siècles a des côtés propres à saisir les esprits de la foule. Le bouddhisme ne dût-

il jamais justifier ces craintes et porter son influence hors de l'Asie, il n'en est pas moins intéressant de voir son législateur dégagé des broderies dont l'ont enveloppé les légendes et redevenu, par les soins de nos savants, un personnage historique, d'assister à l'enfantement de sa doctrine et de la suivre dans ses conséquences, de vérifier enfin si c'est à juste titre qu'on a prétendu trouver de sérieuses analogies entre le christianisme et la religion du Bouddha.

Un peu plus de six siècles avant Jésus-Christ, c'est-à-dire vers le temps où Solon donnait des lois à Athènes, où Rome, sous les rois, empruntait à l'Étrurie les éléments de sa première civilisation, où nos aïeux incultes erraient à travers les forêts de la Gaule et de la Germanie, dans l'Inde, qui, depuis environ huit siècles, avait réglé sa religion et ses lois, un prince naquit au royaume de Kapilavastou, sur les dernières pentes de l'Himalaya, entre les royaumes de Népâl et d'Oude. Son père, le roi Çouddhodana, appartenait à la caste des kchattryas ou guerriers, et il était issu de la noble race des Gôtamides et de la famille des Çâkyas : c'était un homme juste, qui régnait selon la loi. Sa mère, admirablement vertueuse et belle, s'appelait Mâyâ-Dévi, et l'enfant à sa naissance reçut le nom de Siddhârtha, auquel bien d'autres noms glorieux de-

vaient s'ajouter dans la suite. Privé de sa mère, qui était morte sept jours après l'avoir enfanté, Siddhârtha, confié au soin des autres femmes de son père, ne tarda point à se distinguer par son intelligence et son penchant à la méditation. Quelquefois il s'égarait dans les bois et demeurait pendant de longues heures au pied d'un arbre, plongé dans des réflexions profondes. Ainsi s'écoula son enfance.

D'étranges prédictions avaient accompagné sa naissance, et les brahmanes, s'agitant autour de son berceau, avaient annoncé qu'il renoncerait à la couronne pour se faire ascète. Les vieillards de la famille des Çâkyas, dans l'espoir de prévenir cette menace, lui proposèrent, d'accord avec son père, de prendre une femme, dès qu'il fut en âge de se marier. Le prince demanda sept jours pour réfléchir, et pensant, après s'être profondément consulté, que le mariage ne lui ôterait pas le loisir des méditations, il céda, à la condition qu'on lui amènerait une femme accomplie, et il remit aux vieillards la liste des qualités qu'elle devait réunir, déclarant d'ailleurs que peu lui importerait la caste dans laquelle elle serait née.

Après bien des recherches, il parut qu'une jeune fille, nommée Gopâ, pourrait répondre au type de perfection proposé; elle appartenait aussi à la famille

des Çâkyas et elle était fille du prince Dandapâni. Gopâ demanda à être conduite devant le prince, et fut distinguée par lui entre toutes ses compagnes; mais son père, à qui Siddhârtha semblait indolent, déclara qu'elle appartiendrait à celui des Çâkyas qui s'en montrerait le plus digne; cinq cents jeunes hommes accoururent donc pour lutter dans les exercices du corps et de l'esprit. Le programme du concours nous apprend ce qu'était alors l'éducation dans l'Inde : Siddhârtha l'emporta sur tous ses rivaux dans l'art de l'écriture, de l'arithmétique, dans la grammaire, la syllogistique et la connaissance des Védas, recueil des hymnes sacrés. Il fut victorieux à la course, à l'arc, à la natation, dans tous les jeux de force et d'adresse; la belle Gopâ devint la première de ses trois épouses, et il lui permit de ne pas se voiler le visage.

Cependant, au sein de cette heureuse union, environné de splendeurs et de fêtes, le jeune homme demeurait pensif et plein de tristesse; il songeait à la maladie, à la vieillesse, à la mort; à côté de ces trois maux terribles, il plaçait le désir, source de crainte et de douleur, puis il envisageait la transmigration, qui entraîne incessamment dans le cercle de ces destinées misérables, et il se demandait s'il n'existe pas une loi qui peut sauver le monde, et placer les hommes,

en dehors de la création, dans le repos. Cette loi, son esprit la cherchait sans cesse, et il croyait voir en songe des divinités qui lui montraient une voie meilleure. Vainement son père et sa jeune épouse, étonnés de ses préoccupations, redoublaient de soins pour l'en distraire : trois rencontres successives vinrent confirmer ses résolutions. Un jour qu'il sortait par la porte orientale de la ville de Kapilavastou, il se trouva face à face avec un vieillard cassé, décrépit, courbé sur un bâton; une autre fois, sortant par la porte du midi, il vit un homme brûlé de la fièvre, accablé de son mal, épouvanté par la crainte de la mort; enfin, par la porte de l'ouest, il rencontra un cadavre que des parents escortaient en pleurant et en se couvrant de poussière.

Il songeait ainsi à la vieillesse, à la maladie, à la mort, quand il vit un mendiant revêtu des habits religieux, portant le vase aux aumônes et marchant les yeux baissés, sans apparence de crainte ou de désir. — Cette voie est la meilleure, pensa-t-il, et il rentra dans la ville. La nuit même il communiqua sa résolution à sa femme Gopâ et s'efforça de la consoler; le lendemain il alla trouver son père; celui-ci, rempli de chagrin, lui offrit ses palais, ses trésors, son royaume. — « Faites, dit le prince, que je sois toujours en posses-

sion de la jeunesse, que jamais je ne devienne la proie de la maladie, que ma vie soit sans bornes, et je resterai auprès de vous. » C'est en vain qu'on essaya de le surveiller étroitement; une nuit il fit seller son cheval et partit, suivi seulement de son cocher Tchandaka. Siddhârtha avait alors vingt-neuf ans. En quittant Kapilavastou, il fit de touchants adieux à la ville où il avait passé sa jeunesse, lui promettant de « venir l'éveiller » quand il aurait obtenu la demeure suprême, exempte de vieillesse et de mort, quand il serait devenu *Bouddha*, c'est-à-dire éclairé, savant, car le mot *bouddh* signifie simplement connaître.

Après avoir marché la nuit entière et s'être éloigné du pays des Çâkyas, Siddhârtha congédia son fidèle serviteur, en lui remettant son cheval et ses parures; puis il échangea ses habits de soie contre les vêtements grossiers d'un pauvre chasseur, il coupa et jeta au vent sa chevelure; désormais on devait l'appeler Çâkyamouni, ce qui veut dire le Çâkya solitaire, ou bien Çramana-Gaoutama, l'ascète gôtamide. Il s'en alla d'école en école, chez les plus illustres brahmanes : plusieurs, pleins d'admiration pour sa science et sa beauté, voulurent le retenir auprès d'eux; mais il lui sembla que leur doctrine n'était pas vraiment libératrice, qu'elle n'enseignait pas l'indifférence pour le

monde, l'affranchissement des passions, le calme, l'intelligence parfaite, et il les quitta. Cinq des élèves de son dernier maître le suivirent; ce furent ses premiers disciples. Le réformateur se trouvait alors, non loin des bords du Gange, dans le royaume de Magadha, qui a été la Galilée du bouddhisme; il se retira avec ses nouveaux compagnons en un lieu appelé Ourouvilva, voulant se replier sur lui-même, au milieu des plus austères mortifications, avant d'aller enseigner le monde. Il passa de la sorte six années dans les méditations, s'appliquant à dompter ses sens par les jeûnes et les souffrances. Au bout de ce temps, il revint à des pratiques moins austères, et il eut à ce sujet un différend avec ses disciples, qui, croyant le voir faiblir, le quittèrent momentanément. C'était l'époque où il arrêtait dans son esprit sa doctrine et où il fixait les règles de sa discipline. Le vêtement qu'un chasseur lui avait cédé au début de sa vocation tombait en lambeaux; il alla dans le cimetière déterrer un cadavre et se revêtit de son linceul : de là pour les religieux bouddhistes la coutume de se couvrir de haillons ramassés par les rues, par les chemins, et même dans les cimetières; c'est aussi à son exemple qu'ils vivent uniquement d'aumônes. Çâkyamouni n'était encore en ce moment que Bodhisattva, c'est-à-dire le prédestiné, l'être heu-

reux, qui a toutes les qualités nécessaires pour arriver à connaître; encore quelques méditations suprêmes, quelques longues extases, et il allait devenir le Bouddha accompli. C'est en un lieu appelé Bodhimanda (le siége de l'intelligence), sur les bords de la rivière Nairandjanâ, qu'eut enfin lieu cette transfiguration : le Bodhisattva, voyant un homme qui coupait une herbe longue et flexible, s'arrêta, tressa une natte, s'assit sous un figuier, les jambes croisées, le corps tourné vers l'orient, et s'écria : « Que ma peau se dessèche, que mes os se dissolvent, si avant d'avoir obtenu l'intelligence suprême je soulève mon corps de ce gazon! »

Il demeura ainsi sans mouvement un jour et une nuit entiers; mais à la dernière veille, à l'aube, il sentit qu'il atteignait la triple science, qu'il revêtait la qualité de Boudha parfait, et frappant de sa main la terre : « Oui, s'écria-t-il, c'est ainsi que je mettrai fin à cette douleur du monde! » Il avait alors la pleine révélation de l'enchaînement mutuel des causes qui donnent la raison d'être de cette vie, des quatre vérités sublimes qui peuvent racheter les créatures et les conduire au *nirvâna*, le but suprême.

Ces points essentiels et bien authentiques de la doctrine de Bouddha, les plus propres certainement à faire comprendre la législation et le législateur, demandent

que l'esprit, pour les suivre, se prête un moment aux subtilités de la métaphysique indienne. Douze conditions, tour à tour effets et causes, s'enchaînent mutuellement pour produire les choses telles qu'elles existent : la vieillesse et la mort ont pour cause la naissance, puisque si on ne naissait pas, on n'aurait pas à mourir; — la naissance est l'effet des préexistences, ce qui est logique dans le système indien des transmigrations. — Celles-ci résultent de l'attachement, sorte de chute qui fait que l'être insuffisamment dégagé des attachements terrestres retombe dans le cercle fatal des transmigrations. — L'attachement a pour cause le désir; — le désir résulte de la sensation; — celle-ci provient du contact, puisqu'il faut que les choses nous touchent, soit par les sens extérieurs, soit par le *manas* ou sens intime, pour que nous les sentions; — le contact est l'effet des six sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, et le *manas* ou cœur. — Les six siéges des sens ne sont mis en action que sous l'influence et par la cause du nom et de la forme, car c'est par là que les objets se révèlent.— Cependant le nom et la forme seraient sans valeur si nous n'avions la connaissance ou conscience par le moyen de laquelle nous distinguons ces noms et ces formes. — La conscience elle-même a pour

cause les concepts, sorte d'illusions composant les idées qui apparaissent à notre imagination. — Enfin la douzième et dernière cause, celle qui crée les concepts, c'est l'ignorance, qui consiste à regarder comme durable ce qui n'est que passager, à croire permanent ce qui s'écoule, à nous attacher à ce monde, qui ne le mérite pas.

C'est ainsi que dans cette étrange série de déductions, en suivant le raisonnement du Bouddha, l'ignorance est la cause première et la mort le dernier et terrible résultat. Les quatre vérités sublimes qui complètent le fonds de la doctrine sont : l'existence de la douleur, — les causes de la douleur, c'est-à-dire le désir et les passions, — l'existence d'un but suprême, le *nirvâna*, où cesse la douleur, — le procédé pour parvenir à ce *nirvâna*. C'est là tout ce que, dans ses persévérantes méditations et dans ses longues extases, cet homme d'un grand cœur, mais d'un esprit incomplet, avait su imaginer pour se rendre raison de la vie et racheter les créatures. Il n'avait envisagé la vie que sous un de ses aspects, et en avait vu seulement les douleurs et les misères, sans savoir se demander si dans ces misères mêmes la créature ne peut s'élever par l'expiation, l'épreuve ou l'espérance. La lutte de l'homme contre la souffrance a des grandeurs qu'il

n'avait pas soupçonnées, et il avait tourné ses regards autour de lui, dans un horizon restreint, sans les lever vers le ciel, où peut-être il aurait vu Dieu. Il avait cru pénétrer le secret de la vie et des choses, et il n'avait trouvé qu'un vain enchaînement de mots. Lorsque, suivant la vie depuis ce qu'il appelle la première cause jusqu'à son dernier effet, il croyait l'embrasser tout entière, il oubliait de dire de quelle façon elle avait commencé, et pour quelles raisons l'être un jour était entré dans ce cercle fatal des existences. Sa doctrine entière reposait sur une idée contradictoire et fausse, car ce n'était pas la vie en elle-même qui lui semblait haïssable : « Mon père, avait-il dit, si vous faites qu'il n'y ait ni déclin, ni maladie, ni mort, je resterai auprès de vous. » Et pour supprimer ces maux, il supprimait l'activité, la vie même, les remplaçant par la contemplation et par l'extase. Il déclarait que sa loi était pour tous une loi de grâce, et cependant il constituait dans la pratique d'inévitables inégalités, puisqu'il fallait bien qu'une partie des hommes demeurassent dans le tourbillon de la vie, en dehors des voies du salut, ne fût-ce que pour nourrir les mendiants ascètes qui, plus favorisés, poursuivaient la félicité suprême, vêtus de haillons et le vase aux aumônes dans la main.

Cette doctrine, assise sur une base si étroite et si incomplète, n'en allait pas moins obtenir un succès immense : dans l'Inde d'abord, puis, expulsée de l'Inde, elle allait pousser dans toutes les régions environnantes des rejetons plus vigoureux que ne l'avait été la souche primitive. C'est que de toutes les idées humaines le Bouddha remuait la plus générale, et chacun sentait retentir en soi un écho, quand il parlait de la douleur, en ce temps où le monde n'avait pas atteint le degré d'éducation et d'expérience morale qui sait nous montrer dans la douleur une épreuve souvent salutaire. De plus, au sein d'une société dont les hautes régions, inquiètes, agitées par l'esprit métaphysique, avaient vu se développer déjà plusieurs écoles religieuses et philosophiques, tandis que le peuple avait altéré par de grossières superstitions le naturalisme primitif des Védas, le Çâkya solitaire, prêchant le renoncement, la charité, rempli d'une compassion infinie pour toutes les créatures, dédaigneux des castes, devait apparaître avec une douce physionomie de réformateur. Ainsi c'est à titre de réformateur moral et social, et aussi comme continuateur des philosophes qui avaient successivement modifié les croyances primitives, que le Bouddha obtint d'abord un si grand succès dans l'Inde. Dans la

Chine, il semble que ce fut par d'autres causes : quand le Chinois accueillit avec tant de facilité les croyances religieuses d'une nation voisine et même les vint étudier chez elle, ce peuple, de beaucoup de sens pratique, mais d'un esprit positif et vulgaire, était las de ses informes ébauches religieuses, résultant aussi d'un naturalisme dégénéré. La morale élevée des philosophes Lao-tsé et Confucius ne pouvait convenir qu'aux lettrés; quant à la foule, à laquelle il faut les pratiques et les pompes d'un culte religieux, le bouddhisme, déjà surchargé de récits merveilleux, altéré par les légendes, devait mieux lui plaire. Moins métaphysicien que l'Hindou, le Chinois pouvait se contenter des raisonnements incomplets du Bouddha et de ses déductions en apparence ingénieuses, mais établies bien plus sur des mots que sur des idées justes et claires. Né, à ce qu'il semble, pour ne regarder que sur cette terre, et pour y vivre en l'exploitant de son mieux, il pouvait se satisfaire d'une religion qui, tout en médisant de notre monde, ne montre guère autre chose à travers toutes les transmigrations. Quoi qu'il en soit, le bouddhisme n'a pas tardé à produire partout où il s'est implanté des pratiques idolâtres et des superstitions repoussantes; c'est lui qui semble avoir arrêté la Chine dans la voie du progrès

spirituel et moral, en supprimant la notion de Dieu, en faisant mal connaître la véritable valeur de la vie, en plaçant devant les esprits un idéal insuffisant.

Ce n'est pas que nous partagions d'une manière absolue le jugement qu'une partie des savants qui se sont occupés du bouddhisme, et particulièrement M. Barthélemy Saint-Hilaire, ont porté du *nirvâna*. Il est impossible d'y voir l'anéantissement, l'extinction complète de l'âme en même temps que du corps. Aujourd'hui même les docteurs de la religion bouddhique dans l'île de Ceylan protestent contre une telle interprétation, et un élève de Burnouf, M. Obry, nous semble avoir bien établi [1] que le pur, le fortuné, l'immortel *nirvâna*, l'état futur du Bouddha parfait, le joyau de l'omniscience, le plus précieux de tous les biens (nous citons quelques-uns des noms et des épithètes par lesquels le *Lotus de la bonne loi* désigne constamment le *nirvâna*) ne peut pas représenter le néant, et que l'anéantissement de l'âme eût été une récompense dérisoire pour tous ceux que Çâkyamouni éloignait des biens de ce monde. Ses prédécesseurs, les brahmanes et les sankhyas, école schismatique athée, dont le chef Kapila était antérieur au Bouddha

[1] Du *Nirvâna indien*, par J.-B.-F. Obry; Amiens, 1856.

de deux ou trois ans cents, avaient admis l'immortalité de l'âme. Les premiers, à la suite de ses transmigrations, lorsque la série des épreuves était épuisée, la faisaient rentrer dans la grande âme du monde; ils ne l'anéantissaient pas, ils la divinisaient dans le sein de Brahma. Kapila représente l'âme individuelle, éternelle, infinie, cherchant à s'isoler de ce monde, et pénétrant, quand elle parvient à échapper au cercle fatal des renaissances, dans un ciel mal défini, le *Kâivalyam*, où elle demeure dans un état assez vague, mais qui du moins lui laisse sa persistance et son individualité. Oter à l'âme ces priviléges, que l'Inde admettait unanimement, devait être impossible au temps du Bouddha : c'eût été reculer au delà même du point de départ de toutes les croyances indiennes. Seulement Çâkyamouni a eu le grave tort de laisser planer sur cette question une grande incertitude; il n'y a pas un *soutra* (on appelle ainsi les discours recueillis par ses disciples, dans lesquels le législateur développe sa doctrine) où le *nirvâna* soit nettement défini. M. Burnouf se croyait donc en droit de dire : « Ce Bouddha qui rejette le Brahma éternel et absolu dans le sein duquel les âmes sont absorbées, qui ne semble pas admettre la nature ou *Prakriti*, procréatrice, dont Kapila détache les âmes éternelles et individuelles,

qui ne cesse de répéter que la vie est un mirage, une illusion, un songe, ne croyant ni à Dieu ni à la réalité de ce qui l'entoure, ne peut placer la fin suprême que dans l'anéantissement. » M. Barthélemy Saint-Hilaire ajoute : « *Nirvâna* signifie extinction, *nir*, non, *vâ*, souffler; les brahmanes ne cessent de reprocher aux bouddhistes de croire à une destruction absolue; enfin l'état qui, dans cette vie, approche le plus du *nirvâna*, c'est le *dyâna*, sorte de contemplation ou d'extase. Or le *dyâna* a quatre degrés : le premier est le sentiment intime du bonheur qui remplit l'ascète, quand, par le mépris de ce qui l'entoure, il est parvenu à se détacher de tout autre désir que celui du *nirvâna;* il juge et il raisonnne encore, mais il est affranchi de toutes les conditions du péché. Au second degré, il se défait du jugement et du raisonnement, et son intelligeuce, fixée sur le seul *nirvâna*, ne ressent que la jouissance d'une pleine satisfaction intérieure, sans la juger ni la comprendre. Au troisième degré, ce plaisir même a disparu, le sage tombe dans l'indifférence, conservant toutefois un vague sentiment de bien-être physique dont tout son corps est inondé et une conscience confuse de lui-même. Au dernier degré, l'ascète ne possède plus ce sentiment de bien-être physique, non plus que la mé-

moire, ni même le sentiment de son indifférence; libre de tout plaisir, de toute douleur extérieure ou intime, il est parvenu à l'impassibilité aussi voisine du *nirvâna* qu'elle peut l'être durant cette vie. Cependant, et c'est là le point remarquable, l'impassibilité n'empêche pas l'ascète d'acquérir à ce moment même l'omniscience. Si cet état de l'extase, ajoute M. Barthélemy Saint-Hilaire, est déjà un néant transitoire et anticipé, que doit-on chercher dans le *nirvâna*, sinon un néant éternel et définitif?

A cela pourtant on peut répondre que si l'âme acquiert l'omniscience, il est impossible qu'elle soit anéantie; de plus, le *nirvâna* ne désigne pas une extinction absolue, car, suivant les *soutras* boudhiques, il y a trois *nirvânas* distincts, et il est impossible que les deux premiers désignent absolument la même chose que le troisième. Enfin, si le Bouddha a nié la réalité des objets qui nous entourent, il n'a pu nier la réalité du sujet pensant, c'est-à-dire l'âme, et partant les âmes des hommes qu'il venait sauver; si l'âme était simple, elle était indissoluble. Enfin, voici les paroles mêmes que le *Lotus*, traduit par M. Burnouf, attribue à Çâkyamouni : « Le *nirvâna* n'est pas un composé, et il échappe à toute conception. — Ce n'est ni la destruction ni la

mort, parce que si c'était la mort, après lui reviendrait la chaîne des renaissances, et si c'était la destruction, il tomberait sous la définition d'un être composé. »

On peut donc croire que, dans la pensée de Çâkyamouni, *nirvâna* n'a pas été synonyme d'anéantissement de l'âme. Il y a d'ailleurs dans ces esprits hindous de telles subtilités, que souvent ils s'arrêtent à des nuances presque insaisissables. C'est ainsi que dans l'extinction d'une lampe, à laquelle le *nirvâna* est souvent comparé, ce n'est pas la flamme qui est anéantie, mais la cause, c'est-à-dire l'huile. Quant à la flamme, qui tendait à s'échapper en voltigeant au-dessus de la mèche, elle est simplement affranchie. En conduisant le *nirvâna* au delà des dernières limites de l'extase, c'est-à-dire de l'état qui, dans les conditions de notre existence, détache le plus l'âme du corps, il est probable que le Bouddha prétendait mener celle-ci à un état indéfinissable, mais supérieur, affranchissement des derniers liens de la matière, où cesse l'ignorance, selon lui cause première de tous les maux. On ne peut guère expliquer autrement la pensée de Çâkyamouni ; mais comme il n'a rien défini, et que l'état vague auquel il voulait conduire l'âme devait être le plus souvent incompréhen-

sible pour l'esprit du vulgaire, comme il a supprimé la notion de Dieu et remplacé l'activité, première loi de la vie humaine, par la contemplation, ce qui pour beauconp voulait dire inertie, il ne devait ni élever le cœur ni animer l'esprit, et il n'est pas étonnant que des sectes détachées de la sienne, poussant quelques-unes de ses spéculations à leur dernière conséquence, aient bientôt nié la réalité du sujet pensant aussi bien que des objets pensés, et prétendu qu'il n'y avait ni sauveur, ni sauvés, ni salut. Tel est le point de départ et le fonds primitif de la doctrine de Çâkyamouni. Ces explications nous ont semblé nécessaires pour bien faire comprendre la deuxième partie de sa vie, celle où d'ascète il est devenu Bouddha.

Lorsqu'il se jugea en pleine possession de la vérité, Çâkyamouni se donna pour tâche d'en répandre la connaissance. Toutefois ce ne fut pas sans quelques luttes intérieures qu'il abandonna sa vie de contemplation et d'extase pour entrer dans cette voie nouvelle. « La loi qui vient de moi, disait-il, est profonde, lumineuse, déliée, difficile à comprendre ; elle échappe à l'examen, elle est hors de la portée du raisonnement, accessible seulement aux savants et aux sages ; elle est en opposition avec tous les mondes... Si j'enseigne cette loi, les autres êtres ne la comprendront

pas ; elle peut m'exposer à leurs insultes. » Par trois fois il fut ainsi tenté de garder pour lui seul le secret de la délivrance ; mais enfin, pris de pitié pour les êtres plongés dans l'incertitude, plein de compassion pour ceux qui cherchent, et qui, moins heureux que lui, ne sauraient trouver, il surmonta toute faiblesse, et, quittant le figuier sacré qui ombrageait Bodhimanda, le trône de la sagesse, il franchit le mont Gaya, parvint au Gange, et entra dans la grande ville de Bénarès. Il y retrouva les cinq disciples qui l'avaient quitté à Ourouvilva. Ceux-ci, repentants, se jetèrent à ses pieds et le reconnurent pour l'instituteur du monde. Il ne tarda point à obtenir bien d'autres conversions : le roi du Magadha et celui du Koçala, royaume voïsin situé sur les bords du Gange, embrassèrent le bouddhisme, et ce fut près d'eux, sous leur protection, qu'il prêcha le *Lotus de la bonne loi* et un grand nombre de ses autres *soutras*. Râdjagriha, au centre du Magadha, lieu de son séjour favori, devint la ville sainte du bouddhisme.

Quelle fut l'opposition des brahmanes, dans quelle mesure résistèrent-ils à son influence toujours croissante? Les *soutras* contiennent peu d'indications sur ce point, et le *Lalitavistâra*, principal document dont on extrait l'histoire du législateur, s'arête peu après le

moment où l'ascète devient Bouddha. Toutefois on peut croire que la lutte se passa surtout en paroles : l'intolérance, comme l'a justement remarqué un critique éloquent, est un fait propre à la race sémitique. Depuis le temps même de la rédaction des Védas, l'Inde ne cessa jamais de soumettre à l'esprit de recherche et d'examen ses croyances religieuses, et on doit croire que le Bouddha, chef de secte, jouit à cet égard de la même liberté que son prédécesseur le philosophe Kapila. Il est certain que, tout en se regardant avec un mutuel mépris, les deux religions de l'Inde ont vécu quatorze cents ans côte à côte. Le Bouddha n'usa jamais de la faveur que lui témoignèrent plusieurs rois de l'Inde pour persécuter ses adversaires; il ne chercha des armes que dans la persuasion. Ce n'est qu'au commencement du dix-neuvième siècle de notre ère que le brahmanisme, prenant définitivement le dessus, commença à se faire persécuteur, peut-être à l'exemple de l'islamisme, qui commençait à apparaître de l'autre côté de l'Indus, et réussit à expulser le bouddhisme au milieu de circonstances historiques qui ne sont encore que très-imparfaitement connues.

Le Bouddha, vainqueur de ses adversaires dans plusieurs luttes métaphysiques et favorisé par les sou-

verains, put donc multiplier les conversions et développer avec sécurité sa doctrine. Une des femmes qui l'avaient élevé, sa tante Mahâ Pradjâpati, vint le trouver; il lui permit d'embrasser la vie religieuse, et ce fut à cette circonstance que les femmes durent de participer à la condition monastique. Son cousin Ananda, beaucoup de ses parents, la puissante famille des Çâkyas tout entière, grossirent bientôt la foule de ses disciples. Son père lui-même vint le voir; puis ce fut le Bouddha, à son tour, qui s'en alla, suivant sa promesse, « éveiller » la ville de Kapilavastou du sommeil de l'ignorance. Là, il retrouva ses trois femmes. La vertueuse Gopâ, après l'avoir longtemps pleuré, s'était consolée en songeant à la grandeur de sa mission. A l'exemple de sa tante Mahâ Pradjâpati, elle embrassa la vie religieuse.

Durant quarante-quatre années, le Bouddha ne cessa d'enseigner et de convertir, continuant, au milieu de la gloire qui environnait son nom et se propageait de royaume en royaume, à mener une vie chaste et pauvre; il n'écrivit pas, mais entouré d'une multitude d'auditeurs dont la plupart étaient venus de régions éloignées pour recueillir la parole de la sagesse sous de frais ombrages ou au sommet du Pic du Vautour, montagne du Magadha, il commentait les diffi-

cultés de sa doctrine dans ces longs discours que ses disciples ont recueillis sous le nom de *soutras*. Enfin le Bouddha sentit que le jour suprême de la délivrance, la fin des transmigrations, l'heure du *nirvâna* allait venir. Il était en un lieu appelé Koucinagara, près du royaume de Koçala, et son cousin Ananda marchait à côté de lui; ils allaient passer le Gange, lorsque le Bouddha, se tournant vers son compagnon, lui dit : « C'est pour la dernière fois que je contemple de loin la ville de Râdjagriha et le trône de diamant. » Puis ils traversèrent le Gange, le Bouddha fit ses adieux aux endroits qui avaient été les témoins des diverses phases de sa mission et de sa dernière existence; à une demi-lieue environ au nord-ouest de Koucinagara, sur les bords de la rivière Atchiravâti, il fut pris de défaillance; alors il s'arrêta dans une forêt, où il rendit le dernier soupir. Cette retraite, comme Bodhimanda, où il s'était transfiguré, comme Ourouvilva, premier séjour de son extase, devint à jamais consacrée dans l'histoire de la foi bouddhique, et demeura jusqu'à l'extinction de cette religion dans l'Inde un but d'incessants pèlerinages. Quand il entra dans le *nirvâna*, le législateur du bouddhisme avait quatre-vingts ans, et suivant les calculs les plus probables, c'était 543 ans avant Jésus-Christ.

A la nouvelle de la mort du maître, ses disciples, et à leur tête Kâçyapa, le plus illustre d'entre eux, accoururent. On rendit au Bouddha les mêmes honneurs funèbres qu'aux plus puissants monarques; mais quand son corps précieux eut été livré aux flammes, de sanglantes contestations s'élevèrent pour le partage de sos reliques, et ses disciples oublièrent autour de son bûcher même ses préceptes de douceur et de concorde. Les moindres parcelles attribuées au corps de cet homme, qui cependant ne s'était donné que pour un sage, allaient être grossièrement divinisées. Toute sa doctrine allait subir de nombreuses altérations, et sa vie, si simple en elle-même, devenir un tissu de fables merveilleuses et de récits fantastiques.

A ses noms de Siddhârtha, Gôtama, Çâkyamouni et Bouddha, plusieurs autres s'ajoutèrent pour traduire ses qualités ou exprimer le respect populaire : on l'appelait *Tathâgata*, ce qui veut dire celui qui a bien suivi ses prédécesseurs. Ce titre, que Çâkyamouni paraît s'être donné à lui-même, est d'une grande importance en ce qu'il indique que le législateur ne se regardait que comme le continuateur de Bouddhas antérieurs, de sages qui l'avaient précédé. De même il admit qu'après lui des séries de sages s'élèveraient

pareillement du rang de Bodhisattva, ce qui littéralement veut dire « qui a l'essence de la *bodhi* (sagesse) » à celui de Bouddha parfait, pour aller, à travers les divers mondes, racheter les créatures, puis entrer en possession du joyau de l'omniscience, le fortuné *nirvâna*.

Çâkyamouni fut encore appelé *Sougata*, le bienvenu, *Baghavat*, le bienheureux, et *Arhat*, le vénérable. Enfin en Chine il s'appelle *Fô* ; mais ce nom ne représente ni un titre ni une qualité, comme les précédents, il est seulement le résultat d'une transcription chinoise incomplète du nom de Bouddha. On racontait que la prédestination du sage fut nettement indiquée à sa naissance par la manifestation des trente-deux signes caractéristiques et des quatre-vingts marques secondaires auxquels un Bouddha peut être reconnu. De ces signes merveilleux, voici les plus remarquables : une protubérance du crâne sur le sommet de la tête, les cheveux bouclés, inclinant vers la droite, d'un noir foncé à reflets changeants ; un front large et uni ; une touffe de poils entre les sourcils, blanche comme la neige ou l'argent, l'œil d'un noir foncé ; des dents au nombre de quarante. Le trente et unième signe consiste en une figure de roue imprimée sous la plante du pied ; de là ces nombreuses em-

preintes du pied du Bouddha que l'on montre dans plusieurs régions, et jusque dans l'empire de Siam et à Ceylan, où il n'est jamais allé.

Dans la légende, la naissance du Bouddha revêt un caractère merveilleux ; le *Lalitavistâra* le représente au milieu des jardins célestes de Çrâvasti, entouré de ses cinq disciples, de douze mille mendiants et de trente-deux mille Bodhisattvas, tous dans l'heureuse perspective d'une seule et dernière renaissance ; il se plonge dans la méditation. Alors une excroissance lui pousse sur le sommet du crâne, et lui rappelle tous les Bouddhas antérieurs; la lumière de la science sans passion se produit en lui, et plein de pitié pour les Bodhisattvas, les dieux, les hommes, les *asouras* (esprits des airs) et le monde, il prend la parole et consent à raconter comment il doit s'incarner parmi les hommes. Ses divers auditeurs sont dans une grande affliction quand ils songent qu'ils vont perdre les leçons précieuses de Baghavat. Pour les consoler, il leur laisse à sa place le Bodhisattva Maitréya ; il lui met de sa main son diadème sur le front, et le désigne pour lui succéder comme Bouddha sur la terre, lorsque le monde perverti aura perdu tout souvenir des prédications qu'il va lui porter. Alors le Bodhisattva descend dans le sein de sa mère Mâyâ-Dévi, où, pour

accomplir une prédiction du *Rigvéda*, il prend la forme d'un éléphant armé de six défenses, couvert d'un réseau d'or, à la tête rouge, à la mâchoire majestueuse. Cependant des signes précurseurs annoncent sa venue dans le palais de Çouddhodana : les oiseaux y accourent, les jardins se couvrent de fleurs, les étangs se remplissent de lotus, les instruments de musique jouent d'eux-mêmes, les écrins de perles s'ouvrent, le palais est illuminé d'une splendeur qui efface celle du soleil. Le Bodhisattva est placé dans le sein de Mâyâ-Dévi, les jambes croisées, tourné du côté droit ; là Brahma vient lui rendre visite ; avec sa tête, il salue les pieds de Bhagavat et lui offre une goutte de rosée qui contient tout ce qu'il y a de vitalité dans les trois mille grands milliers de mondes. A sa suite, les rois des dieux inférieurs, les déesses et tout le panthéon brahmanique viennent se prosterner devant le futur Bouddha, embryon terrestre. Bientôt Mâyâ-Dévi ressent les premières douleurs de l'enfantement ; elle est entourée par les dieux dans le jardin de Loumbini, et elle accouche sous l'ombrage d'un *plaksha*, debout et appuyée aux branches de l'arbre. Indra et Brahma se tiennent devant elle, et ce sont eux qui reçoivent l'enfant. Il descend à terre et s'assied sur un grand lotus blanc qui pousse à l'endroit

même qu'avait touché son pied, puis il fait sept pas vers chacun des quatre points de l'horizon et sept pas vers les régions inférieures, en s'écriant : « Je vaincrai le démon et l'armée du démon ; je verserai le grand nuage de la loi, et les créatures seront remplies de joie et de bien-être ! » Toutes les circonstances de la vie du Bouddha sont dans la légende enveloppées de merveilles. Dans sa retraite d'Ourouvilva, ce ne sont plus les passions qui l'agitent ; elles sont personnifiées dans un démon, dieu de l'amour, du péché, de la mort, qui vient tenter l'ascète, et qui lui livre, avec ses fils, ses filles et des légions de ses hideux serviteurs, des combats gigantesques dont le sage sort victorieux.

Telles sont les broderies dont l'imagination exubérante et bizarre des hommes auxquels s'adressait Çâkyamouni a entouré sa légende. Le *Lalitavistâra* n'est que de trois ou quatre siècles postérieur au Bouddha; cependant, si d'autres *soutras* ne venaient expliquer ou rectifier certaines parties de celui-ci, nous pourrions nous faire une très-fausse idée de l'homme et de sa doctrine. C'est ainsi qu'on le voit ici divinisé, et qu'entre ses transmigrations s'interpose le ciel appelé Toushita, dont les habitants divins lui sont inférieurs et semblent reconnaître en lui leur maître. Brahma,

Indra, les grandes divinités brahmaniques entourent le Bouddha; mais elles lui sont aussi subordonnées. La promptitude avec laquelle ces dieux reparaissent peut faire supposer que le Bouddha ne les avait pas, de parti pris, rejetés, comme le fit avant lui Kapila. Seulement il put s'en passer, et même il dut ne savoir qu'en faire, car son système n'en avait pas besoin. L'homme en effet peut, suivant sa doctrine, faire seul son salut, par la force persévérante de sa volonté, sans s'appuyer sur une puissance extérieure et surnaturelle : aucun être supérieur ne le guide vers le *nirvâna*, et ne se tient auprès de ce but suprême. C'est dans ce sens que l'on peut dire, malgré l'humilité, la mendicité, le renoncement prescrits par le Bouddha, que sa religion est orgueilleuse, qu'il a oublié de tenir compte de la faiblesse humaine, et qu'il n'a pas trouvé le véritable mobile de la vie.

Le *Lotus de la bonne loi*, dont la mise en scène et les détails ne sont pas d'une physionomie moins bizarre que le *Lalitavistâra*, auquel il paraît être un peu postérieur, contient un fait qui s'oppose formellement à ce que nous confondions le *nirvâna* avec l'anéantissement. Le Bouddha se trouve un jour près de la ville de Râdjagriha, au sommet de la montagne du Pic du Vautour, et il n'est pas entouré de moins de milliers

de Bodhisattvas, de religieux, de religieuses, et d'auditeurs de tout rang que dans son précédent entretien. Le sage est plongé dans une méditation profonde, lorsque s'échappe de la touffe de poils qui sépare ses sourcils un rayon dont sont illuminées les dix-huit mille terres situées à l'orient jusqu'au grand enfer et jusqu'aux limites de l'existence. Ce prodige signifie que le bienheureux va expliquer le *soutra* du *Lotus de la bonne loi*. En effet il expose en vers, en prose et à l'aide de paraboles, les difficultés que présente l'enseignement, et dit quels sont les ménagements par lesquels on doit conduire les hommes dans la bonne voie, puis il prédit à plusieurs centaines de ses auditeurs qu'ils renaîtront Bouddhas à leur tour, et il leur désigne les mondes qu'ils auront à sauver ; plusieurs femmes participeront à cette faveur, seulement il leur faudra, pour la circonstance, changer de sexe. Bhagavat en est à ce point de ses prédictions, quand tout à coup sort du sol un merveilleux *stoupa*, ainsi qu'on appelle les monuments en forme de cônes et de coupoles dont la foi bouddhique, au temps de sa première ferveur, a couvert plusieurs régions de l'Inde. Ce *stoupa* immense est fait de sept substances précieuses; il s'élève dans les airs et se tient suspendu dans le ciel devant l'assemblée, qui en admire les balcons

chargés de fleurs, les milliers de portiques, de drapeaux, de guirlandes, de clochettes, l'or, les diamants, les cristaux, les émeraudes. Une voix sort de cette splendide demeure pour louer Bhagavat du *soutra* qu'il développe. C'est la voix d'un *Tathâgata* ou *Bouddha* antérieur, appelé Prabhoûtaratna, qui vient offrir ses hommages à son successeur. Le Bouddha vivant, pour honorer son illustre visiteur, réunit des centaines de mille, de millions, de myriades *kotis* (le koti vaut dix millions), de Bodhisattvas, puis avec l'index de sa main droite il sépare le *stoupa* par le milieu. Alors apparaît le Tathâgata Prabhoûtaratna, assis sur son siége, les jambes croisées et tout desséché, sans que son corps ait diminué de volume. Il doit être plongé dans le repos du *nirvâna*, puisqu'il a tenu sa place, comme le nom de Tathâgata l'indique, dans la série des Bouddhas, et puisque sa mission est achevée. Cependant il sort de son extase pour combler son successeur d'éloges et l'engager à venir s'asseoir à côté de lui dans le *stoupa*. Donc il n'est pas anéanti, et, bien que plongé dans le *nirvâna*, il subsiste encore.

On voit que peu de siècles après la mort de Çâkyamouni la bizarrerie semble être devenue un des caractères des ouvrages qui renfermaient l'essence de

ses doctrines, et que les débordements d'une imagination maladive s'y sont substitués au raisonnement sur lequel le Bouddha, avec l'enchaînement des causes et les vérités sublimes, prétendait poser les bases de sa religion. Il nous reste à montrer, par l'état présent du bouddhisme, combien les résultats auxquels cette religion est venue aboutir sont différents de ceux que poursuivait le législateur.

CHAPITRE XIII

LE BOUDDHISME CONTEMPORAIN

Nombreux schismes. — Préceptes et législation du bouddhisme. — Le bouddhisme au Mongol, au Thibet, en Chine, au Japon, à Ceylan. — La dent du Bouddha. — Le bouddhisme et le christianisme. — Causes de l'infériorité du bouddhisme.

Suivant un ouvrage chinois composé au septième siècle de notre ère, le roi du Magadha, Bimbisâra, qui fut un des plus zélés protecteurs de Çâkyamouni, vit en songe une pièce de coton et un bâton d'or qui se divisèrent à ses yeux en dix-huit parties. Il interrogea le Bouddha, qui lui dit : « Cent ans après que j'aurai quitté ce monde, il y aura un roi qui étendra sa puissance sur le Djamboudvîpa. A cette époque, la

doctrine des Bhikchous se divisera en dix-huit parties et donnera naissance à autant d'écoles qui, par des voies différentes, tendront toutes au *nirvâna*. Ce que vous avez vu en songe en est le premier présage, ne vous en affligez pas, ô roi! » M. Stanislas Julien, qui a recueilli cette anecdote, y joint, d'après trois ouvrages chinois [1], traduits eux-mêmes de la langue indienne, la liste de ces dix-huit écoles schismatiques qui ont bien réellement existé.

Cependant après la mort du Bouddha, trois conciles s'étaient appliqués à fixer ses doctrines. Le premier, tenu dans la ville sainte de Râdjagriha, peu après que le législateur eut quitté ce monde, avait été présidé par le cousin du Bouddha. Ananda, et par son disciple bien-aimé, Kâçyapa, *celui qui boit la lumière*. Ils avaient rédigé ensemble le *Tripitaka* (la triple corbeille), qui contient les *soutras*, l'*Abhid-harma* (métaphysique) et le *Vinaya* (discipline). A la suite des quatre vérités sublimes qui indiquaient à la fois la cause des misères humaines et le chemin de la rédemption, prirent place les cinq préceptes suivants : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas commettre d'adultère, ne point mentir, ne point s'enivrer. La chasteté

[1] *Journal asiatique*, octobre, novembre 1859.

la plus rigoureuse fut imposée aux religieux; il leur fut prescrit de se vêtir de haillons, de vivre d'aumônes, d'habiter les forêts, ce qui justifiait pleinement le nom de Bhikchous, mendiants, que les bouddhistes se donnent à eux-mêmes. Avant d'obtenir la suprême sagesse, au temps où il n'était encore qu'ascète, Çâkyamouni s'était aussi appelé Mahâ Bhikchou, le seigneur mendiant. Les disciples, réunis en concile, prescrivirent encore, en se conformant aux préceptes du maître, la charité, la pureté, la patience, le courage, la contemplation et la science. Ce fut ce qu'on appela les *pâramitâs* ou vertus transcendantes « qui font passer l'homme à l'autre rive, c'est-à-dire à l'entrée du chemin qui mène au *nirvâna*. » Ces préceptes n'ont rien que de fort louable, mais ils sont bientôt dénaturés comme tout le reste : la patience et le courage se changent en longues tortures imposées volontairement au corps, et l'extravagance se mêle même à la charité. C'est ainsi qu'une légende représente le Bouddha rencontrant les petits d'une tigresse affamés près des mamelles taries de leur mère : dans l'excès de sa tendresse et de sa compassion, il leur donne ses membres à dévorer. L'humilité, également prescrite, fut le principe d'une institution qui a passé dans le christianisme : c'est la confession; deux fois

par mois, à la nouvelle et à la pleine lune, les religieux confessaient publiquement leurs fautes, et les laïques se réunissaient, mais à des intervalles moins rapprochés, pour la même cérémonie. Le Bouddha recommanda encore la piété, le respect envers les parents, et lui-même en donna l'exemple.

On voit que si la métaphysique du Bouddha était faible et que si les procédés par lesquels il prétendait conduire au salut étaient peu conformes aux véritables lois de la vie humaine, du moins sa morale était pure. Elle paraît avoir produit des résultats salutaires dans la période de ferveur et de prosélytisme qui suivit la mort du Bouddha, tant que le souvenir de sa figure à la fois noble et touchante put dominer l'ensemble de ses doctrines. Plus tard encore, transplantée dans des pays étrangers, elle contribua à développer de généreux instincts de dévouement et de charité, et forma des personnages vraiment vertueux. Tel est sans contredit Hiouen-Thsang, ce pèlerin chinois dont M. Barthélemy Saint-Hilaire a longuement raconté l'histoire, qui s'en alla, dans le septième siècle de notre ère, retremper sa foi et compléter son éducation religieuse au foyer des croyances bouddhiques. Néanmoins on voit par ce personnage même, qui est un des héros du bouddhisme, que si cette religion sut inspirer des

sentiments d'une charité poussée jusqu'au dévouement, elle n'avait rien cependant qui pût élever l'esprit et agrandir l'âme, car il est impossible d'être plus superstitieux, plus crédule, plus étroit que ne le fut ce pèlerin renommé entre tous les bouddhistes de l'Inde et de la Chine pour sa science et sa sagesse, et surnommé par eux le *Maître de la loi* et le *Dieu de la délivrance*. Ces grandes qualités de charité et d'amour demeurèrent donc à peu près stériles; elles ne produisirent que des résultats individuels et isolés sans profit pour la foule, et n'empêchèrent pas le bouddhisme de tomber dans l'état de dégradation profonde où nous le voyons aujourd'hui.

Qu'on ouvre en effet des relations relatives à la Chine, à la Mongolie, au Japon, à la Cochinchine, à Ceylan : partout se retrouvent des pratiques absurdes, honteuses, quelquefois abjectes, s'adressant grossièrement aux sens, ne tenant aucun compte de ce qu'il y a de plus élevé dans notre nature, mettant l'homme de niveau avec les bêtes les plus viles. Toutes les législations s'altèrent, et il n'y a pas de doctrine, si sublime qu'elle soit à son point de départ, qui ne puisse être pervertie par les interprétations intéressées ou sophistiques des passions humaines : le christianisme en a été souvent la preuve; mais dans ces sortes de

naufrages on voit surnager quelque grand débris, un principe, une idée à laquelle la vérité se rattache pour trouver son salut et reprendre son chemin. Dans le bouddhisme, rien de semblable : le raisonnement, le renoncement aux biens de ce monde, le détachement par la contemplation, tout ce qui composait l'esprit des doctrines de Çâkyamouni a disparu, parce que le but et les procédés de sa religion étaient contraires aux lois et aux conditions de la vie humaine, et des pratiques grossières s'y sont partout substituées.

En Mongolie, les lamaseries réunissent par milliers des troupeaux de mendiants inutiles; dans leur habit jaune consiste tout leur caractère religieux; ils sont à charge à la population laïque, et consument leur temps, sans aucun profit pour eux ni pour leurs semblables, à rouler les grains d'un chapelet, à nasiller des paroles vides de sens, ou même à faire marcher des moulins à prières pour mettre littéralement en pratique cette expression symbolique d'un *soutra*, qui dit que le Bouddha fit tourner à Bénarès la roue de la loi. A la tête de la communauté, dans les plus illustres lamaseries, un homme est à peu près divinisé à titre de Bouddha vivant. Ce successeur de Çâkyamouni est recueilli généralement en bas âge sur la foi d'indices attestant sa prédestination; il vit dans la retraite et

dans l'inaction, comblé d'honneurs futiles et entouré des principaux lamas. Dans ces maisons religieuses, deux qualités cependant ont survécu : la tolérance et l'hospitalité.

Au Thibet, le *talaï-lama*, premier personnage politique et religieux, est aussi un Bouddha vivant. Il habite à Lassha un palais qui est le principal édifice de cette ville, et qui se compose d'une réunion de temples de grandeur différente, dont le plus considérable, haut de quatre étages et d'architecture fantastique, comme toutes les constructions religieuses de l'Asie orientale, est surmonté d'un dôme recouvert de lames dorées et entouré d'un vaste péristyle à colonnes torses. Dans le sanctuaire, sur un trône placé à côté de l'autel, se tient le lama souverain; on lui attribue une puissance surnaturelle, et des milliers de pèlerins suivent incessamment le chemin de Lassha, qui est aujourd'hui une des villes saintes du bouddhisme, pour venir adorer sa personne sacrée. Ainsi, dans une région considérée comme un des centres et des foyers modernes de la religion bouddhique, on a dénaturé l'enseignement primitif au point de diviniser la créature humaine, si misérable aux yeux de Çâkyamouni, qu'il ne lui enseignait la sagesse que pour la délivrer à jamais des fatigues de l'existence! Ce fait devait se

produire : les hommes ont partout besoin de croire à un être supérieur; ne le trouvant pas dans leur religion, les sectateurs du Bouddha y ont suppléé en divinisant le Bouddha lui-même ou ses prétendus successeurs.

Au nord de la Tartarie et chez quelques peuplades sibériennes, le bouddhisme confond ses pratiques avec les sortiléges et les conjurations du châmanisme. Dans l'empire de Siam, on sait que les âmes des bienheureux qui renaîtront Bouddhas passent pour s'incarner de préférence dans le corps de certains éléphants, et il en résulte que là, au lieu d'adorer des hommes, ce sont des animaux que l'on traite en divinités. En Chine, les classes supérieures ont échangé les croyances religieuses contre les spéculations philosophiques, et les lettrés semblent généralement avoir adopté une sorte de théisme auquel s'ajoute la morale de Lao-tsé et de Confucius. Quant au peuple, il a conservé Fô, les pagodes et leurs ministres les bonzes; mais combien le Fò chinois est loin du Bouddha primitif! Dans l'idole grossière, aux jambes repliées, au bras levé, devant laquelle fume un bâton de cire au fond d'une pagode, et qu'entourent quelques bonzes au regard éteint, faisant entendre pendant de longues heures les mêmes exclamations, qui

reconnaîtrait l'ascète gotâmide, épouvanté de la vie, fuyant le monde et cherchant dans le raisonnement et dans la méditation à pénétrer l'enchaînement des lois qui peuvent relever la créature et la délivrer de ses misères terrestres? Tout en devenant cosmopolite et en franchissant sa muraille et ses vieilles barrières pour aller demander aux autres régions des moyens plus faciles de subsister, le Chinois demeure invinciblement attaché aux usages que lui ont transmis ses ancêtres; il transporte donc avec lui ses idoles et ses superstitions. C'est ainsi que les Chinois de l'Australie ont bâti, en 1856, une église dont les frais ont été couverts par souscription. C'est une espèce de pagode en bois, haute de deux étages, longue de soixante pieds et large de trente-cinq; l'image du Bouddha y a été solennellement installée; l'encens et les cierges brûlent constamment autour de la statue; dans des cérémonies particulières célébrées à certaines époques de l'année et en l'honneur des morts, de longues processions se déroulent, guidées par des étendards sur lesquels s'étalent de grands dragons dorés; on brûle des pétards, des papiers mystiques, on forme des danses bizarres. Telles sont les pratiques extérieures du bouddhisme en Australie; en Californie, partout où de grandes masses de Chinois sont venues

s'établir. Elles ne font qu'inspirer du dégoût et du mépris aux populations étrangères au milieu desquelles elles ont été transplantées; aussi ce ne sont pas les rites et les superstitions du bouddhisme, c'est l'invasion de ses tendances qu'il faut redouter. Cette religion n'a conservé aucun idéal; les promesses faites autrefois par le législateur ont perdu leur prix, parce qu'elles n'avaient rien d'élevé et de désirable. Or les disciples de Fô peuvent à la longue communiquer aux populations qui les entourent, et qui aujourd'hui affectent de les mépriser, la rapacité, le culte exclusif des profits terrestres. Dans ces luttes d'activité dont l'enjeu est toujours un bénéfice matériel, ils peuvent contribuer à éteindre chez leurs rivaux les dernières lueurs de sentiments élevés dus à une meilleure éducation, et c'est à ce titre que le contact de tant de populations bouddhistes par la Chine, le Japon, la Sibérie, la Cochinchine et toutes les régions où les Chinois se répandent, peut, dans l'avenir, devenir funeste à notre civilisation.

Le Japon, comme la Chine, nous montre dans les bonzes qui desservent ses pagodes des hommes ignorants, grossiers, avides, sans moralité, se bornant à pratiquer quelques cérémonies extérieures, sans se soucier de ces grandes questions relatives à la condi-

tion humaine que le législateur du bouddhisme a mal résolues, mais dont il a eu du moins le mérite de se préoccuper. Le clergé de Ceylan, qui a la prétention d'être le plus fidèle dépositaire des doctrines du Bouddha, n'a su qu'exagérer la sévérité de ses prescriptions en ce qui concerne l'aumône et la pauvreté des habits. On peut d'ailleurs juger du bon sens religieux de la population de l'île par une cérémonie qui la mit tout entière en émoi dans le courant de l'année 1858. Il s'agissait de l'exhibition d'une prétendue dent du Bouddha. Cette précieuse relique est conservée dans la pagode de Maligaoui, qui est un des plus fameux sanctuaires du monde bouddhique; il est très-rare qu'on la tire du tabernacle où elle repose enfermée dans neuf boîtes concentriques en or enrichies de diamants, de perles et de rubis, et l'exposition publique n'en peut avoir lieu qu'avec le consentement du gouverneur anglais de Kandy. Voici à quelle occasion ce fait notable se produisit récemment : Ceylan entretient des relations religieuses avec l'empire birman, et il se fait de l'un à l'autre pays, par le golfe du Bengale, d'assez fréquents pèlerinages. Deux religieux de l'île, se trouvant à la cour d'Ava, apprirent avec surprise qu'on prétendait conserver dans cette ville une dent du Bouddha longue de huit pouces, et mirent

en doute l'authenticité de cette relique. L'empereur des Birmans exigea aussitôt que la question fût soumise à un concile de bonzes : les religieux singhalais objectaient que la dent birmane est plus que double de celle de Ceylan, dont personne ne récuse l'authenticité, et en effet on ne trouva rien dans les textes qui permît de conjecturer que jamais le Bouddha eût prédestiné une de ses dents à être conservée au pays birman. L'empereur, avec une impartialité qui lui fait honneur, décida que deux bonzes iraient à Ceylan examiner de près la relique rivale, et rédigeraient à ce sujet un rapport.

Les deux bonzes vinrent en effet dans l'île. Le gouverneur anglais ne pouvait refuser son autorisation en présence d'une question si grave, et le 9 octobre 1858 fut fixé pour la grande cérémonie de l'exhibition. A cette nouvelle, la population indigène afflua de tous les points de l'île, et la pagode fut splendidement décorée. Enfin, après de longs préliminaires, au signal donné par une trompette, le sanctuaire s'ouvrit, et l'on en vit sortir une longue procession de bonzes suivis du grand prêtre, précédé de la dent du Bouddha renfermée dans un coffret en cristal, qui lui-même reposait sur une fleur de nénufar en or massif. A cette vue éclata un enthousiasme

immense, et le mot *sâdhou! sâdhou!* qui peut se traduire par *amen*, retentit de façon à ébranler l'édifice; le bruit des flûtes, des trompettes, des tam-tams s'y mêla, et la foule se prosterna pêle-mêle. La relique fut alors placée sur l'autel au-dessous du dais. C'est un fragment d'ivoire de la dimension du petit doigt, jaune fauve, un peu courbé vers le milieu et plus gros à une extrémité qu'à l'autre. Les envoyés de l'empereur birman examinèrent avec soin la relique, puis la foule entière fut admise à défiler devant l'autel.

Voilà où en est aujourd'hui le bouddhisme. Toutefois, pour être juste, ce n'est pas à Çâkyamouni qu'il faut s'en prendre si sa religion est tombée jusqu'à ces adorations ridicules, c'est plutôt à l'esprit grossier de la foule. Des faits semblables se sont produits ailleurs, et dans le christianisme lui-même. Nous ne pouvons nier, en effet, que l'homme étranger à nos croyances qui, en Italie, en Espagne et même en France, contemplerait dans les églises catholiques la foule prosternée devant un reliquaire ou couvrant d'ornements la madone et l'enfant Jésus, pourrait croire à de l'idolâtrie. Ce sont des faits de cette sorte, joints à certaines ressemblances extérieures dans le rite, qui ont donné à penser qu'entre le bouddhisme et le catholicisme existaient des rapports bien réels. La disposition inté-

rieure des églises est la même; l'autel mystérieux, les chandeliers, les chapes de nos prêtres se retrouvent dans l'empire de Siam et en Mongolie; la croix est en grand honneur au Thibet. La vie cénobitique, le célibat des religieux, la confession, sont des prescriptions de la religion bouddhique aussi bien que de la nôtre. Enfin d'un côté l'ascète réformateur, de l'autre le législateur divin, ont également fait entendre des paroles de pitié et de miséricorde, celui-là relevant les castes déshéritées, celui-ci s'adressant aux petits, aux faibles et à tous les misérables.

Ces faits paraissent constituer entre les deux religions de sérieuses ressemblances, et on est tenté d'abord de se demander comment, avec l'une d'elles, l'Asie orientale est tant demeurée en arrière, tandis que l'autre, secondant l'activité de l'occident de l'Europe, lui a permis de s'avancer d'un pas ferme et assuré dans la civilisation. En y regardant de plus près, on ne tarde pas à se convaincre que ces ressemblances sont purement extérieures et superficielles, et que si ces religions présentent dans leurs pratiques quelques analogies, elles n'en conservent pas moins dans leur génie et dans leur constitution intime des différences radicales. La vie de Siddhârtha nous a montré un homme profondément touché de la misère de ses sem-

blables, s'écartant dans la solitude pour méditer sur la guérison de leurs maux, et croyant avoir trouvé le remède dans l'isolement, dans la contemplation, loin des jouissances les plus naturelles et dans le mépris de la vie même. Le mobile du Bouddha est la crainte, et son but la récompense. Le Christ a une bien autre figure : il n'apparaît pas en réformateur et ne change pas l'histoire, il vient seulement la compléter, puisque sa naissance est l'accomplissement des prédictions des prophètes; il ne rejette donc point le passé, il l'achève, il ne médit pas de la vie, il l'améliore. Si son enfance est illuminée des rayons de la sagesse, si tout jeune il vient s'asseoir dans le temple parmi les docteurs, cependant il ne déserte jamais la vie active. Puis, quand la foule l'environne et qu'il prêche, il ne va pas demander à des déductions métaphysiques, à des formules laborieuses les lois de la vie et les conditions du salut. Sur tous ceux qui l'entourent, il jette sans chagrin un regard de compassion; il élève leurs yeux et leur entr'ouvre le ciel pour leur montrer un Dieu plus indulgent que ne l'avait été Jehovah.

Voilà la législation qui a contribué à nous faire ce que nous sommes, bien plus qu'une supériorité de nature que nos races invoqueront justement peut-être à l'égard des Chinois, mais non en face des Hindous,

puisque ceux-ci ont été les parents de tous nos ancêtres. Nous avons été admirablement servis par les circonstances : l'Inde nous avait transmis ses goûts spéculatifs et ses instincts élevés; la philosophie savante et délicate qui s'était élaborée dans les plus nobles esprits du peuple le mieux doué de la terre s'est enrichie pour nous des convictions monothéistes de la Judée, adoucies par la charité merveilleuse d'un législateur surhumain; héritiers à la fois de l'expérience, des acquisitions et du génie différent de plusieurs races, nous avons eu pour maîtres Platon, Moïse et Jésus-Christ. C'est dans cette éducation qu'il faut chercher la raison de notre supériorité. Nous avons été moins loin que nous ne le croyons peut-être des extravagances de l'Inde; parmi les solitaires et les ascètes des premiers temps chrétiens, plus d'un s'est imposé des mortifications et des épreuves insensées que l'on pourrait croire empruntées aux mendiants du Gange. Plus tard, les disciples stigmatisés de saint François, dans ces derniers siècles les mystiques, ont assez fait voir que le génie de l'Occident répugnait moins que nous ne le pensons aux excès de la folie religieuse. Heureusement le travail, la vie active, que le christianisme encourageait, l'ont retenu sur la pente de cet abîme où l'abus de la contemplation a précipité les disciples

de Siddhârtha : saint Benoît, en imposant à ses cénobites le travail des mains, les a sauvés du péril où les jetait saint Basile avec ses grandes communautés religieuses, créées sur un type qui lui avait été transmis du fond de l'Orient. Mêlés aux luttes journalières de la vie, l'acceptant avec ses alternatives inégales de jouissances et de peines, nous sentons bien, au milieu de ses déceptions, de ses faits inexplicables, de ses injustices constantes, qu'elle ne saurait se suffire à elle-même, qu'une grande loi nous échappe, et qu'il en faut chercher le but ailleurs. Si, dans les efforts que nous faisons pour pénétrer cette loi, nous ne trouvons rien qui puisse répondre d'une façon précise à ces questions autour desquelles l'homme semble condamné à tourner toujours sans jamais les résoudre, du moins nous entrevoyons l'infini, Dieu, l'âme immortelle; nous apprenons que la douleur et le sacrifice comportent une généreuse satisfaction, qui elle-même est une récompense. C'est un enseignement que le Christ a consacré par son exemple; mais déjà l'antiquité grecque l'avait connu, lorsqu'elle nous montrait Prométhée expiant avec une constance invincible son bienfait dans un douloureux supplice. Le poëte d'Auguste le proclamait encore quand il célébrait l'homme juste et persévérant, inébranlable et sans crainte sous

les ruines mêmes du monde. Pourquoi en est-il ainsi? C'est ce que nous ne pourrions exactement dire; mais nous sommes certains qu'il y a un idéal du bien et du juste qui a ses reflets dans notre cœur, et vers lequel il faut tendre, phare lumineux qui éclaire des rivages lointains, que nous ne connaissons pas, mais où nous savons bien que nous trouverons un port. Ces nobles aspirations, ce sentiment d'un autre avenir, cette conviction que l'homme est supérieur à notre terre, ce sont les bénéfices de notre éducation.

Tout cela manque au bouddhisme, et c'est la cause de son infériorité. En condamnant cette vie sans enseigner à l'homme l'amour désintéressé du bien, sans lui montrer dans l'accomplissement des devoirs pénibles, dans les luttes et dans les persécutions même, une pure récompense, en le traînant hors des voies de l'activité pour l'assoupir dans les ivresses énervantes de l'extase, quelles que fussent la charité de son cœur et la noblesse de son esprit, Siddhârtha s'est trompé. Il jetait les hommes dans une impasse infranchissable. Aux vertueux et aux sages il imposait le renoncement, le sacrifice, sans leur en montrer la grandeur, et leur proposait une inacceptable récompense. Avec les autres, sa loi ne pouvait manquer de dégénérer en pratiques vaines et grossières. Le dis-

ciple du Bouddha, sans appui divin et dépourvu d'un idéal vers lequel son âme pût s'élever, devait fatalement retomber sur cette terre, et il fallait bien qu'il s'y rattachât, si triste qu'on la lui fît voir, puisqu'elle était son unique domaine. Il en est résulté que des hommes, par centaines de millions, dénués d'aspirations vraiment généreuses, détournés du culte de l'esprit et de l'âme, végètent dans des préoccupations exclusivement terrestres et matérielles. C'est pour cela que les doctrines du Bouddha font plus vivement sentir le prix de nos croyances spiritualistes. C'est aussi pour ces mêmes raisons peut-être que, mis dans un contact journalier avec tant d'individus de nos sociétés trop oublieux des enseignements que portent avec elles ces nobles croyances, le bouddhisme grossier, sans élévation et sans idéal, tel qu'il est aujourd'hui professé par trois cents millions d'hommes, peut apparaître comme une des menaces de l'avenir.

CHAPITRE XIV

NOUVEAUX CHEMINS DU PACIFIQUE

Les divers passages. — Projet du canal de Nicaragua. — Les lacs et le San Juan. — Travaux de canalisation. — Les deux isthmes. — Avenir du percement. — Aspect et résultats généraux.

Devant le flot d'émigrants qui déborde de l'Europe dans l'océan Pacifique, la nature a ouvert deux chemins : l'un, par le cap Horn, en doublant la péninsule qui forme l'Amérique du Sud, et l'autre par le cap de Bonne-Espérance. A ces routes longues et difficiles, l'industrie humaine a tenté d'en substituer de nouvelles : elle a envoyé ses marins explorer les glaces du pôle pour savoir s'il était possible de doubler par le nord le continent américain; un passage existe, en effet, à

travers les archipels de l'océan Polaire : cette découverte est une des plus récentes conquêtes de la géographie; mais elle n'est bonne qu'à satisfaire notre curiosité, car le passage que l'on appelle Nord-Ouest, intercepté par les glaces, encombré d'archipels inhabitables et désolés, ne donnera jamais accès aux produits de l'industrie humaine. Les Européens cependant, avec l'activité, le mouvement, le besoin de rapide locomotion qui caractérisent notre époque, ne pouvaient indéfiniment se contenter des longs chemins d'autrefois; ils ont installé un transfert à l'isthme de Suez, et c'est habituellement aujourd'hui par cette voie, appelée *Overland*, que nos voyageurs se rendent en Chine et dans l'Inde. Mais ce transbordement fait perdre un temps précieux, et il s'agit en ce moment, comme chacun le sait, de supprimer l'isthme lui-même. De même aussi pour celui de Panama : ces barrières dressées depuis la création devant nous, nous tentons de les abattre, et ce défi jeté par l'homme à la nature n'est pas une des moindres expressions de la hardiesse et de l'activité de notre siècle. En présence des difficultés de diverse nature qui entravent le percement des deux isthmes, quelques esprits timides en ont mis en doute la réalisation. Sans doute, il faudra encore bien du temps et de l'argent pour atteindre un

tel but; toutefois il suffit de jeter les yeux sur une mappemonde et de considérer l'immense développement qu'ont pris de nos jours la marine et le commerce, pour être convaincu que quelques considérations égoïstes ne sauraient plus prévaloir longtemps contre l'intérêt général, et que l'heure est enfin prochaine où ce projet doit être réalisé. Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'isthme de Suez. Mais, après avoir suivi le flot d'émigrants qui se déverse vers le Pacifique, il ne sera pas sans intérêt, sans doute, de jeter un rapide coup d'œil aux projets suivant lesquels on s'efforce en ce moment d'ouvrir une route nouvelle et directe entre l'Europe et cet Océan. Par là désormais doit être le chemin principal, car l'activité européenne n'attend pas que l'isthme soit percé pour faire de l'Amérique centrale sa route de prédilection vers l'Océanie.

On sait que l'isthme de Tehuantepec, au sud du Mexique, dans la province de Tabasco, celui de Guatemala au fond du golfe de Honduras, la rivière San Juan et le lac de Nicaragua, l'isthme de Panama, et, plus au midi, celui de Darien dans la Nouvelle-Grenade, ont été proposés comme présentant à divers titres des facilités pour une canalisation maritime; aucun de ces projets n'a pu encore être mis à exécu-

tion, et l'on s'est borné jusqu'ici à établir une voie ferrée à Panama, et un service régulier de transit à San Juan de Nicaragua que les Anglais appellent Greytown, et à Tehuantepec. Cependant le projet d'établir un canal n'a jamais été abandonné; il est né le jour où, du sommet de la sierra de Quaregna, Balboa put embrasser d'un regard les deux océans, ce fut un des vifs désirs, une des espérances intelligentes de Cortez; vingt fois depuis il a été repris et chacun sait que ce fut une des préoccupations de l'empereur Napoléon III, durant les années qui précédèrent son arrivée au pouvoir. La dernière entreprise, dirigée par un Français, n'a pas beaucoup mieux réussi que celles qui la précédaient. M. Belly n'a obtenu aucun résultat immédiat. Toutefois, il s'en faut que l'entreprise soit abandonnée en principe, et le fût-elle à l'heure présente, elle ne tarderait pas à être reprise, car sa réalisation est devenue un fait nécessaire. Aussi allons-nous examiner le tracé par la rivière San Juan et le lac de Nicaragua, points qui semblent le plus propices à la canalisation.

La convention conclue entre les États de Nicaragua et de Costa-Rica, qui ont pour frontière commune le San Juan et la Compagnie française, concédait à celle-ci un privilége de quatre-vingt-dix-neuf ans pour

l'exécution et l'exploitation d'un canal maritime entre l'Atlantique et le Pacifique, à la condition que ce canal remonterait le cours du rio San Juan, traverserait le lac de Nicaragua, et aboutirait au Pacifique entre les deux points extrêmes de Salinas et de Réalejo, situés, l'un sur le onzième, l'autre entre le douzième et le treizième parallèle nord. Quatre kilomètres de terrain étaient accordés en toute propriété à la Compagnie, de chaque côté du parcours du canal, avec les richesses minérales qui pouvaient y être trouvées. En retour les concessionnaires se chargeaient, sans subvention, des frais de construction, d'entretien et d'exploitation; 8 pour 100 du revenu brut devaient, en outre, être attribués, par moitié, pendant la durée de la concession aux trésors des deux républiques. Les ports formant tête de canal sur les deux océans ont été déclarés ports francs; le canal doit être construit de façon à donner accès aux plus forts bâtiments, et assez large pour qu'ils puissent s'y croiser. Des démarches devaient être faites auprès des États-Unis, de la France et de l'Angleterre, pour que la neutralité du canal fût garantie. Enfin, une taxe de 10 francs par tonne (1,000 kilogrammes) était imposée sur les marchandises, et les voyageurs devaient payer 60 francs par personne.

Dans le lac de Nicaragua, sur la côte occidentale, se déverse une petite rivière, la Sapoa; c'est là que le projet nouveau veut trancher l'isthme pour déboucher dans le Pacifique par la baie de Salinas, et c'est dans cette modification que consiste son originalité, car jusqu'ici il avait été question de plusieurs autres points qui n'offrent pas, comme celui-ci, l'avantage d'une vallée naturelle séparant les massifs de la chaîne de montagnes qui dessine à l'ouest le bassin des lacs de Nicaragua et de Managua.

Ces deux lacs, qui communiquent entre eux par le rio Tipitapa, sont considérés comme le point de partage et le réservoir des eaux alimentant les deux branches du canal. Leur élévation, d'après les plus récentes études des ingénieurs américains, serait de trente-six mètres au-dessus de l'Atlantique, et de trente-huit au-dessus du Pacifique, d'où résulterait, si ces calculs ont un degré absolu d'exactitude, une différence de niveau de deux mètres entre les deux océans[1]. Le lac de Nicaragua a une profondeur moyenne assez considérable, mais les bords en sont plats, et il faudra y creuser un chenal au point de jonction des deux bran-

[1] M. Élie de Beaumont, qui paraît accepter ces chiffres, donne pour cause à la moindre élévation du Pacifique, la direction que suivent les vents alizés qui, en effet, soufflant du nord-est, tendent à abaisser le niveau de cet océan.

ches. Les frais de ce premier travail sont évalués à 2,720,000 francs. — La branche orientale doit être le lit canalisé du fleuve San Juan dont le parcours, avec ses sinuosités, se trouve être, depuis le lac d'où il sort jusqu'à l'Atlantique où il se jette à Greytown, de 175 kilomètres. Des barres et des rapides l'obstruent en plusieurs points. La simple suppression de ces obstacles serait insuffisante, car elle ne donnerait pas au fleuve la profondeur voulue pour le passage des grands bâtiments. La canalisation dormante à biefs de niveau et l'exécution d'un canal latéral au San Juan semblent impraticables à l'ingénieur de la nouvelle Compagnie, soit à cause du nombre considérable d'écluses qu'il faudrait construire, des affluents perpendiculaires au San Juan sur lesquels il faudrait jeter des ponts-acqueducs, et des détritus provenant des immenses forêts vierges de cette région, lesquels ne tarderaient pas à encombrer l'eau dormante des bassins. Cet ingénieur propose un système mixte consistant à régulariser le courant du fleuve au moyen de sept barrages munis d'écluses, répartis sur son cours entier ; il espère obtenir de la sorte un courant assez faible pour offrir peu de résistance au halage des navires, et suffisant néanmoins pour maintenir ses troubles vaseux en suspension jusqu'à la mer.

Les écluses construites pour contenir quatre navires à la fois permettraient, ajoute le rapport, de livrer passage à trois cents navires par jour. Le bois des forêts vierges qui bordent le fleuve serait employé à discrétion pour ces travaux où la charpente pourrait remplacer souvent avec avantage la maçonnerie. L'ensemble de cette portion des travaux est évaluée à 24,100,000 francs. — Pour la construction de la branche occidentale, il faudra canaliser le rio Sapoa, puis creuser un bassin à travers les gorges et percer un massif montagneux situé à quarante mètres au-dessus du lac, pour arriver à la baie de Salinas qui peut, à ce que l'on prétend, être convertie facilement en un port vaste et commode. La construction de cette branche, bien qu'elle soit la moins étendue, sera la plus longue et la plus dispendieuse; les devis approximatifs l'évaluent à 56 millions; ce qui, avec les frais accessoires, imprévus, etc., etc., fait, selon les calculs de l'ingénieur, un total de 120 millions. Quant à la main-d'œuvre, on espère qu'elle sera fournie par la population de Nicaragua, par les indigènes, et surtout par les ouvriers et mineurs refluant de Californie au Nicaragua dans des espérances de colonisation. A côté de cette somme des dépenses, d'après le mouvement maritime qui s'effectue aujour-

d'hui et qui va croissant chaque année, la direction de la Compagnie croit pouvoir espérer un revenu de cinquante à soixante millions. Là paraît se trouver pour le moment quelque exagération; on compte en effet sur l'aller et le retour de bâtiments, dont un grand nombre passant par l'isthme pour se rendre en Californie, aux Sandwich, au Pérou, pourront suivre avec plus de profit un autre chemin pour le retour; il est très-vrai aussi que les chemins les plus directs et les plus avantageux pour gagner l'Australasie, à l'exception pourtant d'une partie de la Nouvelle-Zélande, seront encore la ligne du cap de Bonne-Espérance et *Overland*, par Aden, Maurice et la mer des Indes. De plus il est question en ce moment, par suite du développement énorme qu'a pris la colonisation australienne, d'établir une communication nouvelle avec Sydney par le détroit de Torrès, Singapore, les mers de la Chine, de l'Inde et Aden. Les relations nouvelles avec le Japon, l'ouverture de l'empire du Milieu, favorisent pleinement ce projet, et pour lui donner toute sa valeur, ce n'est pas l'isthme de Nicaragua, c'est celui de Suez qu'il est utile de percer. Il y a certains points en effet par lesquels les deux isthmes se font en quelque sorte concurrence, et il est certain que Suez, avec toutes ses riches étapes à travers le monde asiatique, a plus

d'importance et offre plus d'avantages immédiats que l'isthme américain.

Est-ce à dire pour cela que l'entreprise soit prématurée? Non, certes. Si l'isthme américain doit partager les profits de ses relations dans l'extrême Asie, la Malaisie, et même dans une partie de l'Australasie, avec l'isthme de Suez, en revanche il ouvre seul des communications avec ce bord occidental de l'Amérique du Nord qui, depuis dix années et chaque jour davantage, est le théâtre d'un si merveilleux développement; il mène aussi à la côte occidentale de l'Amérique du Sud jusqu'à Valparaiso, aux Sandwich, à tous ces groupes d'îles de l'Océanie, hier rochers stériles, qui commencent à s'animer et naissent à la vie européenne. N'est-ce pas pour se créer une station entre l'isthme américain et ses grandes colonies océaniennes que l'Angleterre a récemment mis la main sur le bel archipel des îles Viti, au nord-est de notre Nouvelle-Calédonie ?

En outre le canal possède des avantages d'une nature particulière : ce sont les richesses de la belle situation géographique de la région où il s'établit.

Cette longue bande de terre découpée en golfes et en baies sans nombre, bien arrosée, où l'élévation du sol tempère la chaleur des tropiques, et qui du cinquième

au vingtième parallèle nord relie les deux Amériques, a été jusqu'ici stérilisée par la misère, le despotisme et l'anarchie. Cependant que de ressources naturelles elle offre! bois, mines, cultures, emplacements favorables à l'établissement de cités maritimes sur l'un et l'autre océan, elle possède tous les éléments d'une prospérité sans limites, elle est au nombre des régions que la nature a le mieux favorisées.

Les émigrants et les voyageurs que les circonstances ont menées de Tehuantepec à l'isthme Darien s'accordent à vanter la fécondité inépuisable du sol. Lorsque les déchirements civils auront cessé de l'agiter et que les flibustiers, plagiaires attardés des aventuriers du seizième siècle, ne le menaceront plus, il verra se développer une prospérité sans bornes. San José, la capitale du Costa-Rica, a sextuplé sa population et sa richesse à la faveur d'un peu de paix et de travail agricole ; Aspinwall, qui ne compte que quelques années d'existence, devient une grande ville grâce à la voie ferrée de Panama. Bien d'autres villes sont destinées à naître et à grandir sur ces rivages devenus commerçants, dans des régions dont l'admirable fertilité sera secondée par le travail des hommes. L'Amérique centrale se reliera alors directement à l'Europe et attirera pour elle-même l'industrie et

les capitaux ; les bâtiments partis de nos côtes, poussés par les vents alizés, franchissant son canal, pourront, après de lucratives étapes à travers les mers de l'Océanie, de la Chine et des Indes, regagner par Suez le littoral européen, et les deux isthmes se renvoyant de l'un à l'autre, par l'allée et le retour, les bâtiments qui portent les produits de tous les peuples, favoriseront d'un commun accord le commerce et l'industrie déjà si développés autour de nous.

C'est ainsi que les hommes de tous les pays et de toutes les races, après s'être, durant des siècles, regardés de loin avec crainte ou indifférence, se précipitent aujourd'hui tous à la fois et par des chemins nouveaux hors de leurs limites. Ils occupent, fertilisent, relient entre elles toutes les régions ; et à ces régions si diverses la Chine envoie ses travailleurs âpres et infatigables ; l'Europe, de concert avec les États-Unis, leur enseigne ses procédés de commerce, d'industrie, de culture, elle entreprend jusque sous les tropiques de façonner les indigènes à son image, refoule les races indolentes et fait au globe entier une loi de l'activité qui est un des besoins de sa nature. Dans cette propagande et dans ces conquêtes il y a une grandeur qu'on ne saurait nier. Parfois, cependant, en présence de ce débordement de l'activité

humaine, l'esprit est saisi de crainte presqu'autant que d'admiration, et il se demande si ce n'est pas uniquement aux profits des passions grossières et des intérêts matériels que tant de changements s'accomplissent par le monde : au frottement des Chinois, des marchands et des aventuriers de tous pays, au milieu de luttes qui n'ont pour mobile que l'ardeur du gain, nos races ne perdront-elles pas quelque chose de l'élévation, de la noblesse originelle qui les distinguent; et le culte des arts, de l'intelligence, les nobles jouissances de l'esprit quelle sera leur part dans ce débordement des peuples?

Sans doute ce n'est pas sans quelque raison qu'on jettera ce cri d'alarme : l'émigrant que pousse à travers le monde la soif de l'or, le *Yankee* égoïste et pressé de son chemin, la foule avidé venue des quatre points de l'horizon pour se presser sur les champs nouveaux de l'exploitation humaine, le déploiement et la lutte de passions souvent malsaines attristent le tableau de plus d'une ombre. Ces faits inévitables ne sauraient toutefois lui enlever son intérêt et sa grandeur ; ainsi procède l'histoire : c'est par des crises où le mal se mêle au bien qu'elle pousse l'humanité dans des chemins qui s'élargissent toujours ; quoi qu'il en soit des détails, c'est un splendide spectacle

que celui de tant de régions qui commencent à vivre, et de ces isthmes, barrières des océans, qui tombent. La foule à laquelle il faut des intérêts et des profits pour mobile de son activité, cherche autour d'elle, et s'en va là où elle peut acquérir; mais avec elle marchent les législateurs et les savants. A côté des intérêts humains ils font valoir ceux de la science; à la foule désordonnée ils imposent le frein de la loi; ils la dirigent vers un but plus élevé que celui qu'elle se proposait, et c'est par cette combinaison des passions intéressées avec les idées généreuses que se développent le bien-être physique, que s'agrandit l'horizon, que s'élève la conscience humaine et que la race blanche, ainsi armée de tout ce qui constitue la civilisation, fait marcher le monde.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. . . . . I-VII

CHAPITRE PREMIER. — L'AUSTRALIE COLONISÉE

Ce qu'on appelle *Australasie*. — Double physionomie de l'Australie — Découverte des gisements aurifères. — Ses résultats sur la condition des villes. — Melbourne et le Victoria. — Législation, journaux, théâtres, mariage, habitudes sociales. — Villes secondaires — Population. — Sydney et la Nouvelle-Galles. — Physionomie anglaise, prétentions aristocratiques de Sydney. — Projets de colonisation anglaise à la baie de Cambridge. — Adélaïde et ses richesses agricoles. — Perth et ses convicts. 9

CHAPITRE II. — LES MINES

Aspect primitif des mines. — Les trois modes d'extraction de l'or. — Souffrances des mineurs. — Inimitié des mineurs et des mar-

chands. — Soulèvements à propos de la licence. — Droits revendiqués par l'administration. — État actuel des mines. — Les femmes des mineurs. — Promenades, églises, théâtres, débits de liqueurs. — Population variée des mines. — Population agricole. les *settlers* et les *squatters*. 35

CHAPITRE III. — L'AUSTRALIE SAUVAGE ET LES RÉCENTES EXPLORATIONS

D'où sont venus les indigènes australiens? — Leur langue. — Isolement de leurs tribus. — Leurs armes. — Leurs fêtes. — Ressources de leur existence. — Les animaux, le kangurou et l'ornithorinque. — Croyances religieuses. — État social. — Abjection et dépérissement de cette race. — Topographie de l'Australie. — Le lac Torrens. — Les rivières Murray et Darling. — Dernières explorations. — Vaines tentatives faites pour traverser l'Australie en ligne droite.. 51

CHAPITRE IV. — NOS ANTIPODES

L'Angleterre remplit aujourd'hui à l'égard de la Nouvelle-Zélande un rôle analogue à celui que Rome tint jadis vis-à-vis d'elle. — Idée que les sociétés primitives se firent du globe. — Les hommes découvrent la sphéricité de la terre. — Conséquences de cette découverte. — Idées cosmographiques du moyen âge.. 78

CHAPITRE V. — LA TASMANIE

Rapports physiques de la Tasmanie avec l'Australie méridionale. — Son climat. — Sa physionomie. — Launceston et Hobart-Town. — Trajet entre ces deux villes. — Extermination des indigènes — Les *convicts*. — Port-Arthur. — *Emancipists* et *free men*. 89

CHAPITRE VI. — LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Les indigènes. — Leur hostilité contre les étrangers — Aventures du matelot Rutherford. — Anthropophagie. — Idées religieuses des Nouveaux-Zélandais. — Supériorité de ces indigènes. — Colonisation anglaise. — Divisions administratives. — Auckland et les principales villes. — Caractère particulier de la colonisation néo-zélandaise. — Produits naturels. — Grand avenir de la Nouvelle-Zélande.. 111

CHAPITRE VII. — OCCUPATION DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE PAR LA FRANCE

Diversité des colonisations française et anglaise. — Causes de leur différence. — La Nouvelle-Calédonie. — Établissement de Balade. — La race calédonienne. — Le chef Buaraté. — Établissement de Port-de-France — La Conception. — Rôle des missionnaires français. — Quels résultats peuvent-ils espérer?. 140

CHAPITRE VIII. — TAÏTI ET LES MARQUISES

Aspect de Taïti. — Sa capitale Papeete. — Population étrangère et indigène. — Naturels des Marquises. — Sombre aspect de Nouka-Hiva. — Le *Kava*. — Avenir des colonies françaises de l'Océanie. 170

CHAPITRE IX. — LES SANDWICH

Honolulu. — Population étrangère et indigène — Gouvernement. — Constitution de 1840. — Les deux chambres. — Influences et rivalités religieuses. — Les rois Kamehameha III et IV.—Désastres et dépopulation de l'archipel. — Missions catholiques et protestantes. — Éducation des races indigènes. 188

CHAPITRE X. — LES COOLIES CHINOIS

Contact récent des Chinois avec les Européens en Océanie. — Ce qu'on appelle *coolies*. — Mauvais traitement qu'ils ont à subir. — Leurs représailles. — Révolte à bord du *Spartan*. — Massacre de l'équipage du *Robert-Brown*. — Condamnation du trafic des *coolies* par les États-Unis. — Décroissance de ce trafic. . 208

CHAPITRE XI. — LES CHINOIS DANS LE PACIFIQUE

Les Chinois de Californie. — Leurs qualités et leurs défauts. — La Petite-Chine à San-Francisco. — Divertissements, jeu, théâtres, cérémonies religieuses. — Amour du sol natal. — Les Chinois d'Australie.—Répulsion qu'ils produisent. — On veut les expulser. — Plaidoyer de Quang-Chew. — John Bull et John Chinaman. — Habitudes, fêtes, associations. — Rareté des femmes. — Les Chinois de Java, de Bornéo, du Japon, des Philippine. — Caractère des Chinois, ce qui leur manque. — Avenir possible de ce débordement. 224

CHAPITRE XII. — LE BOUDDHISME

Étude du bouddhisme en Europe. — Naissance de Çâkyamouni. — Son enfance. — Ses premières méditations. — Sa vocation. — Il devient Bouddha. — Les douze conditions et les quatre vérités. — Contradictions de sa doctrine. — Causes de son succès. — Le *Nirvâna* est-il l'anéantissement? — Prédications de Çâkyamouni. — Il entre dans le Nirvâna. — Broderies légendaires dont ses disciples entourent sa vie. 258

CHAPITRE XIII — LE BOUDDHISME CONTEMPORAIN

Nombreux schismes. — Préceptes et législation du bouddhisme. — Le bouddhisme au Mongol, au Thibet, en Chine, au Japon, à Ceylan. — La dent du Bouddha. — Le bouddhisme et le christianisme. — Causes de l'infériorité du bouddhisme. 294

CHAPITRE XIV. — NOUVEAUX CHEMINS DU PACIFIQUE

Les divers passages. — Projet du canal de Nicaragua. — Les lacs et le San-Juan. — Travaux de canalisation. — Les deux isthmes. — Avenir du percement. — Aspect et résultats généraux. . . 313

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

9/68

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

REC'D LD-URL FEB 4 1972

LD URL FEB 2 '72

Form L9–Series 444

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 961 437 1

PLEASE DO NOT REMOVE
THIS BOOK CARD

UNIVERSITY OF CALIFORNIA · LOS ANGELES · THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

DU 21 J1480
CALL NUMBER